

Delly
Reinette



BeQ

Delly
Reinette

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 340 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Reinette

Édition de référence :
Librairie Plon, 1956.

I

– En résumé, M. Logaart me paraît un parti inespéré pour Marie-Reine, à peu près dépourvue de dot. Riche, sérieux, très considéré dans le monde savant, n'est-ce pas le rêve, ma tante ?

La voix habituellement brève s'était adoucie, M^{me} Douvre se penchait avec une expression déférente sur sa physionomie froide, vers la vieille dame assise en face d'elle dans le plus moelleux fauteuil du petit parloir, lieu de réunion de la famille Douvre.

Le visage fin mais flétri de M^{me} Sauvert exprimait une stupéfaction qui semblait ôter à la vieille dame l'usage de la parole. Elle regardait sa nièce d'un air si incrédule que celle-ci eut un vague sourire, insuffisant d'ailleurs à détendre ses traits rigides.

– N'est-ce pas inespéré ?... Qu'en dites-vous, ma tante ? demanda-t-elle de nouveau.

Cette fois, M^{me} Sauvert revenait de sa stupeur. Ses deux bras se levèrent au plafond dans un geste de protestation.

– Inespéré !... Berthe, dites que c'est inconcevable ! Un homme de trente-deux ans, un savant, c'est-à-dire un homme déjà vieilli, pour cette ravissante petite Reinette, une enfant !... une vraie enfant, Berthe, malgré le sérieux de son caractère... Ce serait un crime, véritablement ! Mais ce n'est pas sérieux, je suppose ?

– Absolument sérieux, ma tante, dit nettement M^{me} Douvre.

Et, de fait, la question semblait oiseuse s'adressant à cette grande femme pondérée, réfléchie jusqu'en ses moindres gestes et douée – il fallait peu de temps pour s'en apercevoir – d'une dose de volonté supérieure.

– ... Certainement, Marie-Reine est très jeune, mais, ainsi que vous le dites, elle est sérieuse sous son apparence enfantine ; elle sera bonne ménagère, je l'ai bien dressée à ce sujet, et je la crois à peu près capable de diriger une maison. D'ailleurs, Valéry Logaart a sa mère près de lui.

Quant à la santé, elle est superbe ; cette petite fille si frêle s'est remarquablement fortifiée depuis deux ans.

– Oh ! certainement, je ne le conteste pas, Berthe, mais, enfin, elle vient d'avoir seize ans, songez donc ! Comment cette petite se décidera-t-elle à épouser un grave savant, probablement fort ennuyeux, peut-être maniaque ?... Et d'abord, comment ce M. Logaart lui-même peut-il avoir l'idée de prendre pour femme une enfant ?

– C'est seulement parce qu'elle est encore « une enfant » qu'il l'épouserait, ma tante. Voici pourquoi... Valéry Logaart, le célèbre mathématicien, l'auteur de très remarquables ouvrages sur l'astronomie, est, en outre, un philosophe fort original, un penseur profond. Il a des théories particulières sur l'éducation de la femme, sur le rôle de celle-ci dans le monde, et, n'ayant pu découvrir quelqu'un qui les réalisât pleinement, il s'était résigné à demeurer célibataire... ou pour parler plus exactement, il cherchait encore, non plus la femme parfaite de ses rêves, mais une créature assez jeune, assez

douce et confiante pour qu'il pût la diriger à son gré, en faire un « être d'harmonie », selon son expression. Or, l'année dernière, il vint passer quelques jours chez sa cousine, M^{me} Reybard, à la Closerie. Précisément, quand il arriva, un peu à l'improviste, j'étais en visite chez elle avec Marie-Reine. Il se trouva, paraît-il, frappé de l'air de santé, de douceur et de sérieux de ma nièce ; elle lui sembla tout à fait dépourvue du genre nouveau qu'il haïssait. Il questionna sa cousine, qui lui assura que Marie-Reine était une enfant, très simple, très naïve...

– Oh ! elle est extrêmement intelligente ! interrompit avec vivacité M^{me} Sauvert.

– La naïveté n'exclut pas l'intelligence, ma tante. M. Logaart n'aurait pas épousé une sotte. Mais il lui faut une pâte malléable encore...

– Et s'il la fait souffrir ?

M^{me} Douvre eut un léger mouvement d'épaules.

– Parce qu'il voudra compléter son éducation ? je ne vois pas pourquoi, de ce fait,

Marie-Reine pourrait se trouver malheureuse ?

– Mais si, Berthe, il peut la tyranniser, lui imposer des idées contraires à ses convictions...

– Oh ! ma tante, les convictions d'une petite fille !... dit M^{me} Douvre avec ironie. Soyez sans crainte, Valéry Logaart est un homme sérieux, désireux seulement d'un plus grand bien, d'une plus haute justice dans le monde. Il veut donner l'exemple, montrer qu'entre la femme d'autrefois, confinée dans les devoirs matériels et les exigences d'une conscience timorée, resserrée par les pratiques religieuses, et celle d'aujourd'hui, indépendante, aux trois quarts masculine, insatiable dans ses prétentions, il peut exister une créature bien équilibrée de corps et d'âme, dédaigneuse de frivolités, soumise à son mari, sachant penser et discerner, se conduisant par les règles de la pure raison et demeurant la fidèle compagne de l'homme sans jamais chercher à s'égalier à lui.

– Hum ! voilà des théories qui ne prendront guère aujourd'hui !... Mais elles ne sont pas nouvelles, Berthe, ce sont celles du christianisme.

– M. Logaart sait leur donner de l’actualité, ma tante ; il retranche certaines choses qui, dans le christianisme, gênent le libre développement de l’esprit féminin. Il ferait de Marie-Reine une petite perfection.

– Il n’y aurait pas grand mérite, elle l’est déjà...

Une lueur irritée jaillit sous les cils blonds de M^{me} Douvre.

– Pas tout à fait, ma tante, dit-elle paisiblement. Il y a certaines choses à réformer en elle... Mais, telle qu’elle est, elle paraît plaire à M. Logaart.

– Pour une fois qu’il l’a vue !... murmura M^{me} Sauvert avec un petit mouvement d’épaules.

– Cela suffit souvent à un homme d’esprit pénétrant et réfléchi, pour juger une femme... D’ailleurs, M. Logaart a eu de plus amples renseignements par M^{me} Reybard. C’est celle-ci – car lui était reparti à Paris – qui est venue me faire la demande.

M^{me} Sauvert hocha la tête d’un air perplexe.

– Franchement, ma chère, donner cette petite à un homme que vous n’avez vu qu’une fois !...

– L’aurais-je vu cent fois, je n’en serais pas plus avancée, peut-être. Il est si difficile de pénétrer les caractères ! M^{me} Reybard, qui est incontestablement une femme sérieuse, l’estime très haut.

– Et la belle-mère ?

– Oh ! tout à fait insignifiante, paraît-il. La jeune M^{me} Logaart n’aura rien à redouter à ce sujet.

M^{me} Sauvert appuya ses deux mains sur la poignée de son ombrelle et demeura un instant songeuse, les yeux fixés sur la natte de Chine qui recouvrait le plancher. Devant elle, M^{me} Douvre la regardait du coin de l’œil, tout en faisant glisser lentement sur son doigt la bague fort belle qui l’ornait.

– Eh bien ! que dit Reinette de cela ? demanda enfin la vieille dame d’un ton légèrement teinté de mauvaise humeur, sans redresser la tête.

– Mais je ne lui en ai pas parlé, ma tante !

Avant toute chose, je voulais vous entretenir de ce projet, savoir votre avis, vous demander conseil, dit doucement M^{me} Douvre.

Cette fois, la vieille dame releva la tête. Sa physionomie, la minute d'auparavant légèrement revêche, s'éclairait soudainement.

– Vous faites bien, ma chère Berthe, dit-elle d'un ton satisfait. Je suis une femme d'âge, et, de plus, je m'intéresse beaucoup à cette enfant... Mais, ne connaissant pas le prétendant, il m'est difficile de me prononcer.

– Malheureusement, il n'est pas en mon pouvoir de vous le présenter, M. Logaart résidant à Paris.

– Est-il bien physiquement ?

– Ni bien ni mal. Un brun, de taille moyenne, l'air grave, un peu froid. Il s'impose dès le premier instant par une intelligence hors pair qui se reflète au-dehors... Cependant, il n'est pas du tout pédant, je vous assure.

– Et la petite, qu'a-t-elle dit de lui après cette visite à la Closerie ?

Une fugitive expression de surprise railleuse traversa les yeux bleus de M^{me} Douvre.

– Je vous avoue, ma tante, que je n’ai pas coutume de la questionner sur l’impression que lui produisent les étrangers qu’elle peut rencontrer dans nos visites de voisinage, répondit-elle froidement. M. Logaart, en homme sérieux, ne s’est aucunement occupé d’elle et n’a paru s’apercevoir de sa présence qu’autant que l’exigeait la politesse. Ainsi que vous le disiez tout à l’heure, Marie-Reine n’est encore qu’une enfant, et c’est une chance réelle de voir si tôt se présenter un parti tellement avantageux, alors que, de toutes probabilités, elle était destinée à faire quelque très modeste mariage, ou à demeurer vieille fille.

– Que non ! Elle est si gentille !

– La gentillesse passe après la dot, ma tante, et celle de Marie-Reine est des plus modiques. Il ne faut pas compter qu’elle ne retrouvera jamais ensuite un Valéry Logaart, c’est-à-dire un homme assez désintéressé pour la prendre même sans un sou vaillant.

M^{me} Sauvert demeura quelques instants silencieuse, les yeux tournés vers la porte-fenêtre ouverte par laquelle se voyait une allée bien sablée et très ombragée. Devant une table de jardin étaient assis deux jeunes gens. Le plus âgé, un grand blond, mince, au visage régulier et froid comme celui de M^{me} Douvre, lisait une revue d'apparence scientifique. L'autre, plus petit, un peu boulot, brun de cheveux et de teint, réparait le collier d'un chien de chasse étendu à ses pieds.

La vieille dame se tourna vers M^{me} Douvre et posa sa main sur le bras de celle-ci.

– Écoutez, Berthe, j'avais eu une idée... Je pensais qu'un de vos fils épouserait cette petite Reinette, qu'ils ont vue tout enfant, dont ils connaissent si bien le charmant caractère...

Les paupières de M^{me} Douvre eurent un rapide battement.

– Par exemple, ma tante ! dit-elle d'un ton surpris. En admettant que mes fils y aient jamais songé – et je suis persuadée du contraire – ce serait chose à peu près impossible. Germain part dans huit jours pour le Sénégal, sa jeunesse

s'écoulera vraisemblablement aux colonies, et il aime trop son indépendance pour songer au mariage d'ici longtemps... Quant à Charles, il n'a que vingt ans, il n'est encore qu'un enfant. On ne peut donc songer à lui.

– Mais si tous deux se plaisaient, ils pourraient attendre ?

Les doigts de M^{me} Douvre eurent un petit frémissement d'impatience.

– Évidemment, mais d'ici là, qui peut dire si leurs idées ne changeraient pas ? Je trouve dangereux ces engagements à longue portée... En outre, aucun de mes fils ne pourra offrir à sa femme la position de fortune qui est celle de M. Logaart.

Cet argument parut frapper M^{me} Sauvert. Elle murmura :

– Oui, c'est un grand point, certainement, surtout par le temps qui court... Après tout, cette différence d'âge se voit assez fréquemment entre deux époux, et cette petite Reinette peut être très heureuse avec ce grave savant dont le

désintéressement plaide en sa faveur... Vous avez peut-être raison, Berthe. Il faudra en parler à l'enfant... Quelle est au juste la fortune de ce monsieur ?

– Au juste, je ne sais. M^{me} Reybard n'a pu me renseigner exactement sur ce sujet, mais enfin le père de Valéry Logaart, un industriel lyonnais, a laissé huit ou neuf millions...

– Huit ou neuf millions !... s'exclama M^{me} Sauvert en joignant les mains.

– Cette fortune a été partagée entre Valéry et sa sœur. Or, M. Logaart ayant une vie très simple, très paisible, il est probable que sa part subsiste à peu près entière, sinon augmentée.

– C'est magnifique ! murmura M^{me} Sauvert d'un ton pénétré. Quelle chance a cette enfant !... Et un savant, un homme célèbre, dites-vous, Berthe ?

– Oui, il fait autorité dans le monde de la science... Ainsi vous pensez que je puis parler à Marie-Reine, ma tante ?

– Mais certainement !... Il ne faut pas laisser

échapper cette occasion, ma chère amie. Que dit de cela Théodore ?

– Théodore est du même avis que vous, ma tante. Il croit que Marie-Reine, à peu près dépourvue de dot, sera difficile à marier et que ce parti est absolument inespéré, tout à fait au-delà de ce qu'elle pouvait rêver.

– Évidemment, bien qu'elle soit fort gentille, presque jolie... Ah ! la voilà, je crois.

Au bout de l'allée venait de surgir une très jeune fille, presque une fillette, modestement vêtue de toile grise, un tablier de percale foncée entourant sa taille élégante, mais un peu frêle. Quelques rayons de soleil, réussissant à percer l'épais feuillage, piquaient de points d'or ses cheveux d'un joli châtain foncé, réunis en natte sur ses épaules. Son visage fin, un peu enfantin encore, était tout éclairé par cette lueur douce et chaude qui avivait la fraîcheur de son teint.

Elle avançait lentement, un peu songeuse, ses cils bruns baissés, une main tenant un panier rempli de fruits, l'autre plongée dans la petite poche du tablier. Son pas était si léger que les

deux jeunes gens ne l'avaient pas entendu... Mais le chien se dressa tout à coup et s'élança vers elle en jappant joyeusement.

Le jeune homme blond leva la tête, son regard effleura la fraîche apparition, puis s'abaissa de nouveau sur la revue qu'il tenait. Son compagnon tourna vers la jeune fille un visage réjoui de garçon bien portant, heureux de vivre : un large sourire ouvrit sa bouche, montrant une rangée de dents superbes.

– Tu viens de la cueillette, Reinette ? Tu aurais dû m'attendre, nous aurions été bien plus vite à deux.

Les cils foncés s'étaient levés, les yeux de la jeune fille apparaissaient maintenant... de grands yeux gris veloutés, doucement rieurs, où semblait s'être réfugiée la lumière qui perçait çà et là la voûte épaisse des marronniers. La petite bouche un peu sérieuse avait maintenant un sourire d'enfant, qui s'accordait fort bien avec la jupe courte dont était vêtue la jeune fille.

– Le crois-tu, Charles ? Moi, je soupçonne que je serais encore au pied de l'arbre avec ma

corbeille vide, pendant que tu t’amuserais à imiter là-haut le cri des moineaux, comme tu l’as fait l’autre jour... à moins que tu n’avales la moitié des prunes.

Un rire joyeux résonna sous les arbres.

– Tu vas me faire une belle réputation de gourmandise, Reinette ! Le grave Germain doit frémir d’horreur à l’énoncé des sottises de son frère...

En parlant ainsi, il se tournait à demi vers le jeune homme blond. Celui-ci leva un peu les épaules sans interrompre sa lecture... Charles eut à son adresse une moue ironique et poursuivit, s’adressant à la jeune fille dont la toute petite main caressait la tête du chien :

– Non, je t’aurais aidée sérieusement cette fois, Reinette... car je sais être sérieux quand il le faut, voyons ?

– Hum !... quelquefois, oui, dit-elle avec un sourire un peu moqueur. Mais c’est toujours qu’il le faudrait, Charles.

Il eut un grand geste d’effroi.

– Toujours !... Oh ! ce serait effroyable, Reinette ! Toujours sérieux, comme...

Son doigt désignait Germain qui continuait sa lecture les sourcils légèrement froncés, mécontent sans doute, d’être ainsi dérangé.

– ... Ce serait impossible, vois-tu, j’en mourrais ! continua-t-il avec un geste de mélodrame en brandissant le collier qu’il tenait toujours à la main.

Le chien, croyant à un signal, se dressa, les pattes en avant. Charles, surpris par ce mouvement, faillit être renversé. Mais Reinette avait prestement posé à terre le panier de fruits et tirait en arrière la bonne bête qui commençait à accabler son maître de caresses.

– Kilt !... vilain animal ! s’écria Charles moitié riant, moitié irrité. Il m’a proprement arrangé !... C’est ta faute, Reinette, tu me fais bondir avec tes idées extraordinaires... Pour la peine, je vais m’octroyer une de ces prunes superbes...

Et il avançait le bras vers le panier. Mais Reinette s’en empara vivement en le cachant

derrière elle.

– N’as-tu pas honte, Charles !...

– Mais pas du tout ! J’aime follement les prunes... Donne-m’en de bonne volonté, Reinette, ce sera bien plus gentil.

Il s’était levé et tournait pour atteindre le panier que lui dérobaient toujours Reinette...

– Marie-Reine ! appela une voix brève, aux vibrations légèrement irritées.

La jeune fille tressaillit un peu, le sourire s’effaça de ses lèvres...

– Laisse-moi, ta mère m’appelle, dit-elle d’un ton sérieux.

Elle repoussa doucement le bras qui s’allongeait de nouveau dans la direction du panier et s’avança d’un pas pressé vers la maison.

Elle entra dans le parloir où se tenaient M^{me} Douvre et sa tante. La vieille dame, un sourire sur son visage aimable, tendit les deux mains vers elle :

– Vous voilà, petit printemps ? Vous venez de

travailler ?... Les merveilleuses prunes ! Quel velouté !

– C’est un arbre assez récemment planté et qui donne seulement cette année un produit appréciable, dit M^{me} Douvre. Ces prunes sont, en effet, remarquables... Quelles grimaces faisait donc Charles, là-bas ?

Elle s’adressait à la jeune fille, et son ton reprenait la sécheresse qui lui était habituelle... Devant elle, Remette, après s’être inclinée pour saluer M^{me} Sauvert, se tenait bien droite, très sérieuse, un peu raidie, semblait-il.

– Il voulait goûter les prunes, Madame, dit-elle gravement, et je ne voulais pas le laisser faire.

– Cela n’avait aucune importance. Ce sont là d’inutiles taquineries de ta part, petite... Allons, emporte ce panier, arrange-le convenablement avec des feuilles et porte-le dans la voiture de M^{me} Sauvert.

Malgré les protestations de la vieille dame, Reinette, sur un signe impérieux, s’éloigna vers la cuisine... Peu après, M^{me} Sauvert se leva, en

refusant l'invitation à dîner que lui adressait avec insistance M^{me} Douvre.

– Non, ma chère Berthe, je ne le puis, je vous assure. J'ai demain des amis d'Angers à déjeuner et, ces petits extras me fatiguant un peu, je dois me ménager la veille. D'ailleurs, je crains l'humidité du soir pour mes rhumatismes... Mais venez sans faute la semaine prochaine à Nemur, tous, bien entendu... Et tenez-moi au courant de ce qui s'arrangera pour Reinette ?

– Naturellement, ma tante, vous serez la première informée... Voici mon mari, je crois.

Un pas un peu lourd faisait grincer le gravier couvrant le sol sur toute la longueur de la maison. Un homme vigoureux, dont le visage coloré, très jovial, s'encadrait dans une barbe noire en éventail, parut au seuil du parloir.

– Ah ! vous êtes là, tante Céline ! dit-il d'une grosse voix résonnante, en ôtant son chapeau de paille fanée. J'ai eu une bonne idée de revenir plus tôt.

Il inclina un peu sa haute taille et serra dans sa

large main brune la main encore fine et jolie que lui tendait la vieille dame.

– Eh bien ! tout marche à ton gré, Théodore ? demanda M^{me} Sauvert en mettant lentement ses gants de coton gris.

– Mais pas mal, pas mal, ma tante ! dit-il d'un ton satisfait. Nous aurons une belle récolte de blé, mais les vignes surtout promettent des merveilles... Eh ! eh ! ce sera une bonne année ! fit-il en se frottant joyeusement les mains.

Un grand pli s'était formé sur le front de M^{me} Douvre, ses lèvres se pinçaient nerveusement...

– Qui sait ce qui peut advenir d'ici là, Théodore ! dit-elle en secouant la tête. Il y a trois ans, tu comptais bien aussi sur un bon profit, et tout s'est soldé par un déficit considérable dont nous nous ressentons encore.

– Oh ! ce n'était pas du tout la même chose, Berthe. Les vignes ne promettaient pas comme cette fois... Et ce déficit dont tu parles...

Il regardait en ce moment sa femme et reçut en plein visage un coup d'œil impérieux, plein d'une

interdiction formelle... Arrêté court, il se détourna brusquement, feignant de chercher la grosse canne noueuse qu'il avait déposée en entrant près de la porte.

– La voici, Théodore... là, tout près de toi, dit M^{me} Sauvert qui avait mis son lorgnon pour chercher aussi.

– Ah ! merci, ma tante. C'est un excellent gourdin, très précieux lorsque je reviens à la nuit...

M^{me} Sauvert avait franchi la porte vitrée. M^{me} Douvre, qui la suivait, appela :

– Germain, Charles, votre tante s'en va.

Les jeunes gens se levèrent et s'avancèrent. M^{me} Sauvert se pencha vers sa nièce.

– Avec cette haute taille mince, Germain doit être superbe en uniforme, murmura-t-elle. Pourquoi ne l'a-t-il pas mis quand il est venu à Nemur ?

Un petit éclair d'orgueil avait jailli du regard de M^{me} Douvre... Elle eut un léger mouvement d'épaules en répondant :

– Germain a horreur de se faire remarquer, il déteste le panache autant qu’en sont fous la plupart des jeunes gens... Mais il se mettra en grande tenue pour aller vous voir la semaine prochaine, ma tante, je vous le promets.

M^{me} Sauvert sourit d’un air satisfait... Elle tendit successivement la main à ses petits-neveux qui s’inclinaient devant elle : Germain, très correct, d’une élégance sérieuse jusque dans ses moindres mouvements, Charles un peu sans-
façon, saluant à la diable et riant toujours comme pour mieux montrer ses dents éblouissantes.

– Te sens-tu mieux portant, Germain ? demanda M^{me} Sauvert en jetant un coup d’œil sur le visage mince, un peu pâle de l’aîné.

– Tout à fait bien, réellement, ma tante, et tout prêt à gagner mon poste lointain.

M^{me} Sauvert eut un geste d’effroi.

– Oh ! s’en aller là-bas, dans ces pays sauvages !... Quand finit exactement ton congé de convalescence ?

– Dans huit jours, ma tante. Je vous ferai donc

mes adieux la semaine prochaine.

La vieille dame hochait la tête.

– Mon cher, tu aurais cent fois mieux fait de rester bien tranquillement en France, au lieu de demander les colonies. Au moins, les tiens auraient pu jouir de toi, tandis que dans ton affreux Sénégal !... Vous avez vraiment du courage, Berthe, d'envisager avec tant de calme cette perspective.

Une légère crispation passa sur le beau visage froid de M^{me} Douvre... Mais elle dit tranquillement :

– Si je n'envisageais que ma satisfaction, évidemment, j'aurais engagé Germain à choisir la vie de garnison. Mais il s'agit de son avenir, l'avancement sera beaucoup plus rapide... D'ailleurs, c'était son idée depuis longtemps.

– C'est curieux, tu ne me parais pas avoir cependant un caractère bien aventureux, Germain, dit en souriant M^{me} Sauvert. Charles, à la bonne heure !... As-tu envie d'aller aux colonies, toi ?

Charles secoua vivement la tête.

– Oh ! pas du tout ! J’aime autant rester ici, bien tranquille, à surveiller nos vignes et nos moissons.

– Tu es un vrai campagnard, comme moi ! dit M. Douvre en posant sa large main sur l’épaule de son cadet. Nous ferons de bonne besogne, à nous deux, pendant que Germain ira conquérir la gloire chez les moricauds. Les Douvre ont toujours été gens calmes, peu soucieux d’aventures...

Il y avait, dans le regard qu’il attachait sur son aîné, une satisfaction un peu orgueilleuse qui se reflétait également dans les yeux de M^{me} Douvre.

Tout en parlant, ils avaient atteint l’extrémité de la maison, longue bâtisse grisâtre à un seul étage. Là, se trouvait une cour pavée sur laquelle donnait l’écurie.

Un domestique en sabots et en tablier bleu achevait d’atteler un cheval gris pommelé à un coupé de belle apparence encore, malgré son âge respectable. Un cocher coiffé d’une casquette

galonnée tenait la portière ouverte, tandis que Reinette, à demi entrée dans la voiture, y arrangeait le panier de fruits de façon à ne pas gêner la vieille dame.

Elle se redressa, et, se détournant, s'avança un peu au-devant des arrivants. Dans cette grande cour ensoleillée, elle semblait plus jeûne encore, plus enfantine dans la fraîcheur de ses seize ans.

– Vraiment, je ne puis penser que cette petite pourrait se marier maintenant ! murmura M^{me} Sauvert à l'oreille de sa nièce.

– Oh ! elle se transformera vite, répondit sur le même ton M^{me} Douvre, en enveloppant de son froid regard la délicate créature qui s'arrêtait à quelques pas.

M^{me} Sauvert prit congé de ses parents, elle baisa au front Reinette en la remerciant du joli arrangement des fruits et s'installa dans la voiture, aidée par le correct Germain auquel son père et son frère cédaient volontiers ces petits devoirs de courtoisie.

Lorsque le coupé eut disparu, les Douvre et

Reinette reprirent le chemin de la maison. La jeune fille, qui marchait près de M^{me} Douvre, demanda timidement :

– Me permettez-vous, Madame, d’aller prendre des nouvelles d’Emmeline ? Elle était fort souffrante hier...

– Non, certes, pas aujourd’hui. Demain, peut-être... Pour l’instant, tu as autre chose à faire que d’aller t’amuser là-bas. Julienne a besoin de toi pour écosser les pois.

Sans répliquer, Reinette se dirigea vers la porte de la cuisine. Charles, qui marchait près de sa mère en agaçant Kilt, lui cria de sa bonne voix cordiale :

– Si tu veux, j’irai demander à M. Meunier comment va sa sœur ?

– Reste tranquille, je te prie, dit sèchement M^{me} Douvre. Marie-Reine attendra parfaitement jusqu’à demain... et même plus tard, s’il le faut. Je ne tiens pas à la voir fréquenter si souvent ces jeunes filles, beaucoup trop dévotes. Elle a déjà une fâcheuse tendance en ce sens.

– Oh ! trouvez-vous, maman ? Elle est pieuse, certainement, mais cela ne lui nuit pas, bien au contraire... Et les demoiselles Meunier sont fort aimables, très gaies, surtout M^{lle} Simone, un vrai boute-en-train.

M^{me} Douvre leva légèrement les épaules.

– Tu n’y entends rien... Avec le caractère de Marie-Reine, porté à la rêverie, ces relations sont dangereuses.

Charles hochâ la tête d’un air peu convaincu et, sifflant Kilt, s’éloigna dans le jardin. Germain alla se remettre à sa lecture. M. Douvre, qui avait sorti une pipe de sa poche, s’arrêta à la porte du parloir.

– Je vais jeter un coup d’œil sur les espaliers. Germain m’a dit en avoir remarqué plusieurs en mauvais état.

– Oui, il paraît, et Germain ne parle pas à la légère... Soit dit entre nous, Théodore, tu devrais bien imiter ton fils. Devrai-je à tout moment te répéter qu’il est inutile de faire connaître à M^{me} Sauvert les profits que nous pouvons faire ? Je

m'attache en toute circonstance à parler de nos charges, de nos dépenses, des aléas de la culture, du mauvais état dans lequel ton père avait laissé la propriété... Tout cela inutilement, puisque tu viens presque me contredire avec tes propos inconsiderés.

M. Douvre baissait la tête sous l'algarade. Machinalement, ses doigts bruns, un peu noueux, puisaient dans la blague à tabac et bourraient la petite pipe bien culottée.

– Je n'ai pas réfléchi, Berthe, dit-il d'un ton conciliant. Vois-tu, j'aime à dire les choses toutes droites, et tes combinaisons m'embarrassent... Mais, enfin, tu as raison ; il est plus prudent de crier un peu misère, sans quoi, la tante Céline pourrait trouver que les Chançor sont plus intéressants que nous... Lui as-tu parlé pour Reinette ?

– Oui... cela marche fort bien.

– Elle n'a pas offert de doter la petite ?

Une sorte de sourire railleur entrouvrit les lèvres de M^{me} Douvre.

– De cela, je n’ai jamais eu aucune crainte. Elle ne se dessaisira de rien avant sa mort, tu peux en être certain. Ma seule inquiétude était qu’ayant cette vive sympathie pour elle, et la voyant difficile à marier, elle ne lui fasse une part dans sa succession... Autant de moins pour nos fils ! Mais si Marie-Reine se marie richement, M^{me} Sauvert n’aura certainement pas l’idée de lui rien laisser par testament. Il me paraît donc tout à fait nécessaire que ce mariage se fasse, sans parler des avantages incontestables que présente un tel parti.

– Oui, la fortune est belle, mais l’enfant est bien jeune pour ce savant, sa santé est encore délicate, malgré les apparences. Habitée à la campagne, je ne sais si elle supportera bien la vie de Paris...

– Elle la supportera parfaitement. Elle s’est beaucoup fortifiée depuis quelque temps... Je le répète, ce mariage est inespéré, pour elle et pour nous. Dans quelques années, sa pension de fille d’officier cessera, il ne lui restera qu’une somme insignifiante et nous devons en partie subvenir à

son entretien. En outre, je ne me soucie aucunement de la conserver ici. S'il n'y avait que Germain, peu m'importerait, il est trop sérieux, trop désireux d'un brillant avenir pour jamais songer à épouser une jeune fille sans dot, eût-elle une beauté cent fois supérieure. Mais Charles m'inquiéterait davantage. Il s'exalte, il s'obstine dans ses idées, et, s'il lui vient à l'esprit dans quelques années de prendre pour femme Marie-Reine, nous aurons de la peine à l'en faire démordre. Mieux vaut donc prévenir tous ces ennuis.

– Évidemment, ce sera plus simple, mais il faut que la petite accepte ?

Les doigts minces de M^{me} Douvre saisirent nerveusement une rose soufrée qui pendait, un peu alanguie, contre le mur, et l'arrachèrent avec une certaine rudesse.

– Réellement, il lui faudrait une forte dose de sottise pour refuser, dit-elle froidement. À quoi donc prétendrait-elle, si un M. Logaart ne lui convenait pas ?

– Eh ! qui sait, les cervelles de jeunes filles ont

des idées particulières !... Enfin, arrange-toi avec elle, tout cela ne me regarde pas. Ces questions-là sont ton affaire... Je souhaite que tu réussisses, à cause de la tante Céline. C'est vrai que Reinette est un peu dangereuse...

Il sortit son briquet et s'éloigna dans l'allée de marronniers, tandis que M^{me} Douvre rentrait dans le parloir.

Ce soir-là, en s'installant après le dîner dans son salon meublé avec un luxe un peu raide, M^{me} Sauvert fit tomber à terre une revue, précisément la même que lisait cette après-midi Germain Douvre. Elle la ramassa, non sans une moue dédaigneuse.

– Ces pauvres Rubard me bombardent toujours de leurs livres et journaux horriblement sérieux ! Ils me croient de force à lire cela... Enfin, pour paraître polie, feuilletons au moins cette revue.

Elle tourna quelques pages, jetant un vague coup d'œil, de-ci, de-là... Son regard tomba tout à

coup sur la signature d'un article.

– Valéry Logaart !... Voyons un peu ce qu'il dit... Oh ! mais, cela paraît terriblement transcendant...

Elle tourna une page, et ses yeux s'arrêtèrent sur ces quelques lignes :

« J'estime que l'éducation féminine a été jusqu'ici mal comprise, qu'il est temps, grand temps, de porter remède à un état de choses, absolument désastreux. La femme n'est pas plus l'esclave, la créature inférieure que prétendait faire d'elle le paganisme antique qu'elle n'est l'égale de l'homme, ainsi que l'assure le moderne féminisme. Pas davantage, elle ne doit être cette sorte d'idole des temps chevaleresques, inspiratrice des poètes et égide des preux... Non, la femme a un rôle plus noble, plus haut, et cependant beaucoup plus prosaïque. Elle n'est, elle ne doit pas être l'égale de l'homme, mais sa compagne. Ses aptitudes la portent aux travaux du foyer, et il a fallu le principe dégénéré qui souffle en ce dernier siècle pour lui persuader

qu'elle a mieux à faire, que des sphères supérieures lui sont ouvertes, sur le même rang que l'homme. Lamentable erreur de notre temps !... Il faudrait, comme une leçon vivante à l'humanité contemporaine, qu'un homme pénétré du triste état de l'esprit féminin se posât en éducateur, s'attachât à former selon les principes supérieurs le cerveau et le cœur de sa compagne, et, sa tâche finie, la présentât à la société moderne en disant : « Voilà la femme idéale, transformée par une éducation rationnelle, basée sur la haute raison, la femme parfaite qui dédaigne les frivolités, s'associe d'esprit à son époux sans jamais prétendre à accomplir une tâche semblable à la sienne, et dirige sa maison avec la maîtrise de la femme forte, sans connaître les puérités des croyances religieuses, entraves mises au libre développement de l'intelligence féminine.

« Celui-là qui cherchera une âme jeune, malléable encore, pour s'en faire l'initiateur, aura le bonheur de fonder un foyer stable, et ses descendants, pénétrés des mêmes principes de raison supérieure, d'inéluctable droiture, de

mœurs graves, répandront dans la société les germes d'une évolution radicale de la femme vers le vrai, vers la beauté morale. »

– Ce sera l'âge d'or... Il n'est pas féministe, le prétendant de Reinette ! Moi non plus, du reste, et je reconnais qu'il y a du vrai là-dedans. Mais... hum ! il ne paraît pas précisément partisan de la religion, ce monsieur-là ! Pour elle, qui est si pieuse... Bah ! ils parlent bien souvent comme des diables, mais en famille, ils laissent tout faire ! Ma jolie petite Reinette le mènera probablement par le bout du nez, ce grave mathématicien philosophe qui se pose en éducateur de la femme... Que voulez-vous, Léocadie ?

Ces mots s'adressaient à la cuisinière qui entrait après avoir frappé un petit coup que M^{me} Sauvert, distraite, n'avait pas entendu.

– Je viens savoir ce que Madame veut donner à déjeuner demain.

– Ah ! c'est vrai, il faut en parler

sérieusement... Voyons si vous pouviez trouver une langouste, Léocadie ?... vous cherchiez un joli arrangement, inédit. Celle que la notairesse nous a servie la semaine dernière était mal présentée. Demandez une belle poularde ; celle de M^{me} Daussie était supérieure, et je ne puis faire moins qu'elle. Quant au dessert...

Et, dans les délicates combinaisons d'un repas soigné, digne du plus difficile des gourmets, « la jolie petite Reinette » se trouva totalement oubliée de celle qui lui avait dit un jour en l'embrassant avec effusion :

– Ma petite mignonne, je veux être pour vous une conseillère, une amie, surtout à l'heure où se décidera votre avenir.

II

Oui, elle lui avait fait cette promesse, et celle-ci était sincère. M^{me} Sauvert avait été réellement touchée de la délicate beauté de l'enfant rencontrée un jour dans le parloir de la pension Regnard, à Angers, où elle allait voir la petite-fille d'une amie. Elle s'était informée, et avait appris qu'elle se trouvait en présence de Marie-Reine du Helly, la fille du lieutenant du Helly, la pupille de M. Douvre, qui avait été l'ami de son père. M^{me} Douvre avait mis aussitôt en pension la petite orpheline et, comme elle ne se piquait pas de dévotion, dans une pension laïque, bien que le lieutenant du Helly eût fait jusque-là élever sa fille au couvent.

M^{me} Sauvert était bonne – de cette bonté facile, prometteuse, charmante, qui se rencontre souvent dans le monde. Elle aimait à voir les gens heureux – pourvu qu'elle ne dût se priver de rien,

ni aucunement se gêner pour arriver à ce résultat. Remette, avec sa grâce mélancolique d'enfant souffrante, avec le sourire un peu las de ses petites lèvres pâles et le regard caressant de ses grandes prunelles grises, la toucha infiniment, au point qu'ayant appris que la petite fille, habituée à l'externat et aux douces gâteries de la maison paternelle, languissait et s'anémiait entre les murs de la froide pension Regnard, elle proposa à sa nièce Berthe de la prendre chez elle, à Nemur, où l'air était excellent et où l'enfant pourrait courir en toute liberté dans son grand jardin.

M^{me} Douvre remercia d'un ton pénétré sa chère tante, « si exquisement bonne toujours »... Elle venait précisément, à la vue du changement réel qui s'opérait dans la santé de la petite fille, de songer à la retirer de la pension et à la garder à la Bordière. L'air de la campagne serait évidemment souverain... Celui de Nemur était parfait aussi, mais la situation élevée de la petite ville lui procurait un climat hivernal un peu froid et la laissait exposée à tous les vents.

– Ne trouvez-vous pas, ma tante ?

– Oui, il y fait certainement moins bon qu’à la Bordière ; mais l’enfant a-t-elle la poitrine délicate ?

– J’en ai peur. Sa mère n’était pas bien forte, il y a à craindre qu’elle ne lui ressemble... Enfin, jugez vous-même, ma tante, je m’en rapporte à votre expérience, à votre bon sens si apprécié de tous.

– Gardez-la donc à la Bordière, ma chère Berthe ; je crois en effet que l’air de la pleine campagne lui sera plus favorable. Mais vous m’amèneriez souvent à Nemur cette délicieuse petite, n’est-ce pas ?

M^{me} Douvre avait promis, et, de fait, au début de son séjour à la Bordière, Reinette l’avait accompagnée chaque fois chez M^{me} Sauvert. Peu à peu, cependant, les visites de la petite fille avaient été espacées. Marie-Reine était souffrante... Marie-Reine avait un travail pressé à finir pour l’institutrice du village qui lui donnait des leçons... Marie-Reine était retenue par ses amies, les sœurs du notaire... Et, lorsque M^{me} Sauvert venait à la Bordière, il se trouvait

souvent que Reinette était en promenade, ou bien chargée d'une commission « indispensable » au village.

Néanmoins, la vieille dame et la fillette se rencontraient parfois, et M^{me} Sauvert trouvait de plus en plus charmante cette jolie créature doucement souriante, dont les grands yeux lumineux conservaient toujours quelque chose de la mélancolie qui s'y était empreinte après la disparition du père tendrement aimé. Reinette était aimable et prévenante, mais sans l'affectation, sans la flatterie dont on usait généralement envers la riche M^{me} Sauvert, et ce naturel charmant avait conquis la vieille dame. Réellement, elle aimait beaucoup Reinette, elle était disposée à faire quelque chose pour elle...

Et Reinette aimait M^{me} Sauvert. Elle l'aimait comme une amie aimable, dont on connaît les bienveillantes dispositions, que l'on sait prête à vous écouter et à sympathiser avec vous. Mais, jamais elle n'aurait songé à lui faire les confidences qui jaillissaient de son jeune cœur fatigué lorsqu'elle se trouvait entre ses amies, la

mère et la sœur aînée de M^{me} Meunier.

Non, jamais elle n'avait fait même une allusion devant M^{me} Sauvert aux épines acérées dont sa vie était semée par M^{me} Douvre « cette femme si remarquable d'intelligence et de cœur sous son apparence un peu froide, un peu fière, un vrai trésor découvert par son neveu Théodore ! » confiait volontiers M^{me} Sauvert à ses connaissances.

Cette sympathie à peu près platonique était néanmoins douce à l'orpheline. Elle aimait à voir la vieille dame, d'autant mieux que, en la présence de sa tante, M^{me} Douvre adoucissait un peu ses manières envers la jeune fille... Et ce matin-là au lendemain de la visite de M^{me} Sauvert à la Bordière, elle songeait avec plaisir, tout en reprisant une pile de linge, que le jeudi suivant ils iraient tous passer la journée à Nemur, ainsi qu'il en avait été décidé la veille entre M^{me} Douvre, son mari et son fils aîné.

La porte de la lingerie fut ouverte tout à coup par une main résolue. Reinette eut un léger tressaillement. Sans avoir levé la tête, elle savait

que celle qui entrait là était M^{me} Douvre. Il n'y avait pas à se méprendre à ce pas tout particulier, toujours calme, et qui semblait cependant toujours marteler le sol.

– J'ai à te parler, Marie-Reine, dit une voix brève.

La jeune fille redressa la tête. Sa délicate physionomie exprimait bien en cet instant l'attente craintive de l'oiseau devant le fusil du chasseur braqué sur lui. Reinette savait par expérience que ce préambule promettait une algarade sérieuse.

Elle fit le mouvement de se lever. D'un geste, M^{me} Douvre l'arrêta.

– Tu peux rester assise, dit-elle, en attirant à elle un fauteuil de paille sur lequel elle prit place. J'ai à t'entretenir de choses sérieuses... des plus sérieuses, puisqu'il s'agit de ton avenir.

Devant le regard surpris de Reinette, elle demanda, de la même voix froide d'homme d'affaires :

– N'as-tu jamais songé à... n'as-tu jamais

pensé que tu pourrais te marier ?

La surprise s'accentua dans les grandes prunelles grises.

– Me marier... Oh ! je n'y ai pas encore songé, bien certainement ! Je suis encore une petite fille...

– À seize ans, on est une jeune fille, dit péremptoirement M^{me} Douvre. On doit l'être, plutôt... car toi tu continues encore tes enfantillages. Je vais te faire faire une robe longue... Et, en premier lieu, tu me relèveras cela dès demain.

Elle désignait la natte épaisse, un peu ramenée sur l'épaule de Reinette, et qui augmentait son aspect délicieusement enfantin.

– Ensuite, tu prendras des goûts plus sérieux. Il ne convient aucunement à ton âge de faire ces interminables parties avec Kilt ou de servir de partenaire à Charles dans tes jeux bruyants... pas plus, d'ailleurs, que de t'amuser à des niaiseries avec les demoiselles Meunier. Tout doit être réformé... Mais venons à ma communication. Tu

sais que tu ne possèdes qu'une très petite somme, en dehors de la pension qui t'est faite en qualité de fille d'officier ?

Reinette inclina affirmativement la tête. Cette situation lui avait été rappelée plus d'une fois, dans le but, probablement, de lui inspirer une salubre humilité.

– ... Avec cela il te sera à peu près impossible de te marier... à moins qu'il ne se présente un homme absolument désintéressé, oiseau rare, il faut en convenir.

Reinette, les mains croisées sur son ouvrage abandonné, l'écoutait, une lueur interrogative, un peu inquiète, au fond de son regard.

– ... Oui, oiseau rare, poursuivit tranquillement M^{me} Douvre, mais non pas chimérique, j'en ai eu la preuve en recevant la demande que me faisait faire M. Logaart de la main de Marie-Reine du Helly.

Les yeux qui regardaient, M^{me} Douvre exprimaient maintenant une stupeur indicible. C'était en réalité le seul sentiment qui dominât en

cette seconde l'âme de Reinette.

– M. Logaart ?... balbutia-t-elle.

– Oui, Valéry Logaart, le cousin de M^{me} Reybard... Ne te rappelles-tu pas l'avoir vu un jour à la Closerie ?

Quelques secondes, le regard de Reinette exprima la rapide recherche qu'elle faisait dans son esprit soudain enfiévré.

– Oui, je me rappelle... dit-elle enfin. Mais je ne comprends pas...

– Que lui qui est riche, sérieux, célèbre, choisisse une petite créature insignifiante telle que toi ? Cela en étonnera bien d'autres... Mais il est permis à un savant d'être original. Enfin, le fait existe, Valéry Logaart m'a fait demander par sa cousine de lui accorder ta main...

Soudainement, la stupéfaction de Reinette était tombée. Elle voyait maintenant devant elle le fait réel, clairement démontré par la voix coupante, par l'accent positif de M^{me} Douvre. Un inconnu, dont il lui était demeuré un assez vague souvenir, demandait en mariage la petite

Reinette, celle à qui M^{me} Douvre, quelques jours auparavant, imposait silence par ces paroles : « Les enfants ne parlent pas à table. »

Elle était très pâle maintenant, ses lèvres tremblaient d'émotion...

– Me marier !... Oh ! non, non, pas encore ! dit-elle d'un ton d'effroi, en baissant un peu la tête pour ne pas rencontrer le regard qui la glaçait. Je n'y ai pas encore pensé...

– Cela n'est aucunement nécessaire, et même il n'y avait là rien que de raisonnable de ta part. À quoi aurait-il servi de te forger des chimères, comme le font malheureusement tant de fillettes de ton âge ? Tu le vois, la chance ne t'en arrive pas moins. M. Logaart est riche, très riche, il est fort connu dans le monde savant, c'est un parfait honnête homme, une grande intelligence...

Les traits fins de Reinette se contractèrent un peu.

– Mais je ne le connais pas !... balbutia-t-elle.

M^{me} Douvre haussa impatiemment les épaules.

– Tu es neuve dans la vie, ma petite, sans quoi

tu saurais qu'on se marie généralement sans se connaître l'un l'autre. Ceci n'est pas une objection... Je te le répète, Valéry Logaart a les plus sérieuses qualités intellectuelles et morales, et, au point de vue de la fortune, ce parti est absolument inespéré pour toi.

– Oh ! je ne tiens pas à être riche ! dit la petite voix tremblante de Reinette.

Un éclair railleur traversa le regard de M^{me} Douvre.

– Quand je te disais que tu étais neuve ! Mais la richesse est le pivot de tout, sans elle on se trouve entravé, paralysé, foulé aux pieds. Il n'y a que cela de vrai dans la vie, Marie-Reine.

Son regard froid s'était légèrement animé, il luisait d'une sorte de convoitise, de désir ardent.

– Ainsi, tout se trouve réuni pour te promettre le bonheur, continua-t-elle tranquillement, sans paraître voir les grands yeux angoissés qui se levaient sur elle. Je vais donc répondre à M. Logaart...

– Que je ne veux pas me marier encore ! dit

impétueusement Reinette en se levant, éparpillant ainsi autour d'elle tous les matériaux de son travail.

M^{me} Douvre eut un violent froncement de sourcils, sa main dure saisit le bras de la jeune fille...

– Il ne s'agit pas d'enfantillages, dit-elle de sa voix la plus glacée. Peut-être n'as-tu pas une notion très exacte de ta position. Peut-être ne te rends-tu pas compte que, la pension servie par l'État te manquant à ta majorité, tu n'auras même pas de quoi défrayer tes dépenses ici, où cependant elles se trouvent bien diminuées par la vie en commun. D'autre part, tu es incapable de gagner ta vie, n'ayant qu'une instruction élémentaire, aucun talent... Je devrai donc subvenir à tes besoins, et, après moi, tu seras à la charge de mes fils, s'ils veulent bien t'épargner l'humiliation d'aller mendier ton pain...

Le visage de Reinette était pourpre ; le bras que tenait M^{me} Douvre frémissait violemment ; dans les grands yeux gris, mouillés de larmes, s'exprimait la navrante douleur de la biche

blessée, le déchirement intime d'une âme délicate, fière, torturée par la révélation des tristes réalités de la vie.

Une sorte de compassion traversa le regard de M^{me} Douvre, sa main desserra un peu son étreinte...

– Voyons, ne fais pas cette figure désolée ! dit-elle avec un essai de douceur. A-t-on jamais vu une jeune fille accueillir ainsi l'offre d'un mariage parfait en tous points !... Quelle chose t'effraye donc dans cette proposition ?

La main de Reinette se crispa un peu au dossier d'une chaise.

– Je suis trop jeune, dit-elle faiblement, et lui est... si grave, si sévère !... Et tout cela est tellement subit, inattendu ! murmura-t-elle en frissonnant un peu.

– Inattendu, je te le concède, pour toi comme pour moi... Est-ce vraiment l'âge de M. Logaart qui te fait hésiter ? Il a trente-deux ans, ce n'est plus évidemment un très jeune homme, mais tu n'en seras que plus heureuse, mets-toi cela dans

l'idée, petite. Tu as un certain fonds de sérieux qu'il saura cultiver ; je t'ai initiée à l'art du ménage, de telle sorte que tu seras bien vite en état de diriger ta maison. D'ailleurs, ta belle-mère te donnera les conseils nécessaires.

– Il... a sa mère ? demanda machinalement Reinette.

– Oui, une excellente personne, toujours souffrante... et aussi une sœur, une mondaine qu'il voit fort peu, car lui est un homme de foyer, un travailleur infatigable. Voyons, tout ceci est-il vraiment si effrayant ?

Reinette baissa les yeux, comme si elle voulait mieux concentrer toute l'intensité de sa pensée.

– Non, dit-elle enfin d'une voix changée, tout paraît bien, mais je voudrais réfléchir...

– Je te donne jusqu'à demain, dit froidement M^{me} Douvre.

Les mains de Reinette se joignirent dans un geste de protestation.

– Demain !... Mais c'est un an, deux ans qu'il me faudrait ! s'écria-t-elle avec effroi. Demain !

Oh ! non, non !... Comment voulez-vous ?... jamais je n'ai songé que je pourrais me marier...

M^{me} Douvre se leva brusquement.

– Fais-moi le plaisir de ne pas me débiter de folies, dit-elle d'un ton dur. Une fille sensée n'a pas besoin de longs raisonnements pour voir où se trouve son devoir... Demain, tu m'apprendras si tu veux devenir M^{me} Logaart ou si tu préfères recevoir la charité de mes fils.

Elle sortit de la lingerie... Lentement, Reinette laissa retomber ses mains le long de sa jupe. Tout le sang paraissait maintenant s'être retiré de ses joues, ses grands cils, en se levant, découvraient un regard d'angoisse, poignant à voir...

Sans remarquer les objets épars autour d'elle, Reinette, comme une automate, marcha vers la porte vitrée, l'ouvrit et se trouva dans le jardin.

Elle prit un sentier qui s'allongeait entre des carrés de légumes. M^{me} Douvre faisait entretenir de fleurs le devant de la maison, mais tout le reste du très vaste jardin de la Bordière était un champ de légumes et d'arbres fruitiers, dont le rapport

venait grossir les économies faites pour Germain et Charles, les deux seuls objets de l'affection de M^{me} Douvre.

Cependant, tout au bout, un petit coin avait été respecté. C'était un vaste bosquet touffu, toujours fleuri pendant les mois d'été, retraite chère aux oiseaux dont des gazouillements incessants annonçaient la présence. Aux alentours s'épanouissait une végétation un peu folle, roses à demi-sauvages, grands pavots orgueilleux, pâquerettes et tournesols, tout cela fraternisant avec les liserons et les ronces... Cette partie du jardin avait été la salle d'étude de Germain Douvre, enfant et adolescent, pendant ses vacances, et sa mère, pas plus que son père n'avaient jamais émis l'idée de prolonger jusqu'à là le potager.

Ce bosquet conduisait à une petite terrasse, couverte de mousse. Ce fut là que se réfugia Reinette. Elle s'assit sur le vieux banc de pierre, elle appuya ses bras sur la balustrade effritée et demeura immobile, les yeux fixés sur le paysage familier, toujours contemplé avec un plaisir

nouveau : les coteaux couverts de vignes que dorait le soleil, les prairies bordées d'aunes et de frênes, la Loire, lente et superbe, miroitante sous les rayons du soleil estival, frissonnante au souffle d'une brise forte... et, plus près, le joli village dominé par son clocher, le village très gai avec ses toits de tuiles, et ses jardinets fleuris, baignés de lumière.

Mais, ce matin-là, Reinette regardait sans voir. Ce paysage ensoleillé lui semblait un noir chaos, sa vue se brouillait... Et, en même temps, se précisait dans son esprit enfiévré le dilemme posé par M^{me} Douvre : ou risquer de demeurer à la charge de ses parents ou épouser cet inconnu, ce Valéry Logaart...

– Tout à l'heure, devant sa tutrice, elle n'avait pas feint en paraissant ne pas se souvenir du jeune homme entrevu à la Closerie. Réellement, elle avait complètement oublié cette visite à leur voisine de campagne. Mais maintenant, elle revoyait avec netteté ce visage un peu long, aux traits accentués, cette barbe foncée, ces cheveux coupés ras, dégagant un front large, ces yeux un

peu enfoncés, pénétrants et froids, que Reinette n'avait rencontrés qu'une fois pendant toute la durée de la visite, et qui lui avaient fait l'effet de ceux d'un sévère professeur examinant par avance l'élève qu'il doit juger...

Physionomie intelligente, on n'en pouvait disconvenir. Si inexpérimentée que fût Reinette, elle l'avait constaté avant même que M^{me} Reybard eût fait connaître à sa visiteuse la qualité de son parent. Très pénétrée de l'idée de son infériorité intellectuelle – idée soigneusement infusée et entretenue en elle par M^{me} Douvre – elle avait été envahie d'un craintif respect en présence de ce savant, elle s'était sentie plus que jamais petite fille devant cet homme grave, qui lui semblait en quelque sorte plus mûr que M. Douvre, le jovial Théodore que n'avait pu transformer complètement sa réfrigérante épouse... Et, en sortant de la Closerie, elle avait éprouvé – elle se le rappelait maintenant – une vague impression de soulagement.

C'était pourtant cet homme qu'on lui offrait d'épouser...

Oui, tout d'un coup, sans préparation, elle, enfant sans expérience, se voyait mise en face d'une obligation redoutable, surtout pour une âme pénétrée des enseignements du christianisme, pour un cœur simple et droit, ardemment désireux du bien. Cette petite fille, ainsi qu'on l'appelait, les uns sur un ton amical, comme M. Douvre et Charles, les autres avec dédain, comme M^{me} Douvre, cette petite fille avait, profondément ancrée dans son âme, la notion du véritable but de la vie : le devoir à accomplir, et, en ces minutes d'angoisse, l'une des pensées qui martelaient son esprit était celle-ci : « Je suis trop jeune, trop peu préparée pour remplir les devoirs qui m'incomberaient. »

Jusque-là, elle avait vécu sans songer au « plus tard » ; enfant candide et pieuse, elle avait patiemment souffert la domination de M^{me} Douvre, les vexations dont celle-ci l'accablait, heureuse, malgré tout, lorsqu'il lui était donné de goûter quelques joies religieuses ou de s'épanouir librement près de ses amies Meunier, loin du coup d'œil glacé de M^{me} Douvre. À la Bordière, Charles seul lui témoignait une sympathie réelle,

mais toujours bruyante. M. Douvre, très exubérant, très gai, était d'une nature trop différente pour se préoccuper de cette insignifiante petite fille aux yeux réfléchis et aux manières paisibles ; Germain, le grave et froid Germain, n'avait jamais paru s'apercevoir de sa présence beaucoup plus que de celle de Kilt. N'étant qu'adolescent, il intimidait déjà la craintive Reinette, et aujourd'hui, elle évitait encore de rencontrer ces yeux bleus qui lui rappelaient ceux de M^{me} Douvre, avec un peu moins de dureté, peut-être.

Non, la Bordière n'était pas son « home », jamais elle ne l'avait compris comme depuis l'instant où une voix impitoyable lui avait fait toucher du doigt sa véritable position dans cette maison. Ici, elle serait toujours la pupille pauvre, conservée par charité ou, plutôt, par fierté, afin qu'il ne fût pas dit que les Douvre la laissent mendier. Toujours, elle ne serait que cela, à moins que...

Elle laissa échapper un gémissement, en courbant son front sur la pierre. C'était une chose

effrayante, ce mariage, cet inconnu, ces devoirs jamais envisagés encore... Et elle avait un jour, un jour seulement pour décider de toute sa vie !

– Oh ! je voudrais mourir, mon Dieu ! balbutia-t-elle, éperdue d'angoisse.

Autour d'elle, des abeilles bourdonnaient, des parfums montaient du petit parterre entourant le bosquet, le soleil brûlant inondait la terrasse et nimbait la chevelure de Reinette. Cette matinée était exquise ; la vie bruissait, s'épandant de toutes parts sous la chaleur bienfaisante... Mais la jeune âme qui souffrait là n'en pouvait ressentir l'influence. En relevant les yeux, il sembla à Reinette que tout, autour d'elle, était voilé de noir, que jamais son pauvre esprit en déroute ne parviendrait à dissiper ces ténèbres...

– Les Meunier !... Eux me conseilleront ! murmura-t-elle tout à coup, un rayon d'espoir dans les yeux.

Elle descendit rapidement de la terrasse, traversa le jardin et sortit par une petite porte qui donnait directement sur le sentier conduisant au village. En cinq minutes, elle fut devant une

grande maison grise, précédée d'un jardinet et d'une grille au-dessus de laquelle se dressaient des panonceaux.

Elle entra en habituée, contourna la maison et pénétra dans une petite salle claire où travaillaient trois femmes.

– Reinette !... Quelle chance ! s'écria une voix riieuse.

Une forte et grande jeune fille se levait à demi, tendant la main à l'arrivante. Mais son visage souriant se transforma subitement, exprima une inquiétude...

– Qu'as-tu, Reinette mignonne ? Quelle pauvre figure ?

– Oui, qu'avez-vous, ma petite Reinette ? répétèrent les deux autres dames, saisies par l'expression désolée, l'altération de cette enfantine physionomie.

L'une d'elles, une jeune fille brune et fraîche, se leva et, s'avançant au-devant de Reinette, lui saisit les mains.

– Viens nous raconter cela, ma pauvre chérie !

dit-elle tendrement en l'entraînant vers le siège qu'elle venait de quitter.

M^{me} Meunier, une aimable femme aux cheveux grisonnants, se pencha pour baiser le front brûlant de Reinette.

– Voyons, qu'y a-t-il, ma petite fille ?

Reinette crispa ses mains, tout l'émoi de son cœur parut se concentrer dans les yeux qu'elle leva sur M^{me} Meunier...

– Il y a que M^{me} Douvre veut me marier, balbutia-t-elle.

Trois exclamations de surprise lui répondirent.

– Ah ! par exemple !... Mais il n'y a pas de quoi être si désolée, Reinette ! s'écria la grande jeune fille, reprenant la première son sang-froid.

– Ne parle donc pas en petite folle, Simone ! dit gravement M^{me} Meunier. Il s'agit avant tout de savoir qui M^{me} Douvre veut lui faire épouser... Qui est-ce, Reinette ?

Elle avait pris les mains de la jeune fille et rapprochait d'elle Reinette toute frissonnante.

– Vous ne le connaissez pas, Madame... C'est le neveu de M^{me} Reybard, M. Logaart.

– Logaart ?... C'est le nom d'un mathématicien célèbre. Je l'ai vu parfois cité dans la revue scientifique que reçoit mon fils.

– C'est peut-être lui... M^{me} Douvre m'a dit qu'il était un savant... Un savant, pour moi qui ne sais presque rien !... Et il a l'air presque vieux, très sévère. Oh ! Madame ; Madame, comment faire ?

Les larmes comprimées jusque-là jaillissaient sur le visage de Reinette. La tête appuyée contre la poitrine de M^{me} Meunier, elle raconta alors ce qui venait de se passer entre sa tutrice et elle, et l'ultimatum posé par M^{me} Douvre.

– Pauvre petite ! murmura M^{me} Meunier.

– Mais croyez-vous qu'elle puisse me forcer ? interrogea anxieusement la voix brisée de Reinette.

– Légalement, non, mais...

Elle n'eut pas besoin d'achever sa pensée, Reinette avait compris.

– La vie ne sera plus tenable, murmura la jeune fille en frissonnant. Déjà, elle sait si bien me faire comprendre que je la gêne à la Bordière... Cependant, il me semble que je tiens bien peu de place...

– Oh ! oui, ma pauvre chérie ! dit la jeune fille brune qui était l'aînée des demoiselles Meunier. Vous n'êtes pas une bien encombrante pupille, certainement.

– Mais je le suis encore trop pour elle, sans doute ?... Et puis, elle a peur que je ne reste à sa charge, plus tard... Mais j'aimerais mieux me placer, n'importe comment, être une servante, s'il fallait...

M^{me} Meunier et ses filles enveloppèrent d'un regard de pitié attendrie la fine créature qui parlait ainsi d'un ton résolu.

– ... J'ôterais évidemment un gros souci à M^{me} Douvre en me mariant tout de suite, et elle s'emploiera de tout son pouvoir à me faire accepter la demande de cet inconnu... Oui, c'est ce qui m'effraye... Un inconnu !... Madame, que dois-je faire ?

M^{me} Meunier appuya son menton sur sa main et demeura un moment silencieuse.

– Tout cela me paraît bien difficile à arranger, Reinette, dit-elle enfin en secouant la tête avec tristesse. Comme vous le pensez, M^{me} Douvre ne vous ménagera pas... Dites-moi, ma petite fille, vous sentez-vous la vocation du mariage ?

– Mais je ne sais pas... je n’y ai jamais songé... Si au moins j’avais plus de temps pour réfléchir !

– Oui, le temps est bien court... Il faudrait consulter M. le curé, mon enfant. Savez-vous seulement si ce M. Logaart est chrétien ?

– Je ne sais rien du tout...

– Il faudra que je tâche de m’en informer... Je vais vous accompagner à l’église, mon enfant, vous y trouverez certainement, à cette heure, notre bon curé.

Lorsque Reinette, une demi-heure plus tard, sortit de la sacristie où elle venait d’exposer au vieux prêtre sa douloureuse préoccupation, elle emportait, gravée profondément en elle, cette dernière parole qui résumait l’entretien :

– Non, vous n’avez pas la vocation religieuse. Vous dites vous-même que tout en admirant celle de votre amie Emmeline, vous ne vous sentez pas portée à l’imiter. Voyez devant Dieu si vous vous croyez capable de remplir les devoirs, souvent pénibles, qui vous attendront dans le mariage, si vous êtes disposée à vous dévouer sans réserve à un époux peut-être désagréable, à vous essayer de tout votre pouvoir à le rendre heureux et à l’élever vers Dieu... Ainsi au sacrifice de vous-même, mais alors seulement, vous pourrez loyalement mettre votre main dans la sienne, car, à défaut de l’affection qu’il vous est impossible de ressentir pour cet inconnu, vous aurez du moins l’entière volonté d’accomplir envers lui tous vos devoirs d’épouse. Mais en aucun cas, dussiez-vous souffrir toute votre vie la dure domination de M^{me} Douvre – en aucun cas, ma fille, vous ne devrez manquer d’avoir l’assurance que votre foi et vos pratiques religieuses seront sauvegardées.

L’aînée des demoiselles Meunier l’accompagna jusqu’à la Bordière. Bien que Simone, la cadette, eût l’âge de Reinette,

Emmeline était l'amie préférée, sans doute à cause du sérieux qui se cachait sous son apparence enjouée... Quelques minutes, les deux jeunes filles marchèrent en silence. Emmeline serrait tendrement contre elle le bras de Reinette, comme pour lui faire mieux sentir sa sympathie.

– Emmeline, il me semble maintenant que je suis bien plus vieille ! murmura tout à coup la voix changée de Reinette. Je ne suis plus la même... Oui, j'ai vieilli certainement !

Et elle tournait vers son amie son visage pâli, un peu contracté, ses yeux graves où se reflétait l'angoisse de son âme.

– Parce que vous vous trouvez en face de l'épreuve, de l'alternative douloureuse où vous cherchez votre devoir, ma chérie, dit doucement Emmeline. Les âmes mûrissent alors en un instant, quand elles sont sérieuses et droites. Et la vôtre est bien ainsi, ma petite amie.

III

Reinette avait déjà souffert malgré sa jeunesse, mais jamais encore elle n'avait enduré d'angoisse comparable à celle qui l'agita pendant cette fin de journée, et la nuit surtout, dans le silence de sa petite chambre. Non, pas même le jour où elle avait vu son père étendu sans vie sur son lit de mort, pas même durant ces trois années de pension où sa petite âme expansive n'avait pu trouver à s'épancher, pas même aux heures les plus pénibles de son existence à la Bordière... Il s'agissait cette fois d'une décision à prendre, et cette décision engageait toute sa vie.

Elle retourna dans son esprit toutes les faces du douloureux problème, elle passa des heures toute frissonnante, à chercher une combinaison... et elle revint fatalement à l'ultimatum de M^{me} Douvre : ou épouser Valéry Logaart, ou se voir en butte à la dédaigneuse charité d'une tutrice

intraitable.

– Si j’avais la vocation religieuse ! songeait-elle, désespérée de ne pouvoir sortir de ce dilemme.

Mais non, elle ne l’avait pas, un mot du curé à qui elle exposait ses doutes le lui avait fait constater.

– Vous admirez la vocation de votre amie Emmeline, mais avez-vous le désir de l’imiter ? lui avait-il demandé.

Et elle avait dû avouer que cette pensée ne lui était jamais venue.

Pas plus que celle d’un avenir quelconque, d’ailleurs. Reinette était demeurée très enfantine, en dépit de son profond sérieux. À la Bordière, on la traitait en petite fille ; son instruction avait été peu développée, M^{me} Douvre jugeant suffisantes pour elle les leçons très irrégulières et peu intéressantes de l’institutrice communale... Chez les Meunier seulement, elle avait eu parfois l’idée fugitive que sa vie changerait peut-être un jour, qu’elle aurait des bandeaux gris comme M^{me}

Meunier et devrait, comme elle, passer par bien des épreuves. Mais elle n'avait pas approfondi cette pensée d'un avenir qui lui semblait si lointain !

Et maintenant, il était tout près, il la menaçait, cet effrayant avenir, il voulait l'appeler à lui...

– Et ne pas savoir même s'il est chrétien ! murmura-t-elle en appuyant son front lourd sur ses bras repliés.

Elle était doucement, tendrement pieuse. Sa petite âme pure, très aimante, s'était naturellement tournée vers la divine lumière qui lui avait été montrée, alors qu'elle était une toute petite enfant. Depuis, l'atmosphère desséchante de la pension Regnard, les entraves mises par M^{me} Douvre à une pratique assidue de sa religion n'avaient pu flétrir en Reinette ce besoin de prière et d'amour qui élevait tout naturellement son cœur vers Dieu, comme la fleur s'élève vers le soleil qui la féconde. Elle était bien de ces âmes idéalement simples, de ces âmes d'enfant qui ravissent le cœur du Seigneur.

Mais cette foi qu'elle sentait si vivante, si

agissante en elle, cette vue de Dieu qui la soutenait dans son existence dépendante souvent pénible, se trouverait-elle en sûreté dans cet avenir offert, ou plutôt imposé à son inexpérience ?

– Il faudra qu’il me promette... Ce sera ma condition... murmura-t-elle.

Elle s’arrêta, effrayée... Que venait-elle de dire ?... Était-elle donc disposée à accepter, à se lier à jamais ?

Et les angoisses recommencèrent, jusqu’au moment où sonna l’heure du lever. Reinette s’habilla rapidement, baigna d’eau fraîche ses yeux creusés, fit une dernière et ardente prière et descendit à la cuisine.

– Votre lait est bien chaud, Mademoiselle, dit la servante, occupée à balayer le sol dallé.

– Merci, mais je ne déjeunerai pas ce matin...

– Pourquoi donc ? demanda une voix brève. Reinette tressaillit, son teint pâlit plus encore...

M^{me} Douvre entra dans la cuisine.

– Je n’ai pas faim, Madame ! murmura la

jeune fille.

– Il faut te forcer... Allons, bois promptement ton lait et viens me trouver dans le parloir.

Déjà !... La physionomie de Reinette eut une rapide crispation, ses mains se mirent à trembler...

Mais elle obéit, elle se contraignit à avaler le lait que la servante, frappée de sa mine fatiguée, lui avait promptement servi sur un coin de la table.

Comme une condamnée, elle se dirigea vers le parloir... M^{me} Douvre était assise dans son grand fauteuil de cuir, devant la table où elle faisait habituellement sa correspondance. Elle tourna vers la jeune fille son regard pénétrant... « si froid, si impitoyable ! » songea en frissonnant la pauvre Reinette.

– La nuit t'a-t-elle porté conseil, Marie-Reine ? As-tu décidé dans le sens de la saine raison ?

Les mains de la jeune fille se tordirent inconsciemment.

– Madame, il n’y a pas moyen ?... Vous ne voulez pas ?... balbutia-t-elle avec un regard navré.

M^{me} Douvre eut un mouvement d’impatience.

– Il ne s’agit pas de moi... Je t’ai montré ta position, à toi de voir ce que tu préfères. Évidemment, si c’est mon consentement à un refus que tu cherches à obtenir, il est bien inutile d’insister ; tu ne l’auras jamais... Est-ce oui ou non ?

Reinette se raidit, ses dents s’entrechoquèrent.

– Avant de vous répondre, je voudrais savoir une chose... M. Logaart est-il chrétien ?

Une expression ironique traversa le regard de M^{me} Douvre.

– Il est philosophe spiritualiste, c’est un penseur de très haute volée, dit-elle d’un ton ambigu. Ne t’attends pas cependant à trouver chez lui des idées telles que les tiennes... Mais tu auras la liberté de pratiquer ta religion, rassure-toi... Allons, donne-moi promptement cette réponse. Je vais immédiatement écrire à M^{me}

Reybard.

Un nuage passa devant les yeux de Reinette, sa main se crispa à la table... En une seconde d'affreuse angoisse, elle vit disparaître son passé d'enfant et se dresser l'avenir qu'un mot d'elle allait rendre inéluctable.

– Allons donc ! dit impatiemment M^{me} Douvre.

– Oui... dites-lui oui, murmura une voix faible.

Et, doucement, Reinette glissa à terre, évanouie.

– Vous avez beau dire, ma chère, cette petite n'est pas encore de bien forte santé, dit M. Douvre en quittant la chambre où il avait porté Reinette sans connaissance.

Sa femme avait fait revenir à elle la jeune fille, et maintenant ils la laissaient reposer, un peu fiévreuse, ses grands yeux cerclés de noir par une nuit d'insomnie et d'anxiété.

– Tomber en syncope comme cela, à propos de pas grand-chose... Car enfin, ce n'est pas si

terrible de se marier, voyons ? D'autres, à sa place, sauteraient de bonheur.

– Cette enfant est stupide, dit sèchement M^{me} Douvre. Rien n'est difficile à conduire comme ces petites natures passives, rêveuses et sentimentales sous leurs airs paisibles. Je crois qu'elle retirera beaucoup de bien de la direction de M. Logaart.

Ils entraient dans la salle à manger. Germain et Charles, debout près de la fenêtre, causaient en les attendant.

– À table, enfants ! dit joyeusement M. Douvre. Charles, tu viendras avec moi voir les champs du Haut-Marteau. J'ai idée d'une fameuse amélioration à y faire... À propos, Berthe, tu ne leur dis pas la nouvelle ?

M^{me} Douvre continua de verser le café dans la tasse de Germain, et, se tournant ensuite vers son mari :

– En veux-tu, Théodore ?

Il fit un signe négatif et attira à lui la miche de pain où il se mit à couper de larges tranches. M^{me}

Douvre enleva le rond de sa serviette, déplia tranquillement celle-ci sur ses genoux...

– En effet, j’ai une nouvelle à vous apprendre, mes enfants, dit-elle d’un ton paisible. Il y aura un petit changement à la Bordière... Marie-Reine va se marier.

Une exclamation étouffée s’échappa des lèvres de Charles, le croûton de pain qu’il tenait glissa à terre...

– Reinette !... se marier ! dit-il du ton d’un homme absolument ahuri.

– Oui... Cela t’étonne, n’est-ce pas ? C’est une occasion tout à fait inattendue. Aussi convenait-il de ne pas la laisser échapper.

– Et... avec qui ? dit Charles dont la physionomie exprimait l’ébahissement le plus complet.

– Avec le cousin de M^{me} Reybard, un savant, très riche...

– Et vieux, sans doute ?

C’était Germain qui parlait. La communication de sa mère semblait n’avoir

éveillé chez lui que le très léger intérêt accordé à une insignifiante nouvelle. Il avait continué de préparer soigneusement ses mouillettes, et maintenant, tout en adressant sa question d'un ton indifférent, il cassait avec précaution la coquille de l'œuf que la servante venait de déposer devant lui.

– Mais non, trente-deux ans...

– C'est vieux pour Reinette ! dit impétueusement Charles qui reprenait peu à peu ses esprits.

– Ne dis donc pas de sottises, répliqua M^{me} Douvre en levant les épaules. Ces mariages-là sont meilleurs que ceux qui unissent deux têtes folles n'ayant pas quarante ans à elles deux, comme cela arrive quelquefois.

– Enfin, si elle est contente, ça va bien ! dit Charles, en mettant coup sur coup quatre morceaux de sucre dans sa tasse.

M^{me} Douvre ne répondit pas... Germain leva la tête, ses yeux bleus se posèrent, l'espace de deux secondes, sur le visage fermé de sa mère, sa

bouche s'ouvrit pour une question... Mais celle-ci ne fut pas formulée, et le jeune homme se remit à déjeuner tranquillement.

– Tu as déjà fini, Charles ? dit M^{me} Douvre en voyant son fils avaler d'une seule traite le contenu de sa tasse.

– Oui, je n'ai plus faim...

– La nouvelle t'a coupé l'appétit ? dit M. Douvre avec un gros rire.

– Elle est assez extraordinaire pour cela ! fit-il, les sourcils froncés. Ne trouves-tu pas, Germain ?

– Évidemment... Marie-Reine me paraît bien jeune pour être déjà mariée.

Tout en parlant, Germain se penchait pour ramasser sa cuiller qui avait glissé à terre.

– Là !... Vous voyez que Germain est de mon avis, maman ! s'écria triomphalement Charles. Vous n'allez pas le traiter de sot, lui !

Le regard de M^{me} Douvre effleura l'impassible visage de son fils aîné.

– Germain n'est pas assez âgé pour avoir

l'expérience de la vie, comme je l'ai moi-même. Le sérieux de l'esprit ne peut compenser les années. Je crois que l'influence d'un époux très raisonnable, très intelligent, sera extrêmement favorable à Marie-Reine.

– Ce n'est pas mon avis ! dit Charles entre ses dents.

Il se leva brusquement et sortit de la salle à manger sans répondre à son père qui lui criait :

– N'oublie pas que nous allons au Haut-Marteau !

– Ce Charles est insupportable ! dit M^{me} Douvre, dont la physionomie exprimait une irritation contenue. Se figurait-il, vraiment, que cette petite allait toujours rester sa compagne de jeux ?

– Je ne le pense pas ; mais il y avait lieu de penser que cet événement ne se produirait pas si tôt, dit la voix calme de Germain.

Il s'était levé et secouait soigneusement son veston d'intérieur où quelques miettes de pain étaient demeurées.

– Je suis absolument de ton avis. C’est inespéré, en vérité ! Marie-Reine pourra dire que la chance lui est venue en dormant.

Germain se détourna pour prendre sa revue déposée sur une table.

– Il aurait peut-être été plus sage d’attendre, dit-il.

– D’attendre quoi ?

– Qu’elle ait quelques années de plus. Elle n’est encore qu’une enfant.

M^{me} Douvre regarda avec surprise le grave visage de son fils.

– Mais réfléchis donc, Germain ! Fallait-il laisser échapper une occasion unique ? Dis-moi un peu si tu connais beaucoup d’hommes qui voudraient d’une femme sans dot et, par surcroît, aussi insignifiante que Marie-Reine ?

– Je ne vois pas du tout qu’elle soit insignifiante, dit-il froidement. Quant à la question de dot, certainement, elle en ferait hésiter beaucoup, mais pas tous... Enfin, ma mère, si vous croyez en conscience que Marie-

Reine puisse être heureuse, si vous la voyez vraiment satisfaite de cette union, il est évident que la question de différence d'âge est secondaire, étant donné surtout le caractère sérieux de ma cousine.

Une légère rougeur monta aux joues de M^{me} Douvre. Elle se détourna pour interpeller sèchement la servante qui entrait... Germain sortit par la porte-fenêtre donnant sur le jardin, il s'engagea dans l'allée qui menait au bosquet, suivi de Kilt, gambadant et jappant.

Quelque temps après, M. Douvre, en passant par cette allée pour se rendre à ses champs – seul, car Charles était introuvable – s'arrêta tout à coup en apercevant à terre la revue qu'avait emportée Germain.

– Tiens, comment ne s'est-il pas aperçu qu'elle était tombée ! murmura-t-il en se baissant pour la ramasser. C'est la première fois que je vois distrait mon impeccable Germain, en vérité !

IV

Reinette était fiancée.

Cela s'était fait très simplement, trois jours après l'acceptation envoyée par M^{me} Douvre. Valéry Logaart était arrivé de Paris, seul, sa mère étant retenue au logis par une santé très précaire. Il s'était présenté à la Bordière, avec sa cousine, M^{me} Reybard, avait été reçu par M^{me} Douvre, et, une demi-heure après, Reinette, appelée par la servante, entrait dans le salon, très grave, très pâle, ses cheveux relevés en une grosse torsade au sommet de la tête, et, pour la première fois, vêtue d'une robe longue.

– Tu me feras le plaisir de ne pas prendre une tête éplorée de victime que l'on sacrifie, avait dit M^{me} Douvre lorsque Reinette, un peu remise de son émotion et de l'évanouissement qui l'avait suivie, était descendue pour remplir sa tâche accoutumée dans les travaux du ménage. Ce

serait tout à fait ridicule, et fort désagréable pour nous.

Pendant ces quelques heures où elle était demeurée étendue, tout affaiblie, sur son petit lit, Reinette avait longuement réfléchi. Dans son cerveau ennuagé d'abord, s'était précisée peu à peu la situation qui était désormais la sienne. Elle avait accepté de devenir la femme de Valéry Logaart, tout était dit, il était inutile de regarder en arrière. Maintenant, il fallait accomplir son devoir, si dur qu'il fût, il fallait faire, sinon joyeusement – oh ! non, cela lui semblait tellement impossible ! – du moins avec une paisible résignation, le sacrifice qui lui était en quelque sorte imposé... Oui, son devoir, voilà quel était le but de sa vie, voilà ce qui l'aiderait à envisager avec moins d'effroi cette existence nouvelle, ce lien qui allait l'unir à un étranger.

Et, agenouillée devant son crucifix, Reinette, toute frémissante, mais très résolue, fit à Dieu la solennelle promesse de se donner tout entière à ces obligations qui lui semblaient si graves, si effrayantes, pauvre petite Reinette !

– Dans tout ce qu’elles n’auront pas de contraire à votre loi, mon Dieu ! ajouta-t-elle avec ferveur.

Dans cette prière, dans cette acceptation tranquille du sacrifice, se trouvait le secret de la physionomie sereine qui apparut ensuite à la famille Douvre. Le gros Charles, très sombre, contre sa coutume, la regarda sans rien dire d’abord, puis, brusquement, lui posa cette question :

– Es-tu vraiment contente, Reinette ?

M^{me} Douvre n’était pas là, Reinette se trouvait seule dans le parloir avec son tuteur et les deux jeunes gens. Elle eut soudain la tentation de crier son angoisse, de révéler la pression dont elle était victime... Mais à quoi bon ! Tous, ici, ne voyaient-ils pas par les yeux de M^{me} Douvre, la femme impeccable ?

– Le mariage me paraît une chose trop sérieuse pour le considérer comme un plaisir, répondit-elle évasivement. C’est un grave devoir, Charles, et j’en suis un peu effrayée.

– Pas étonnant, à ton âge... N'est-ce pas, papa, qu'elle est bien trop jeune ?

M. Douvre, interrompu dans la lecture de son journal, haussa impatiemment les épaules.

– Bah ! qu'est-ce que cela signifie ! Elle aura vite fait de vieillir, va !

– Bien sûr, avec ce vieux savant maussade, ça ne tardera pas, ronchonna Charles.

– Il n'est pas vieux, Charles, dit Reinette, essayant de sourire.

Elle s'interrompit tout à coup. Germain, qui écrivait et n'avait pas paru s'apercevoir de son entrée, venait de se lever et s'avançait vers elle.

– Je vous dois des félicitations, Marie-Reine, dit-il de sa voix brève un peu métallique comme celle de sa mère. Je fais des vœux sincères pour votre bonheur.

Ses yeux, pénétrants comme une lame, se posaient sur la pâle physionomie de la jeune fille. Il sembla à Reinette qu'ils s'enfonçaient jusqu'au fond de son cœur pour le scruter dans ses intimes replis, elle eut la sensation fugitive de voir

devinée son angoisse secrète... Mais que lui importait, à ce fier Germain, que cette humble petite créature souffrît !

– Je vous remercie, dit-elle d'un ton paisible, en détournant un peu les yeux de ce regard bleu si froid. Je pense que le bonheur est une chose très rare en ce monde, et je n'y compte pas beaucoup, je l'avoue.

– Êtes-vous donc si désabusée de la vie ? dit-il gravement.

– Je ne sais pas ! murmura-t-elle en secouant un peu la tête.

Et elle alla rejoindre la servante occupée à tendre le linge de la dernière lessive.

Ce calme, ce courage serein ne se démentirent pas – non, pas même lorsque Valéry Logaart après avoir prononcé quelques mots très posés très graves, lui passa au doigt la bague de fiançailles. Tout au plus eut-elle un petit tressaillement en se voyant en possession de ce signe tangible de son engagement.

Elle entendit débattre devant elle, sans y avoir

part, la date à fixer pour le mariage. Valéry se montrait fort pressé, en homme pour qui les minutes sont précieuses.

– J’ai d’importants calculs à faire précisément le mois prochain à l’Observatoire, il faut absolument que la cérémonie soit accomplie à cette époque.

– Eh bien ! mettons-la dans trois semaines, dit M^{me} Douvre. Le trousseau ne sera évidemment pas terminé, mais j’enverrai à Paris ce qui manquera.

– Soit ! mettons trois semaines... Voyons, le 28 août, un mercredi... Cette date vous convient je suppose ? ajouta-t-il en se tournant vers Reinette, d’un ton qui signifiait : Il serait trop fort qu’il en fût autrement !

– Oh ! certainement ! répondit-elle, en comprimant le tremblement de sa voix.

– Voilà qui est décidé, dit M^{me} Douvre d’un ton satisfait. Je vais appeler mon mari et mes fils que vous ne connaissez pas encore, Monsieur.

La présentation une fois faite, et quelques

banalités échangées avec le maître du logis, Valéry Logaart entama un entretien scientifique avec Germain, le seul apte à le comprendre, M. Douvre et Charles ayant beaucoup plus de souci du soin de leurs vignes que de la formation de leur intelligence. M^{me} Douvre causait avec M^{me} Reybard, Reinette, silencieuse, regardait fixement le portrait enfumé d'une dame Douvre du temps passé... Le père et son fils cadet bâillaient derrière leur main, possédés d'une envie folle d'aller retrouver leurs moissonneurs, de laisser là ces savants qui discutaient, aussi calmes l'un que l'autre, une question de mathématiques transcendantes.

Mais M^{me} Douvre était impitoyable ; il fallait qu'en ce premier jour de fiançailles toute la famille fût là pour accueillir et entourer leur hôte... Cette contrainte peu conforme à son caractère exaspéra Charles, en lui inspirant une antipathie profonde pour le futur mari de Reinette, et lorsque Valéry Logaart, après le dîner, eut repris avec sa cousine le chemin de la Closerie, il glissa à l'oreille de la jeune fille :

– Eh bien ! je te souhaite du plaisir avec ton savant, ma pauvre... Ce qu’il sera « rasant ».

Elle essaya une sorte de sourire. Mais les larmes lui montaient aux yeux, et elle détourna un peu la tête pour les cacher, car en ce moment Germain, qui venait de rentrer après avoir conduit M^{me} Reybard et Valéry jusqu’à la porte, dirigeait vers elle un regard investigateur.

– Ouf ! dit M. Douvre en se laissant tomber sur un fauteuil. Quelles corvées que ces cérémonies-là !... Ce n’est pas tout rose de fiancer sa pupille, vraiment !

Sa femme lui lança un coup d’œil foudroyant. Sans rien voir, il poursuivit :

– Il est bien, ce jeune homme, évidemment, mais trop savant... beaucoup trop savant ! Ma foi, Berthe, Germain se débrouillera avec lui comme il l’entendra, mais j’en ai assez de m’ennuyer toute une demi-journée à l’entendre... quoiqu’il parle fort bien, je ne le nie pas.

– Il conviendra que tu restes le soir, après le dîner, dit péremptoirement M^{me} Douvre.

Autrement, tu pourras vaquer comme à l'ordinaire à des occupations... Charles également.

– Germain sera donc la victime expiatoire, dit Charles, un peu rasséréiné par cette perspective. Cela t'amuse, mon cher ?

Le jeune homme eut un geste d'indifférence.

– M. Logaart est un homme d'une rare intelligence, je le trouve fort intéressant... Cependant, je crois que nos doctrines philosophiques ne s'accordent pas sur certains points.

– Ah ! tu as des doctrines philosophiques ? fit Charles, railleur. Est-ce à Saint-Cyr que tu les as récoltées ?

– À Saint-Cyr comme ailleurs, dit brièvement Germain. J'ai toujours eu l'habitude de réfléchir beaucoup, en quelque endroit que je fusse. On trouve partout à étudier l'humanité.

Il tendit la main à son père et à son frère en leur souhaitant le bonsoir et s'approcha de sa mère. Celle-ci était occupée à éteindre, avec

l'aide de sa pupille, les bougies allumées sur la cheminée. Elle tressaillit un peu en sentant sur son épaule la main de son fils.

– Bonsoir, maman, dit Germain.

– Bonsoir, mon enfant... Tu as trouvé un interlocuteur digne de toi, aujourd'hui, dit-elle en regardant avec orgueil la physionomie fine, très intelligente, de son fils préféré.

– Bien au-dessus de moi, voulez-vous dire. N'oubliez pas que je ne suis qu'un simple petit lieutenant et que, tout en m'intéressant aux différentes branches de la science, je n'en ai approfondi aucune en dehors de celles nécessaires à l'exercice de ma profession.

– Mais tu comprends tout, Germain ! dit-elle, avec une lueur de fierté dans ses yeux froids.

– Un peu, oui... Mais il est évident que nos savants entretiens ne sont pas récréatifs pour les non-initiés... comme Marie-Reine, par exemple.

La jeune fille venait de s'éloigner, elle n'entendit pas la réflexion de Germain... M^{me} Douvre leva les épaules.

– Elle est tout à fait ignorante... Mais son mari s’en arrangera. Il me paraît intelligent pour deux.

– C’est un étrange fiancé, dit Germain en prenant machinalement un petit coquillage sur la cheminée. À peine, de temps à autre, paraissait-il s’apercevoir de la présence de Marie-Reine.

M^{me} Douvre eut un petit rire moqueur.

– Il ne pose pas pour le sentiment, c’est vrai. C’est un homme sérieux, qui va droit au but sans s’amuser sur la route. Telle est également ta trempe de caractère, Germain, et je crois que tu n’agirais pas autrement en semblable circonstance.

Le jeune homme reposa le coquillage qu’il examinait avec attention et dit avec tranquillité :

– En effet, je ne suis pas très sentimental... mais il me semble que Valéry Logaart exagère son attitude de professeur tenant à distance son élève, ou d’astronome étudiant de haut une constellation nouvelle.

Il s’éloigna et traversa la salle à manger. Reinette rangeait l’argenterie dans le tiroir du

buffet, avec les mouvements doux qu'il lui étaient habituels. Une petite lampe posée sur le dressoir voisin éclairait de lueurs vacillantes le visage pâli de la jeune fille.

– Allez donc vous coucher, Marie-Reine ! dit-il de son ton froid accoutumé. Vous tombiez de sommeil après le dîner.

Elle se détourna, et ses grands yeux surpris se posèrent sur lui.

– J'ai encore les verres à laver, il faut que tout soit fini ce soir.

Il eut une imperceptible crispation des lèvres, ses sourcils se rapprochèrent brusquement... Il fit quelques pas dans la direction du corridor, puis, se détournant un peu :

– Bonsoir, Marie-Reine, dit-il brièvement.

– Bonsoir, Germain, répondit-elle d'un ton qui décelait une intense stupéfaction.

Le soleil d'août illuminait les coteaux couverts de vignes et dorait les blés mûrs que la moissonneuse n'avait pas touchés encore. Entre

leurs rangs serrés, tout blonds, Reinette avançait sans hâte, insoucieuse des rayons brûlants dont la protégeait d'ailleurs un chapeau de paille épaisse. Elle revenait de l'église, où, par une rare condescendance, M^{me} Douvre lui avait permis de se rendre ce matin.

Une dernière larme demeurait sous sa paupière... Car elle avait pleuré en présence du Maître aimé, du divin Consolateur des âmes. L'angoisse était venue de nouveau l'assaillir à la pensée du changement tout proche, de l'adieu à dire à sa vie d'enfant pour entrer, sans transition, sans préparation, dans celle d'épouse. Seule dans l'église, elle avait sangloté éperdument, jusqu'à l'instant où une main s'était posée sur son épaule et où une voix tendre – la voix d'Emmeline Meunier – lui avait murmuré :

– Ma petite amie, prions ensemble.

Elles avaient égrené leur rosaire, et, peu à peu, le calme revenait dans l'âme de Reinette ; son visage contracté se détendait, reprenait la sérénité grave qu'il conservait depuis ces huit jours de fiançailles.

Huit jours déjà !... Dans quinze jours ce serait fait, elle serait la femme de ce Valéry si froid, si pondéré, qui lui parlait comme à une enfant qu'on morigène avec une condescendance un peu dédaigneuse. Mais enfin, sous cette apparence de censeur, il était peut-être bon... Hier, il lui avait dit, en la voyant porter la main à sa tête fatiguée par une douloureuse névralgie :

– Vous devriez aller vous reposer, Marie-Reine, il est inutile de lutter plus longtemps contre cette souffrance...

Ces mots, prononcés sur un ton plus doux qu'à l'ordinaire, avaient un peu desserré le pauvre cœur de Reinette... Oui, il y avait peut-être, sous sa cuirasse de savant austère, un cœur moins dur qu'on ne le pensait. Elle trouverait en tout cas difficilement moins d'indulgence en lui que chez M^{me} Douvre.

– Je veux faire mon devoir, tout mon devoir, mon Dieu, avait-elle promis encore.

Et, résolue, elle reprenait le chemin de la Bordière, où elle allait sans doute trouver Valéry, invité à déjeuner par M^{me} Douvre. Germain, son

congé de convalescence fini, partait aujourd'hui, à destination du Sénégal. M^{me} Sauvert serait là aussi, afin de dire au jeune lieutenant un adieu probablement définitif, ainsi qu'elle l'avait confié à Reinette, ces pays d'enfer ne rendant pas si facilement leurs victimes.

Un bruit de sabots de cheval frappant le sol desséché lui fit tout à coup détourner la tête. Germain, revêtu de son uniforme d'infanterie coloniale, s'avavançait dans le sentier, tenant par la bride son cheval.

Reinette ne s'arrêta pas. L'aîné des Douvre l'avait toujours traitée à peu près en étrangère, et elle éprouvait à son égard un peu de la crainte, de l'éloignement timide que lui inspirait M^{me} Douvre. Les quelques témoignages de brève sympathie qu'il lui donnait depuis quelque temps ne pouvaient suffire à vaincre cette impression.

Elle le vit tout à coup près d'elle, un peu en arrière, à cause de sa monture qu'il devait conduire en main. Il dit tranquillement, comme continuant une conversation commencée :

– Les blés sont magnifiques, cette année. Mon

père est tout radieux, là-bas, en contemplant ses gerbes.

Il dirigeait sa cravache vers le point où la moissonneuse fonctionnait, sous la surveillance de M. Douvre.

– Les vignes aussi promettent bien, fit Reinette, pour dire quelque chose.

– Oui, elles sont superbes... Vous venez de chez vos amies Meunier ?

– Non, je viens de l'église.

– Pourquoi avez-vous pleuré, demanda-t-il brusquement.

Elle devint pourpre et détourna la tête avec vivacité.

– Je vous demande pardon, je suis un indiscret, dit-il d'un ton tranquille. Mais, en vérité, vous ne semblez pas une bien heureuse fiancée, Marie-Reine.

Les doigts un peu tremblants de Reinette saisirent un épi qui penchait dans le sentier et le froissèrent d'un geste inconscient.

– Il ne s’agit pas d’être heureux, murmura-t-elle. La vie est quelque chose de très sérieux...

– Le sérieux n’exclut pas le bonheur. Celui-ci peut se rencontrer dans le devoir, même austère... pourvu qu’on l’accepte librement, sans contrainte.

Reinette baissa la tête, les grains de blé, écrasés, glissèrent sur le sol...

– Marie-Reine, regardez-moi...

Il posait sa main sur son bras, elle dut s’arrêter et lui faire face dans le sentier. Les terribles yeux bleus la regardaient, et, de nouveau, elle eut la sensation de se sentir pénétrée jusqu’au fond du cœur.

– ... Répondez-moi loyalement... Ce mariage vous a été imposé ?

Elle hésita une seconde... Mais après tout, qu’importait ! Ce n’était pas l’autoritaire Germain qui blâmerait sa mère.

– En effet, j’y ai été forcée... moralement, du moins, répondit-elle en comprimant le frémissement de sa voix.

Il retira sa main, et, sans mot dire, se remit en marche. Reinette avançait près de lui, un peu surprise de cette sorte d'intérêt tout à fait inaccoutumé.

– Vous auriez dû refuser, dit-il tout à coup, d'un ton positif.

Elle sursauta en le regardant avec stupeur.

– Refuser !... Ce n'était l'avis de personne, ici... Non, pas même celui de M^{me} Sauvert, qui m'a déclaré l'autre jour que j'aurais commis une insigne folie en n'acceptant pas ce parti, inespéré pour moi.

– Il ne s'agit pas de cela, dit-il impatientement. Vous seule êtes juge dans la question de savoir si vous mettez librement, et, sinon joyeusement, du moins sans appréhension, votre main dans celle de Valéry Logaart.

La teinte pourpre qui avait envahi tout à l'heure le visage de Reinette reparut de nouveau. Elle ne répondit pas, mais ses épaules eurent un tressaillement.

– Vous allez peut-être me taxer d'indiscrétion,

continua la voix brève de Germain. Mais je suis votre aîné, et l'on veut bien généralement me reconnaître une certaine dose de sérieux que ne comporte pas toujours mon âge. Je vous l'avoue, il m'a semblé étrange de vous voir, si jeune, si enfant encore, accepter d'épouser un inconnu, un être aussi sévère, aussi vieux d'esprit que l'est Valéry Logaart – d'ailleurs un des hommes les plus estimables que je connaisse. J'ai eu l'intuition d'une contrainte... Je ne m'étais pas trompé.

Un refrain de moissonneur arrivait à eux, en notes claires, lancées par une voix jeune. Dans l'atmosphère pure, très chaude, une brise passait, courbant la tête blonde des blés et répandant un subtil parfum de fleurs coupées... Germain dit soudainement d'un ton impérieux :

– Vous ne devez pas faire cela, Marie-Reine... C'est toute votre vie que vous engagez dans une voie insoutenable, surtout pour une nature telle que la vôtre.

– C'est fait, maintenant, dit-elle avec un geste las.

Mais un regret montait en elle, à la pensée qu'un allié inconnu existait ainsi près d'elle sans qu'elle s'en doutât. L'influence de Germain sur sa mère aurait peut-être obtenu ce miracle de transformer les idées de M^{me} Douvre relativement au mariage de sa cousine.

– Qu'est-ce qui est fait ? dit brusquement Germain. Vous croyez-vous engagée irrévocablement par ceci ?

Et il désignait la bague qui étincelait au doigt de Reinette.

– Irrévocablement, non, mais cet anneau est déjà à mes yeux un lien... J'ai promis à Dieu de tout faire pour être une bonne et docile épouse, dit-elle avec simplicité.

Un petit rire ironique s'échappa des lèvres de Germain.

– Docile, il le faudra bien... Ainsi Marie-Reine, vous croyez pouvoir, en toute loyauté, vous engager dans les liens de cette union... imposée ?

Elle se détourna un peu, en levant sur lui ses

yeux où se reflétait la pure lumière de son âme.

– Oui, dit-elle fermement, je le crois, parce que j’ai tout accepté... J’ai subi, au premier moment, une contrainte, mais c’est bien sincèrement, bien librement maintenant que je promettrai devant Dieu de me dévouer tout entière à celui qui sera mon époux. Il y a huit jours, j’étais encore une enfant, je ne connaissais rien de la vie... Mais il me semble aujourd’hui que je suis très vieille, et que je vois un peu plus distinctement les nécessités de l’existence.

C’était une chose un peu étrange, ces graves paroles s’échappant de cette bouche encore enfantine, cette lueur de réflexion presque douloureuse dans les prunelles grises de Reinette.

Et elle disait vrai, ces huit jours l’avaient déjà mûrie ; la petite fille rieuse et insouciante du « plus tard » était devenue une femme touchée par l’angoisse de l’avenir.

D’un brusque mouvement de sa cravache, Germain décapita plusieurs tiges de blé. Ses sourcils étaient légèrement froncés, sa bouche prenait une sorte de pli amer... Il murmura

railleusement

– Les nécessités de l’existence !... Entendez-vous par là la fortune que vous donnera votre union avec Logaart ?

– Oh ! non, s’écria-t-elle vivement. Je n’ai jamais pensé à cela... Je voulais dire que jamais encore je n’avais songé qu’il me faudrait un jour m’engager dans une voie quelconque, que la vie ne se passerait pas toujours aussi simple, aussi dépourvue de responsabilités qu’à la Bordière... En un mot, que j’aurais à suivre une vocation.

Ils étaient arrivés au bout du sentier, devant la petite porte du potager de la Bordière. Germain s’arrêta et regarda Reinette, très grave, un peu mélancolique.

– Si vous croyez remplir cette Vocation en épousant Logaart, vous avez raison, mais je crains que vous ne vous rendiez pas compte de la dose d’abnégation nécessaire à un mariage de raison, à votre âge, du moins, dit-il d’un ton pensif.

Une douceur inaccoutumée, un peu triste,

traversait ses yeux habituellement presque durs. Il leva tout à coup les épaules et avança la main pour ouvrir la porte... Mais celle-ci fut brusquement poussée, Charles apparut sur le seuil, sa large face épanouie, son chapeau sur l'oreille, sa cravate nouée à la diable.

– Ah ! vous voilà ! Un peu plus, je te renversais, Germain...

– Toujours fou !... Ne peux-tu avoir une tenue plus correcte ? dit froidement le lieutenant.

– Oh ! tu sais, je ne perds pas mon temps devant la glace !... Et même je ne sais pas trop où elle se trouve, ma glace. Pour courir les champs, je n'ai pas besoin d'être tiré à quatre épingles, n'est-ce pas, Reinette ?

– Mais tu pourrais avoir un peu plus de soin, dit-elle doucement en remettant à peu près droit d'un petit coup léger, le chapeau du jeune homme.

– Bah ! fit-il avec un geste d'insouciance. Tenez, vous m'arrêtez ici avec vos sermons et mon père m'attend pour surveiller là-bas les

ouvriers... À propos, Reinette, M. Logaart est arrivé ; il se promène quelque part dans le jardin.

Il s'éloigna en sifflotant. L'impression produite par l'annonce du mariage de Reinette s'était vite effacée, ce gros garçon jovial n'ayant pas de sensations très profondes ni très vivaces. Très sincèrement, il avait été surpris et émotionné en apprenant qu'il allait perdre sa petite compagne d'enfance, cette douce Reinette si aimable et si gaie ; il avait détesté ce Valéry Logaart qui allait l'enlever à la Bordière. Mais trois jours après, sa bonne humeur accoutumée était revenue, et, très gaiement, sans arrière-pensée, il avait dit à la jeune fille :

– Après tout, c'est un beau mariage que tu fais là, Reinette. Il est diablement riche, ce Logaart !

M^{me} Douvre, en mère pratique, avait eu soin de bien pénétrer ses fils de l'idée du rôle tout-puissant de l'argent dans le monde, de l'utilité absolue de la richesse dans la vie. Elle leur avait montré comme but unique de l'existence, l'acquisition de la fortune, des honneurs aussi, s'il se pouvait... Charles se contentait d'aspirer à

la première, mais Germain avait des desseins plus ambitieux. Du moins, on donnait cette raison à la décision prise par le jeune homme d'entrer dans l'armée coloniale, de courir les risques inhérents aux climats terribles et aux expéditions hasardeuses à travers les pays barbares car ce froid Germain n'avait certainement pas le goût des aventures et des chevaleresques prouesses...

De fait, à personne, pas même à sa mère, Germain n'avait jamais donné d'autre raison que celle-ci :

– Je veux faire plus rapidement mon chemin, et je ne regarderai jamais pour cela à m'expatrier.

V

Reinette entra dans le potager, tandis que Germain s'éloignait dans la direction de l'écurie. Presque sans y songer, la jeune fille prit une petite allée qui s'en allait, en contournant des planches de légumes, rejoindre le bosquet et la petite terrasse. Elle pensait aux singulières paroles de Germain, à cet aspect nouveau sous lequel il lui était apparu. Sous sa froideur toujours existante, il lui semblait entrevoir un intérêt réel... Mais pourquoi le montrait-il seulement maintenant, alors que son intervention lui devenait inutile, puisqu'elle était engagée et que lui-même allait partir ?

Elle entra dans le bosquet, très frais au sortir du jardin absolument découvert, elle gravit les premiers degrés de la terrasse... Mais elle s'arrêta tout à coup.

Valéry Logaart était là, debout, un peu penché,

appuyé à la pierre effritée de la terrasse.

Il tournait le dos, et le pas de Reinette était si léger qu'il ne devait pas l'avoir entendu. Elle faisait déjà un mouvement de recul, effrayée à la pensée de se trouver toute seule sous ce regard sévère... Mais une réflexion l'immobilisa, anxieuse et irrésolue.

Elle n'était pas rassurée par la vague assurance que lui avait donnée M^{me} Douvre de voir sa foi et ses pratiques religieuses respectées ; elle avait résolu d'en demander la confirmation à Valéry lui-même. Germain le déclarait un être très droit, très loyal ; il ne voudrait donc pas tromper une enfant confiante. Mais elle ne s'était jamais trouvée seule avec lui, et une crainte qu'elle ne pouvait analyser la faisait hésiter à lui adresser cette requête en présence de M^{me} Douvre.

L'occasion était là aujourd'hui, probablement unique. M. Logaart retournait le lendemain à Paris et ne reviendrait que l'avant-veille du mariage... Allons, il fallait agir intrépidement...

Et Reinette gravit les derniers degrés.

Il se détourna, se redressa, sans paraître surpris. Sa main se tendit vers Reinette qui y mit la sienne, un peu tremblante.

– La vue est fort jolie, d’ici, dit-il en désignant du geste le paysage irradié de lumière brûlante. Ce pays d’Anjou a vraiment du charme... De plus, il est fort riche.

Elle inclina la tête, ne trouvant rien à lui répondre. Comme de coutume, la seule présence de Valéry la glaçait.

– Vous venez de faire une promenade ? continua-t-il du ton condescendant d’un homme supérieur s’adressant à une insignifiante petite fille.

– Oh ! non, je reviens seulement de l’église.

Le visage un peu bistré de Valéry eut une légère contraction.

– Y allez-vous souvent ?

– Non, malheureusement pas très souvent... Mais vous me permettez, n’est-ce pas ?...

Elle levait sur lui un regard un peu angoissé. Quelque chose dans le son de sa voix venait de la

frapper... Elle rencontra les yeux noirs de Valéry, des yeux très larges, très enfoncés, voilés de lunettes bleutées. Rien n'était changé dans ce regard, aussi sévère, aussi impénétrable que de coutume.

– Je vous permettrai quoi ? demanda-t-il froidement.

– Mais de remplir mes devoirs religieux, murmura-t-elle.

Il la regarda quelques secondes, toute timide, toute craintive devant lui. D'un geste brusque, ses mains s'enfoncèrent dans les poches de son veston.

– Je n'empêcherai rien, je vous le dis une fois pour toutes, fit-il avec un calme écrasant. Je n'ai aucunement les instincts d'un sectaire... Mais ne comptez pas que je vous encouragerai à demeurer dans ces croyances que je réprouve comme affaiblissantes pour la volonté humaine, dans ces pratiques absolument inutiles, sinon dangereuses. J'ai dessein de faire de vous une créature parfaite, le type de la femme, et pour cela je devrai vous éclairer lentement l'esprit, vous délivrer des

préjugés antiques, moins mauvais évidemment que certaines doctrines modernes, mais bien imparfaits encore. Je vous apprendrai à vous diriger par les seules lois de la raison pure, par les seuls principes de la science. Là est l'avenir de l'humanité.

D'autres l'ont dit avant moi, mais ils n'ont rien trouvé de stable, de logique pour remplacer les anciennes croyances, ils n'ont pu montrer au monde leurs théories réalisées magnifiquement en une créature, en une race plutôt... Voilà ce que je ferai, moi. Vous serez la femme de l'avenir, formée selon les règles de la plus pure morale philosophique, vous serez le modèle sur lequel se formeront les générations futures, et je pourrai victorieusement démontrer à l'humanité que mes théories ne sont pas celles d'un utopiste, mais bien la réalité absolue, tangible, indéniable.

Il s'était adossé à la terrasse, ses bras se croisaient sur sa poitrine. Une petite flamme inaccoutumée luisait derrière les lunettes bleues. Valéry parlait sans animation, mais on sentait vibrer en lui une sorte de passion froide, – celle

du savant énonçant ses expériences, ses espoirs, ses rêves. L'implacable mathématicien avait déjà sans doute calculé la dose de lumière scientifique à répandre chaque jour dans ce cerveau d'enfant ; il savait probablement, à une minute près, le temps nécessaire à transformer cette âme de jeune fille chrétienne en celle de la « femme de l'avenir », cette créature idéale, scientifiquement formée.

Et Reinette, immobile, l'écoutait comme en un rêve, comprenant seulement, un peu vaguement, qu'il n'approuvait pas ses chères croyances.

– ... Ce travail de transformation sera le but de ma vie, je m'y emploierai de toute l'ardeur de mon âme... Je vous en avertis loyalement, Marie-Reine. Cependant, je ne vous contraindrai en rien. Si je me réserve le droit de vous montrer la lumière que je crois la seule véritable, vous resterez libre de suivre votre religion tant que vous le jugerez nécessaire, jusqu'au jour où, éclairée enfin, vous me direz de vous-même : « Je suivais une voie trompeuse, je me remets entre vos mains pour monter avec vous vers la pure

clarté de la raison et de la science. »

Cette fois, elle avait compris. Le nuage qui couvrait son esprit inexpérimenté venait de s'écarter, lui laissant voir l'abîme vers lequel, innocemment, elle marchait... Valéry ne put retenir un mouvement de surprise en voyant se redresser la jeune tête tout à l'heure timidement courbée, et se poser sur lui, résolu et fiers, les grands yeux qu'il avait toujours vus si doux, presque apeurés.

– Est-ce vraiment une tolérance seulement que vous pouvez me promettre, Monsieur ? demanda-t-elle fermement.

– Rien qu'une tolérance, en effet, dit-il d'un ton glacial.

– S'il en est ainsi, je ne puis l'accepter... Je suis bien ignorante de la vie, bien inintelligente sur toutes choses, mais je comprends malgré tout que ma foi courrait trop de risques près de vous. J'étais disposée à tout abandonner, à me dévouer tout entière, je ne désirais rien de ce qui fait l'objet des souhaits de beaucoup d'autres... Mais il y a une chose que je ne sacrifierai jamais, pour

laquelle je me sens prête à lutter jusqu'à la mort : c'est ma foi, ce sont mes croyances chrétiennes.

Elle s'arrêta, toute frissonnante, stupéfaite elle-même de son audace... M. Logaart dit lentement :

– Vous n'êtes pas la pâte maniable que je croyais... Je pense que nous nous sommes trompés tous deux.

– Ma tante m'avait dit que vous m'assuriez la liberté de ma religion, murmura-t-elle. Sans cela...

Il se détourna un peu, jeta un coup d'œil sur la Loire étincelante, puis, regardant Reinette, toute pâle devant lui :

– Je vous l'ai dit, vous serez libre...

– Oui, mais vous essayerez de m'enlever ma foi ! dit-elle en tordant un peu ses petites mains frémissantes.

– Je remplirai mon devoir d'époux en vous montrant ce qui est, pour moi, la vérité.

Elle baissa les yeux, soudain saisie de terreur, sous le regard impérieux qui l'enveloppait. Si

enfant encore, si ignorante de toutes choses, ne subirait-elle pas inconsciemment la domination morale de cet être autoritaire, de cette superbe intelligence mise au service de l'erreur ?

– Non, je ne veux pas... dit-elle d'une voix tremblante.

Il eut un violent froncement de sourcils.

– Il me paraît que vous manquerez de soumission. M^{me} Douvre m'avait pourtant assuré de votre entière docilité... Vous ne voulez pas, quoi ?

– Devenir votre femme, murmura-t-elle.

Pas un muscle ne bougea sur le visage de Valéry. Quelques secondes, il regarda silencieusement Reinette, tout enveloppée de la brûlante lumière du soleil, toute frêle, et cependant très résolue, ainsi qu'en témoignait la tranquille clarté du regard qu'elle levait de nouveau sur Valéry.

– Évidemment, il me paraît impossible que nous nous entendions jamais, dit-il d'un ton posé. Votre éducation religieuse me fait l'effet d'avoir

été poussée trop loin pour que je puisse, sans lutte, vous transformer rapidement. De plus, vous paraissez en possession d'une dose de volonté plus forte que je ne pouvais le penser. Or, il ne me conviendrait en aucune façon de rencontrer chez ma femme une opposition systématique à tout ce que je voudrais lui faire connaître... Dès lors, il me semble préférable de ne pas conduire les choses plus loin.

– Oui, cela vaut mieux, dit-elle doucement.

Elle fit glisser de son doigt la bague de fiançailles et la tendit à Valéry. Il la prit, la mit dans sa poche et dit tranquillement :

– Préviendrez-vous M^{me} Douvre, ou préférez-vous que j'accomplisse moi-même cette formalité ?

– J'aimerais mieux que ce soit vous, répondit-elle en dominant l'effroi qui la saisissait soudain à cette pensée.

– Soit, j'y vais dès maintenant.

Il leva son chapeau, s'inclina légèrement et s'éloigna de son allure paisible.

Reinette fit les quelques pas qui la séparaient du banc et s'y laissa tomber. Elle appuya ses bras sur la pierre grise de la balustrade, joignit inconsciemment ses mains tremblantes... Son regard effleura le doigt tout à l'heure enserré par la bague de fiançailles. Libre... elle était libre comme avant !

Comme avant, oui... Mais quelque chose ne reviendrait plus, quelque chose était irrévocable. La tranquille insouciance de l'enfant avait fui, la petite Reinette avait réfléchi et souffert, elle s'était vue au seuil d'une existence de devoirs austères, elle les avait acceptés avec une résignation candide, voyant simplement la volonté divine dans cette obligation soudaine qui lui était imposée... Et elle s'était si bien pénétrée de la pensée de ce sacrifice inévitable, elle avait si bien vécu depuis huit jours les yeux fixés sur l'avenir un peu énigmatique et effrayant représenté par Valéry Logaart qu'une sorte d'étourdissement la saisissait maintenant en voyant que tout était fini, que la promesse qui la liait au jeune savant n'existait plus. Ce dénouement si brusque la laissait presque

incrédule, bien qu'elle entendît encore la voix calme de Valéry disant :

– Il me paraît préférable de ne pas conduire les choses plus loin.

Elle éprouvait le sentiment de certains captifs délivrés qu'effraye leur subite liberté. Mais se dégageant du chaos de ses idées, une pensée s'élevait : celle du péril moral dont venait de la préserver la divine Providence. Elle comprenait que Valéry ne croyait pas comme elle, qu'il se serait efforcé, sans violence, de l'amener à penser comme lui. Il se serait fait scrupule de la contraindre, en apparence du moins, car aurait-ce été autre chose qu'une contrainte cette éducation morale, sortie de son cerveau de philosophe, qu'il prétendait donner à sa femme, à l'enfant simple et ignorante choisie par lui ? Et sa tolérance aurait été un danger de plus, en endormant la vigilance de Reinette.

– Merci, mon Dieu... merci ! murmura Reinette avec ferveur.

Mais une inquiétude passa dans son regard pur, une pensée lui traversait l'esprit... Si

pourtant elle avait pu faire du bien à ce pauvre penseur égaré loin de la vraie lumière ? Si Dieu, par hasard, avait voulu se servir d'elle ?...

Mais elle revit le visage impassible du jeune savant, ses yeux sombres et froids où rayonnait une forte intelligence – ces yeux qui la médusaient un peu... Non, cette pensée était de la présomption. Il était moralement trop fort pour elle, si jeune, si inexpérimentée ; il l'aurait vaincue, ou bien elle serait morte en soutenant cette lutte inégale. Tout était mieux ainsi, il n'y avait rien à regretter.

Un son de cloche vibra tout à coup dans l'air. C'était l'Angélus... Reinette tressaillit. On allait se mettre à table, chez les Douvre. Il fallait rentrer...

Elle se leva en frissonnant. L'enfant craintive reparaisait. Qu'allait dire M^{me} Douvre ? Quelle allait être sa vie désormais, à la Bordière ?

Lentement, elle revint vers la maison. Elle se sentait brisée, ses jambes fléchissaient un peu sous elle... Elle entra dans la salle à manger où tous étaient déjà assis, causant du voyage de

Germain. On ne s'interrompt pas à son entrée, M. Douvre et Charles seuls la regardèrent... Elle s'assit doucement à sa place accoutumée. Le couvert préparé pour M. Logaart et sa cousine avait été enlevé, il ne restait rien des brèves fiançailles de Reinette.

Germain, assis en face d'elle, près de sa mère, lui tendit le plat de poisson. Elle fit un geste de refus... Il dit tranquillement :

– Vous l'aimez cependant beaucoup d'ordinaire ?...

– Laisse donc cette capricieuse, dit la voix brève de sa mère. Elle ne veut pas de cet excellent poisson aujourd'hui, il faudra qu'elle se contente demain d'un fretin quelconque.

Reinette, devenue pourpre, baissa ses yeux remplis de larmes. Germain reposa le plat sur la table, si brusquement qu'un craquement se fit entendre.

– Quelle maladresse, Germain ! Ce plat est certainement fêlé, dit M^{me} Douvre d'un ton mécontent, en se penchant pour constater la

réalité de l'accident.

– Votre calme Germain ne vous a pas habituée à cela, Berthe, dit M^{me} Sauvert, dont le regard demi-compatissant, demi-mécontent enveloppait Reinette.

– Non, il me suffit de Charles...

– Voilà le pauvre Charles sur le tapis, dit le jeune Douvre avec une grimace comique. C'est égal, je ne suis pas fâché de constater que ma perfection de frère a parfois des distractions ou des maladresses, tout comme moi, pauvre misérable. J'ai encore trouvé, hier, un de tes livres dans le jardin, mon cher, et l'autre jour, Julienne, absolument scandalisée d'un pareil manque d'ordre, a découvert un de tes vêtements jeté vaille que vaille dans une armoire. Elle me montrait tous les faux plis en répétant : « Si c'était M. Charles, je dirais que c'est encore un peu moins mal que d'habitude, mais lui, M. Germain !... Un veston tout neuf, qu'il avait mis le premier jour où le fiancé de M^{lle} Marie-Reine est venu dîner ! »... J'ai cru que la brave fille allait s'en évanouir.

Germain, impassible, jouait avec son couteau, tout en regardant son frère qui s'agitait en parlant, selon sa coutume. M^{me} Sauvert dit avec indulgence :

– Si près d'un pareil voyage, d'une telle séparation, il est bien permis d'être un peu nerveux, de se trouver préoccupé et distrait... Mais Germain l'est bien peu. Je te l'avoue, j'admire ton calme, mon enfant... et le courage de ta mère.

M^{me} Douvre agita la sonnette placée sur la table. Ses lèvres avaient une petite crispation. Mais rien n'était changé dans sa voix lorsqu'elle donna ordre à la servante d'apporter le plat suivant.

À 2 heures, toute la famille se trouva réunie près de l'écurie, autour du break où allaient monter Germain avec son père et Charles qui le conduisaient à la gare. M^{me} Douvre, sans donner de raison, avait décidé qu'elle ne quitterait pas la Bordière.

Germain, quittant tout à coup son père avec qui il s'entretenait, s'approcha de sa mère et de sa

tante, debout un peu à l'écart.

– Qu'allez-vous faire de Marie-Reine, maman ? demanda-t-il avec calme.

Elle le regarda d'un air étonné.

– Comment, ce que je vais en faire ?... Je ne la mettrai naturellement pas sur le chemin, bien qu'elle le mérite largement...

– Parce qu'elle a tenu à sauvegarder ses convictions religieuses ? dit-il avec une sorte de dureté. C'était son droit... et son devoir.

Elle eut un violent froncement de sourcils.

– Vas-tu approuver la sottise dévote de cette petite ? fit-elle avec irritation. Les questions religieuses ne t'ont jamais préoccupé cependant, que je sache ?

– Non, je suis libre-penseur, dit-il froidement. Mais j'ai pour principe absolu de respecter la foi d'autrui... celle, en particulier, des faibles, des enfants, des femmes. Il m'a toujours paru atrocement criminel de troubler une âme croyante, surtout lorsqu'on n'a rien à lui donner à la place de ce qu'elle perd.

– Voilà des sentiments que j’approuve, Germain, dit M^{me} Sauvert en frappant sur l’épaule de son petit-neveu. Au premier moment, lorsque ta mère m’a appris la rupture que venait de lui annoncer M. Logaart – avec une tranquillité stupéfiante, paraît-il, – j’ai fait comme elle, j’ai traité de sottise cette petite Reinette laissant échapper ainsi pour une question de dévotion, un si riche parti... Mais en réfléchissant, je me dis qu’après tout elle a bien agi en ne sacrifiant pas ses convictions à l’argent, ce qui n’arrive que trop souvent dans notre pauvre société. C’est de l’héroïsme, et il nous faut l’admirer, Berthe.

Mais le regard que M^{me} Douvre dirigeait en ce moment vers Reinette, occupée à caresser les chevaux, n’exprimait rien moins que l’admiration.

– Cette enfant a bien mauvaise mine, continua M^{me} Sauvert d’un ton compatissant. Toutes ces émotions l’ont bouleversée... Donnez-la moi quelque temps, Berthe, cela lui changera les idées.

– C’est une excellente pensée, ma tante.

Marie-Reine a en effet grand besoin d'un changement d'air et de milieu.

M^{me} Douvre se détourna brusquement pour regarder celui qui prenait ainsi l'initiative de l'acceptation.

– Besoin de changement !... C'est une discipline sévère qu'il faut à cette tête exaltée, et elle peut compter qu'elle l'aura avec moi !

Elle oubliait, dans l'irritation froide que lui causait l'écroulement de ses projets, la réserve qu'elle gardait d'ordinaire, surtout en présence de M^{me} Sauvert. Celle-ci regarda avec surprise ce visage un peu contracté.

– Mais à quoi songez-vous, Berthe ? Cette pauvre enfant n'est aucunement coupable, elle a même fort bien agi, je le répète... Tenez, vous êtes en colère aujourd'hui, parce que vous aviez mis tout votre cœur à la réussite de ce mariage mais le temps vous calmera, surtout si Reinette s'éloigne un peu, si vous sentez le vide de la présence de cette charmante enfant. Je l'emmène ce soir, c'est convenu.

– Il me paraît qu’aucun obstacle ne s’oppose à cet arrangement, n’est-ce pas, maman ? dit Germain, prévenant la réponse de M^{me} Douvre. Comme le dit ma tante, vous oublierez peu à peu cette désillusion, et d’autant plus vite que Marie-Reine ne sera pas là pour vous la rappeler.

– Et puis, je suis un peu morose, j’ai des idées noires en ce moment, ajouta M^{me} Sauvert. Cette enfant m’égayera, je la mènerai chez mes connaissances, ce sera une occasion de me distraire.

M^{me} Douvre n’avait qu’à s’incliner devant ce désir. Il lui était impossible aujourd’hui d’user de ses faux-fuyants accoutumés, qu’elle pressentait ne pas devoir être soutenus et approuvés par son fils... Mais l’échec était terrible, échec double, car le même jour voyait s’effondrer le projet de mariage si habilement conduit, et naître un danger incontestable par le fait du séjour de Marie-Reine chez la vieille et riche parente.

– Emmenez Marie-Reine, ma tante, utilisez-la comme il vous plaira, et renvoyez-la moi quand vous en aurez assez, dit-elle avec une apparente

bonne grâce. J'ai toujours regardé à accepter vos invitations pour elle, dans la crainte de vous gêner, mais du moment où il s'agit de votre plaisir, je suis trop heureuse d'y contribuer.

Elle s'éloigna pour adresser une recommandation à Charles, qui vaguait à travers la cour... Germain sortit ses gants, les étira soigneusement tout en disant avec une sorte d'indifférence :

– Si vraiment Marie-Reine ne vous est pas désagréable, vous seriez bonne de la garder un certain temps chez vous, ma tante. Elle est très fatiguée par ces derniers événements, et il faut le reconnaître, le caractère de ma mère et le sien ne peuvent se comprendre. Les heurts se multiplieront, ma mère étant très irritée... Vous rendriez un grand service à Marie-Reine en l'éloignant quelque temps de la Bordière.

– Mais je ne demande pas mieux, mon enfant ! J'aime cette petite. Elle est si charmante, si affectueuse !... Et une simplicité de petit enfant !

Germain s'éloigna dans la direction du break. Il s'approcha des chevaux et rectifia le

harnachement de l'un deux. Sa main flatta l'animal, sa voix, un peu adoucie, murmura :

– Adieu, mon brave Doucet. Tu es bien vieux, je ne te reverrai peut-être pas à mon retour.

Reinette regarda le jeune homme, étonnée de l'émotion qui changeait son habituel accent.

– J'espère bien que Doucet vivra encore à cette époque, dit-elle vivement, en passant sa petite main sur l'épaisse crinière du cheval. Vous êtes prophète de malheur, Germain.

– Peut-être... Mais j'ai heureusement à vous annoncer, en compensation, une très bonne nouvelle, Marie-Reine. Ma tante Céline vous emmène ce soir chez elle, pour longtemps, je l'espère.

Un flot de sang envahit le pâle visage de Reinette. Était-ce possible ? Elle serait loin de M^{me} Douvre, loin de ses récriminations mordantes, de ses procédés blessants !

Une pensée lui vint tout à coup en remarquant l'expression heureuse qui traversait le regard habituellement impénétrable de Germain.

– C’est vous qui le lui avez demandé, Germain ?

Il eut un léger sourire, suffisant pour transformer et éclairer sa grave physionomie.

– Non, j’ai seulement appuyé sa demande... Vous êtes contente, Marie-Reine ?

– Oh ! si contente !... Merci, Germain !

Sa voix était tout émue, son regard exprimait une profonde reconnaissance pour ce secours inattendu.

– Il est l’heure, mon garçon, dit M. Douvre qui se rapprochait.

– Voilà, mon père... Au revoir, Marie-Reine.

Il lui tendit la main. Sa physionomie avait une sorte de contraction, un peu de tristesse passait dans ses yeux fiers.

– Au revoir, Germain... Je prierai pour vous.

– Oui, s’il vous plaît, dit-il doucement.

Il s’éloigna et rejoignit sa mère. Le stoïcisme de M^{me} Douvre fléchissait un peu à cette minute de la séparation, la crispation de ses traits décelait

la lutte que cette femme orgueilleuse soutenait pour ne pas laisser voir l'angoisse de son amour maternel, le seul sentiment qui eût prise sur ce cœur inflexible.

M^{me} Sauvert sanglotait, M. Douvre se mouchait à grands fracas, Charles se détournait pour ne pas laisser voir son émotion, car il aimait son aîné, en dépit de ses blâmes fréquents et se sentait fier des belles qualités intellectuelles du jeune officier.

Germain, très calme, embrassa en dernier lieu sa mère. Un peu d'émotion parut alors sur sa physionomie, sa voix, presque douce, murmura :

– Maman, ne vous inquiétez pas pour moi. Tout ira bien encore cette fois, et, dans trois ans, je vous reviendrai décoré.

Sans répondre, elle pressa une dernière fois ses mains dans les siennes, très froides, malgré l'étouffante chaleur.

– Va, il est temps, dit-elle d'une voix ferme. Écris-moi de Marseille et veille à ta santé, là-bas.

Quelques instants plus tard, le break

s'éloignait. Reinette, demeurée au milieu de la cour, près de M^{me} Sauvert, le regarda disparaître. Elle éprouvait une profonde sensation de chagrin qu'expliquait la récente révélation d'un Germain inconnu, beaucoup moins personnel et injuste qu'on n'aurait pu le croire. Les marques d'intérêt données par lui à celle qu'il considérait jusque-là comme quantité négligeable avaient pénétré jusqu'au fond du cœur reconnaissant de Reinette.

Et ce fut ce pâle petit visage, ce furent ces yeux pleins de larmes que vit en dernier lieu Germain Douvre lorsque le break eut franchi le seuil de la Bordière.

En se détournant, M^{me} Sauvert s'aperçut que sa nièce avait disparu... La vieille dame et Reinette se dirigèrent vers le parloir, qu'elles trouvèrent désert.

– Allez préparez votre malle, Reinette, dit M^{me} Sauvert. Je partirai vers 5 heures... Je vais attendre Berthe ici.

La jeune fille monta à sa chambre... En passant devant celle de Germain, elle vit par la porte ouverte, M^{me} Douvre debout devant

l'armoire béante où demeuraient quelques vêtements du jeune lieutenant. Un douloureux soupir parvint aux oreilles de Reinette, et celle-ci, stupéfaite, vit la froide M^{me} Douvre porter à ses lèvres un de ces objets laissés par son fils.

VI

Valéry Logaart endossa sa redingote, prit dans un tiroir des gants soigneusement enveloppés de papier soyeux, et jeta un vague coup d'œil sur la glace qui lui renvoya l'image d'un homme mince, correctement et sévèrement vêtu à la mode d'hier, ainsi qu'il convenait à un grave savant.

– Je crois que je n'oublie rien, murmura-t-il. Ah ! si, mon chapeau !

Il atteignit un haut-de-forme, le posa sur ses cheveux noirs coupés très ras et se dirigea vers la pièce voisine.

C'était son cabinet de travail, le sanctuaire cher à son cœur. Les volumes s'empilaient avec ordre dans les bibliothèques, Valéry aimant à trouver du premier coup ce qu'il cherchait. De plus, il haïssait la poussière et employait un domestique à la seule tâche d'entretenir ce lieu de prédilection dans une propreté méticuleuse...

Aussi la grande lampe à réflecteur qui éclairait ce soir la vaste pièce permettait-elle d'admirer l'un des plus ordonnés, des plus soignés parmi tous les cabinets de travail du monde passé, présent et futur.

Valéry s'approcha de la cheminée, attisa machinalement le feu... Son regard tomba tout à coup sur une enveloppe posée sur la toilette de marbre...

– Quel distrait je suis ! J'ai encore oublié de renvoyer cela ! murmura-t-il.

Il prit l'enveloppe, l'ouvrit et en tira à demi une photographie, celle de Reinette en jupe courte, avec sa natte rejetée sur l'épaule. À la demande de Valéry, M^{me} Douvre l'avait envoyée à la mère du jeune savant, afin que celle-ci connût au moins un peu sa future bru. M^{me} Logaart l'avait remise à son fils après la rupture des fiançailles pour qu'il la renvoyât à la Bordière, mais Valéry l'avait oubliée d'abord dans un tiroir, et ensuite sur cette cheminée.

Le regard du jeune homme se posa sur le joli visage enfantin, où les yeux riaient doucement,

très candides. Reinette avait été photographiée chez M^{me} Meunier, par le notaire, elle était en tenue de tous les jours, avec sa petite blouse bouffante à grand col marin, et ses cheveux un peu rebelles frisottant autour de son front. Ce n'était pas la sérieuse et timide Marie-Reine qu'avait seul connue Valéry... Non, c'était Reinette, la petite Reinette expansive et aimante qui se révélait seulement à ceux qui l'aimaient.

– Si elle n'avait pas eu cette éducation religieuse ! murmura-t-il, oui, je l'aurais facilement dirigée, elle semblait d'un naturel affectueux, elle avait le sens du devoir. J'en aurais fait une créature idéale... Mais cette petite fille a une volonté, c'est indéniable. Avec ses idées de religion, elle l'aurait employée à contrecarrer tous mes plans... Cette rupture était inévitable.

Il leva les épaules avec un peu d'impatience et s'approcha de son bureau. Quelques instants plus tard, une carte de Valéry Logaart, où se trouvait inscrit un mot d'explication et d'excuse, allait rejoindre la photographie dans l'enveloppe sur

laquelle le jeune homme écrivit l'adresse de M^{me} Douvre.

– Es-tu prêt, Valéry ? demanda la voix douce de M^{me} Logaart.

Il se leva et marcha vers la porte que venait d'ouvrir sa mère.

– Me voilà, maman... Paulin, vous trouverez sur mon bureau une carte à mettre sans faute à la poste ce soir.

Cette recommandation s'adressait au domestique debout au milieu de l'antichambre, le pardessus de son maître en main. Valéry l'endossa rapidement et descendit à la suite de sa mère pour gagner le fiacre stationnant devant la maison d'apparence confortable dont ils occupaient le premier étage.

Ils se rendaient ce soir à un dîner chez un ami du défunt M. Logaart, M. Rion, professeur de sciences à Condorcet. Valéry n'acceptait jamais d'invitation à une soirée purement mondaine, et d'intimes connaissances seules avaient, cinq ou six fois dans l'année, la faveur de la présence du

jeune savant, à condition que la réunion fût suffisamment sérieuse et qu'on ne lui demandât aucun frais d'amabilité envers la partie féminine des invités. Aussi Valéry Logaart était-il généralement traité par les jeunes filles d'« ours » et d'« insupportable pédant », épithètes qui lui étaient revenues aux oreilles et avaient eu le privilège d'amener sur ses lèvres pâles un fugitif sourire de dédain railleur.

Mais aujourd'hui il s'agissait d'autre chose. Valéry, en dépit de son échec, n'avait pas renoncé à trouver la femme de ses rêves, et, peu de temps auparavant, il avait accueilli par un paisible « Nous pourrons voir cela », la proposition que lui faisait M. Rion :

– Une petite cousine de ma femme, une délicieuse provinciale, douce, bien élevée, habituée à la soumission par son père qui est un bonhomme pas commode. Vous en feriez ce qu'il vous plairait, d'autant que l'enfant, ayant reçu par coutume une certaine éducation religieuse, n'a pas dû être encouragée dans ces idées-là par le cousin Robard, son père, qui est assez loin d'être

un chrétien modèle... Il doit venir la semaine prochaine avec elle ; c'est la première fois qu'il lui fait quitter son Limousin. Si vous vouliez, Logaart, vous pourriez venir dîner un jour avec nous.

Valéry avait demandé à réfléchir ; puis, l'invitation de M^{me} Rion lui arrivant huit jours après, il avait prié sa mère de répondre par une acceptation.

C'était bien en effet une jeune provinciale d'autrefois, cette petite Estelle Robard. Très gauche, très rougissante, habillée avec une élégance un peu criarde, elle semblait extrêmement embarrassée de toute sa personne, pourtant très menue. Elle avait un petit visage rond, fort joli, un teint d'une blancheur rosée, des cheveux blonds très frisés naturellement. Quant à ses yeux, il était difficile de connaître leur forme et leur couleur, par la raison qu'ils demeuraient timidement baissés... En apparence, elle accusait quinze ans. Mais Valéry sut par M^{me} Rion qu'elle venait d'en avoir dix-sept.

Était-elle sotte, ou seulement craintive ? On

n'aurait su le dire, car elle ne leva guère les yeux de la soirée et répondit par des monosyllabes très doux, un peu traînants, aux rares questions qui lui furent adressées. Elle semblait surtout préoccupée de ne pas commettre de bévues à table, bévues relevées sans pitié par son père, sur un ton de froide dureté qui choquait l'autoritaire Valéry lui-même.

Estelle devait y être accoutumée, car tout au plus une légère rougeur montait-elle à son teint frais lorsque M. Robard l'interpellait avec si peu d'aménité.

– Il me semble qu'elle serait docile, se dit Valéry. Mais est-elle intelligente ?... Cette qualité est indispensable pour ma démonstration. À cet âge, je ne pourrais transformer une sottise.

Après le dîner, tandis que M. Rion et deux de ses invités masculins passaient au fumoir, Valéry qui ne fumait pas, s'approcha de la jeune fille assise près de M^{me} Rion et de M^{me} Logaart. Silencieuse, ses mains sagement croisées sur sa jupe de soie bleu vif, Estelle semblait écouter attentivement la conversation des deux dames...

Elle eut un léger mouvement de surprise en voyant près d'elle M. Logaart, mais ne leva pas les yeux vers lui.

– Avez-vous déjà fait connaissance de Paris, Mademoiselle ? demanda-t-il du même ton grave qu'il prenait pour faire ses conférences.

Elle resta quelques secondes sans répondre, tourmentant son bracelet, comme une personne fort embarrassée.

– Oui, un peu, Monsieur, répondit-elle enfin.

– Et qu'avez-vous vu ?

– Mon père m'a conduite à l'exposition agricole, aux Halles, ma tante m'a fait voir les grands magasins, les musées...

– Qu'est-ce qui vous a le plus intéressée dans tout cela ?

Les petits doigts minces d'Estelle caressèrent doucement l'étoffe de sa robe. Sous ses cils baissés, une lueur avait lui... Elle dit doucement :

– J'aime beaucoup les grands magasins, c'est très beau...

– Aimez-vous donc les frivolités ? dit brusquement Valéry.

Elle répondit de sa voix harmonieuse, toujours un peu traînante :

– Je ne sais pas... À Dolilac, je ne connaissais rien...

Elle se tut en rougissant, probablement confuse d'avoir tant parlé. Mais Valéry voulait pousser son enquête jusqu'au bout. Il se reprochait maintenant de n'avoir pas agi ainsi avec Marie-Reine du Helly, au lieu de se fier simplement à son apparence douce et sérieuse. Cette précaution lui aurait évité une rupture fort désagréable.

– Vous n'avez pu peut-être recevoir beaucoup d'instruction, si vous n'avez jamais quitté votre petit pays ?

– Non, pas beaucoup... Mais il me semble que j'aimerais apprendre.

– Bon, cela ! pensa Valéry... Vous vous occupiez sans doute du ménage de votre père ? reprit-il tout haut.

– Oui, je commence à diriger sa maison... Et puis je me promène avec mes chiens, je soigne mes fleurs, j'élève des oiseaux.

– Vous allez aussi quelquefois à l'église, sans doute ?

– Oh ! le dimanche seulement, quand je me réveille assez tôt, et quand cela me dit. Du reste, papa assure que ce n'est pas la peine d'aller perdre vingt minutes pour cela.

Elle parlait d'un ton lent, en rougissant très fort, comme une personne qu'étonne sa propre audace.

– Bien, pas de très fortes convictions, pensa Valéry. Peut-être réussirai-je de ce côté... Mais il faudra que je m'informe un peu, si c'est possible, de son degré d'intelligence. Si au moins je voyais son regard, cela me renseignerait peut-être déjà.

Au même moment, Estelle, sans doute surprise du silence subit de son interlocuteur, soulevait pour la première fois de la soirée, ses longs cils blonds. Valéry rencontra des yeux très larges, d'un bleu superbe, d'une douceur séraphique... Et

on ne pouvait nier que l'intelligence ne s'y reflétât également – une intelligence moyenne tout au moins, et non l'inexpression qu'avait craint d'y trouver Valéry en voyant l'attitude effacée de la petite provinciale.

Le jeune homme rejoignit les fumeurs qui rentraient du salon. Il engagea un entretien avec M. Robard et reconnut très vite, avec la promptitude d'observation qui le caractérisait, que ce petit propriétaire campagnard, d'esprit assez cultivé, était un orgueilleux, fort pénétré de l'idée de sa supériorité, dur à autrui, bien que se targuant de doctrines socialistes et parlant en prophète de l'émancipation du peuple. De morale, fort peu ; d'idées religieuses ou seulement philosophiques, encore moins. Les intérêts matériels, seuls, occupaient Adolphe Robard.

Valéry, au bout de trois quarts d'heure de conversation, savait que son interlocuteur tenait sous une domination absolue, pour tous les actes extérieurs, sa fille Estelle, mais qu'il avait laissé pousser au hasard cette jeune âme, jugeant tout à

fait inutile de « forcer la nature ».

– N’ayant pas reçu de direction antérieure, je la conduirai d’autant plus facilement à mon but, jeune et ignorante comme elle l’est, pensa Valéry avec satisfaction. Je crois qu’il faudra voir cela.

Dans la voiture, en revenant, sa mère, sortant du silence un peu las où elle demeurait presque constamment, lui dit :

– Elle est fort gentille, cette petit Robard. Un peu timide, un peu gauche...

– C’est ce qu’il faut, déclara péremptoirement Valéry. Je la formerai à ma guise.

Elle le regarda avec une sorte d’effroi. Sa nature effacée et faible n’avait jamais pu s’accoutumer aux prompts décisions de son fils.

– Es-tu déjà résolu ?...

– À demi... C’est une chance à courir, que voulez-vous, maman ! Mais je veux absolument tenter l’essai de mon système d’éducation féminine, et, en attendant de pouvoir le faire sur mes enfants, je crois nécessaire de l’essayer sur ma femme.

M^{me} Logaart ne protesta pas. L'intelligence de son fils la subjuguait, comme l'avait fait auparavant celle de son mari, et elle s'inclinait humblement devant ces supériorités qui lui causaient une vague terreur.

Rentré chez lui, Valéry se débarrassa de sa redingote, revêtit un veston d'intérieur et alla s'asseoir dans son cabinet de travail, devant le bureau chargé de papiers soigneusement classés. Il attira à lui un manuscrit déjà en partie couvert de sa grande écriture un peu tourmentée. C'était un ouvrage sur l'astronomie, destiné incontestablement à augmenter dans le monde savant la renommée de Valéry Logaart.

Au moment de prendre la plume, sa main changea de direction. Elle ouvrit un petit tiroir, attira une bague déposée là, toute seule... À la clarté de la lampe, le diamant étincela de feux superbes – si fulgurants que les yeux de Valéry, derrière les lunettes, se fermèrent une seconde.

– Il faudra que je prie ma mère d'en choisir une autre, murmura-t-il. Je n'aimerais pas à offrir à ma seconde fiancée une bague achetée pour la

première. Personnellement, cela me serait désagréable, bien qu'étant assuré qu'elle n'en saurait rien... Il faudra vendre ceci, il serait ridicule de conserver de l'argent ainsi inutilisé.

Il avança la main vers le tiroir. Quelques instants, il tint la bague suspendue au-dessus, ses yeux sombres, comme magnétiquement attirés, fixés sur la pierre éblouissante...

– Une enfant charmante... mais cela ne suffisait pas, murmura-t-il.

La bague tomba avec un petit bruit mat, le tiroir fut brusquement refermé. Un instant plus tard, Valéry écrivait, sans hâte, tout à la tâche scientifique qu'il devait prolonger fort avant dans la nuit.

Une neige menue tombait, poudrant les vêtements ; une petite bise soufflait de l'Est, donnant aux moins frileux un frisson de malaise. Valéry, au sortir de la salle de conférences, très chaude, ressentit cette impression désagréable. Il releva le col de son pardessus et se mit à marcher vite, dans la direction de son logis.

Il venait de développer, devant un auditoire d'élite, ses théories sur l'éducation féminine de l'avenir. Sa voix nette avait esquissé, en un langage sobre et précis, la silhouette de cette créature d'harmonie, de cette femme idéale logiquement formée, d'esprit et de corps, selon les règles de la haute raison infuse dans l'âme humaine. Du même ton positif dont il discutait avec ses savants collègues un point de mathématiques, Valéry Logaart avait prouvé par $A + B$ que l'éducation de la femme avait erré

depuis le commencement du monde, et qu'il appartenait au siècle de la science de dégager ces âmes des vains préjugés, fussent-ils ceux du christianisme ou ceux du monde, de même qu'il fallait sans tarder – car le péril était grand – enrayer par une levée en masse du sexe masculin ce ridicule mouvement féministe qui bouleverserait sous peu la société.

Un auditeur avait dit assez haut :

– Quand je verrai le bon résultat de ces théories, j'y croirai.

Valéry l'avait entendu. Pourquoi n'avait-il pas répondu ? Pourquoi n'avait-il pas déclaré hautement que lui-même avait voulu, loyalement, mettre en pratique ses propres théories ? Pourquoi n'avait-il pas donné le résultat d'une expérience faite uniquement en vue du plus grand bien de la société ? Sa propre femme en était l'objet, il avait mis tous ses soins à l'éducation de cette âme jeune, très naïve, il pouvait faire part à autrui de ses remarques, de sa réussite...

Sa réussite ?... Un grand pli se formait sur le front de Valéry, car il se demandait si celle-ci

était telle qu'il l'avait désirée.

Il avait trouvé en Estelle une élève admirablement docile, suffisamment intelligente pour comprendre ce qu'il attendait d'elle, très pénétrée – chose essentielle pour le bon succès de l'expérience – de la supériorité de son savant époux. D'elle-même, sans que Valéry, selon son principe, lui en eût fait une obligation, elle avait abandonné très vite les quelques pratiques religieuses conservées encore. Valéry avait meublé ce jeune esprit à sa guise, il avait éclairé cette intelligence selon ses propres lumières et répandu dans ce cœur les principes d'un vaste amour pour l'humanité – si vaste, si idéal, qu'il en demeurait un peu vague. L'affection familiale avait eu sa place dans ces doctes leçons, mais Valéry la dosait soigneusement de telle sorte que jamais l'imagination ne l'emportât sur la raison... Les plaisirs tranquilles, les distractions intellectuelles seules avaient accès près de la jeune M^{me} Logaart dont l'existence paisible se passait le plus souvent entre sa belle-mère et son mari, dans l'appartement un peu austère et presque invariablement silencieux.

Estelle conservait son regard séraphique, elle était entièrement soumise aux moindres volontés de son mari, et se laissait diriger jusque dans les détails de sa toilette que Valéry exigeait d'une sobriété absolue, qui n'en excluait d'ailleurs pas une certaine élégance. Elle s'était astreinte, sur son désir, à nourrir la petite fille, née voilà six mois déjà, bien que sa nature un peu indolente éprouvât un profond ennui de cet assujettissement. Elle n'était pas une mère très tendre, mais elle soignait bien l'enfant, selon les principes de Valéry, assez sévères, car de cette toute petite fille il voulait faire une merveille de force et d'harmonie, au physique et au moral.

Réellement, Estelle semblait bien l'élève parfaite qu'avait rêvée Valéry... D'où venait donc que parfois une vague anxiété le saisissait devant cette jeune femme paisible qu'il trouvait toujours occupée, toujours tranquillement accueillante, sans un élan affectueux, sans une impatience non plus ? Pourquoi, à certains instants, avait-il presque de l'effroi en constatant cette docilité, cette adhésion complète à ses théories philosophiques très éloignées, souvent, des

premiers enseignements reçus par Estelle ?

Et voilà que depuis quelques mois, cette sensation bizarre s'augmentait. De nouveau, les grands cils blonds se baissaient souvent, comme autrefois ils en avaient coutume. Valéry avait fait perdre à sa femme, dès le début de leur union, cette habitude d'enfant timide, en déclarant qu'il voulait voir jusqu'au fond de son âme. En cela comme en tout, Estelle lui avait obéi... Pourquoi donc voilait-elle maintenant ces grandes prunelles pleines de douceur ? Pourquoi, lorsque ce voile se soulevait, Valéry croyait-il y voir passer parfois comme un ennui ou une révolte ?

Une irritation secrète le travaillait quelquefois, en constatant qu'après tout il ne connaissait pas le fond de cette âme, que jamais Estelle n'avait eu envers lui un moment d'expansion... Et, avec la rigide loyauté qui dirigeait Valéry lorsque certaines de ses doctrines philosophiques ne lui faussaient pas le jugement, il reconnut que rien, dans ses manières doctorales à l'égard de sa femme, n'avait pu encourager et favoriser cette expansion.

Il atteignit sa demeure et eut un geste d'impatience en apercevant, devant la porte, une automobile élégante près de laquelle se promenait un valet de pied ultra-correct.

– Encore Noémie ! murmura-t-il avec colère.

Il gravit l'escalier, les sourcils froncés, le pli de son front plus profondément creusé qu'à l'ordinaire... Noémie était son unique sœur, mariée depuis une huitaine d'années à un richissime agent de change. M^{me} Logaart n'avait jamais assumé la trop lourde charge de diriger l'âme de ses enfants, et Noémie, suivant ses goûts, était devenue une créature futile, une mondaine, uniquement préoccupée de plaisirs et de toilettes, dont les enfants s'élevaient dans une merveilleuse « nursery » et que son mari voyait généralement une demi-heure par jour au plus, lorsque les fatigues d'une nuit passée au bal ou au théâtre n'empêchaient pas M^{me} Hornier de descendre au repas de 1 heure.

Entre elle et l'austère Valéry, un abîme s'était creusé. Ils avaient chacun suivi leur nature, aucun point de contact n'existait maintenant entre eux.

M^{me} Hornier raillait le sérieux et les habitudes laborieuses de son frère, tout en se parant devant le monde de la célébrité du jeune savant. Lui n'éprouvait qu'un mépris intense pour cette créature frivole, si absolument éloignée du type féminin qu'il prétendait réaliser.

M^{me} Hornier, très peu embarrassée par l'affection filiale, venait fort rarement voir sa mère. Généralement, Valéry ne paraissait pas, lors de ses très brèves visites, et Noémie ne demandait jamais à voir son frère... Elle avait assisté au mariage de celui-ci, les nouveaux époux lui avaient fait un peu après une courte visite, et depuis lors les relations se bornaient là. Valéry n'avait aucunement l'intention de voir sa femme fréquenter, si peu que ce fût, Noémie, et d'ailleurs Estelle, mise au courant dès l'abord des principes de son mari, n'en avait jamais manifesté le désir. Les deux belles-sœurs se voyaient cérémonieusement, une fois par an, en présence de Valéry, et celui-ci avait interdit à sa femme de recevoir M^{me} Hornier en dehors de la présence de sa mère. Encore avait-il prévenu celle-ci qu'elle eût à modérer la frivolité

habituelle des entretiens de Noémie, jugeant inutile, malgré le sérieux d'Estelle, de lui donner idée de toutes ces fadaïses.

Mais aujourd'hui la pensée lui venait que, depuis quelques mois, Noémie se montrait singulièrement assidue près de sa mère. Cependant, quel motif pouvait l'attirer dans le sévère appartement où – elle l'avait dit bien souvent – un lourd manteau d'ennui lui tombait sur les épaules, dès le vestibule ? M^{me} Logaart, toujours souffrante, toujours enfermée, causait fort peu ; Estelle ne connaissait rien de ce qui faisait la vie de sa belle-sœur, et, devant la brillante Noémie, Valéry l'avait toujours vue timide, presque effrayée.

Il s'arrêta au dernier degré de l'escalier, ses doigts serrèrent nerveusement la clé qu'il venait de sortir de sa poche... Noémie, par méchanceté, pour contrecarrer l'impitoyable censeur de son existence mondaine, ne chercherait-elle pas à nuire à son œuvre, par de perfides conseils donnés sous une forme insinuante à la jeune femme qu'elle voyait si différente d'elle-même ?

– J’aurais dû lui interdire absolument de voir ma sœur ! murmura-t-il. Cette Noémie – je ne puis lui refuser cette qualité, – est étonnamment fine. J’ai été vraiment imprudent... Mais elle venait si peu autrefois que je ne pouvais la considérer comme un danger.

Il introduisit la clé dans la serrure et entra, le front soucieux, dans le vestibule éclairé où demeurait le parfum délicat laissé au passage par M^{me} Hornier.

Valéry s’arrêta quelques secondes devant la porte du salon, puis, faisant demi-tour, il entra dans son cabinet de travail, le traversa et souleva doucement une portière.

Le salon se trouvait devant lui, très vaste, sévèrement meublé. Une grande lampe à abat-jour empire éclairait les alentours de la cheminée, devant laquelle étaient assises trois personnes. M^{me} Logaart somnolait, son tricot gisant à terre. Un peu à l’écart se trouvaient sa fille et sa bru. Noémie, tout en buvant à petits coups sa tasse de thé, causait à mi-voix avec Estelle, nonchalamment étendue dans une bergère. De

petits rires brefs punctuaient les phrases de M^{me} Hornier. Sa belle-sœur inclinait affirmativement la tête, tout en caressant l'étole de renard bleu de Noémie, posée sur ses genoux. Son visage était un peu dans l'ombre, Valéry ne pouvait en voir l'expression, mais il s'avisa pour la première fois de remarquer un léger changement dans la coiffure de sa femme, habituellement très simple, et dans l'arrangement plus recherché de la chemisette bleu marine qu'elle portait ce soir.

Il entra un peu brusquement. Noémie tressaillit, quelques gouttes de thé tombèrent sur sa jupe... Estelle tourna tranquillement la tête vers son mari. Il n'y avait aucun changement, aucun embarras sur ce joli visage demeuré un peu rond, un peu enfantin, et toujours aussi délicieusement frais. Valéry rencontra ses grands yeux un peu surpris, mais très calmes.

– Tu as une manière d'arriver ainsi impromptu, mon pauvre Valéry !... dit M^{me} Hornier, reprenant rapidement son sang-froid.

– Tu n'as jamais dû beaucoup souffrir de cette manière-là, répliqua-t-il d'un ton mordant.

Comme tu juges inutile de me faire prévenir lors de tes visites, je n'ai généralement pas à me déranger pour venir ici.

– Je me ferais un scrupule de distraire un de ces moments si précieux pour la science, dit-elle sur le même ton. J'ai toujours pensé que nous nous entendions mieux de loin que de près, d'ailleurs.

– Mieux ?... Le crois-tu ?... Il y a toujours entre nous un gouffre, car, en vérité, il me semble que nous n'avons pas un goût commun.

Noémie posa sa tasse sur la petite table placée près d'elle et passa lentement sur ses lèvres un coquet mouchoir.

– En effet, je ne vois pas trop... Il est certainement impossible de trouver frère et sœur plus dissemblables.

M^{me} Logaart, qu'avait éveillée la voix de son fils, dit du ton doux, un peu hésitant qui lui était habituel :

– Cela n'empêche pas de s'aimer, mes enfants, bien au contraire.

– Bien au contraire, certainement, riposta M^{me} Hornier, dont un sourire moqueur fit voir les dents fines.

Elle se leva, en ramenant sur ses épaules le riche vêtement qui avait glissé sur le fauteuil.

– Vous partez déjà ? dit tranquillement Estelle, se soulevant un peu. Votre visite a été courte, aujourd’hui, Noémie.

– Hélas ! ma pauvre chérie, je suis accablée ! Songez donc, j’ai encore six visites à faire, je donne un dîner ce soir, et ensuite, vite une apparition à l’Opéra ! Je me suis couchée ce matin à 5 heures, mon enfant. Mais quelle délicieuse fête !

Valéry regardait sa femme, il vit passer dans les prunelles bleues une lueur jamais aperçue encore – mélange de désir passionné et de regret jaloux. Sa main se crispa un peu au dossier d’un siège...

– Existence charmante !... et d’une incontestable utilité ! dit-il avec une colère railleuse.

M^{me} Hornier eut un rire clair, très moqueur.

– Mon bon ami, je ne me suis jamais piquée d'utilité, je n'ai jamais songé à faire ma partie dans le chœur social, tu peux m'en croire ! Je passe ma vie le mieux possible, le plus à mon gré... et, en vérité, mon cher, je me crois plus sage que certain savant de ma connaissance qui se préoccupe d'utopies sociales et se nourrit de chimères philosophiques. Cela te mènera loin, Valéry, mais pas au bonheur, certainement.

Elle s'approcha de sa mère, lui tendit son front à baiser avec une vague parole d'adieu, puis se tourna vers Estelle qui paraissait soudain absorbée dans la contemplation de l'étoile toujours étendue sur ses genoux.

– Ma fourrure vous fait décidément envie, chère, dit M^{me} Hornier en riant. Il faudra demander à Valéry de vous en donner une semblable.

– Estelle a ce qui est nécessaire à sa position, répliqua froidement Valéry.

– À sa position de femme d'un savant célèbre

et plusieurs fois millionnaire ?... Tu me permettras d'en douter, mon ami. J'avoue que, pour ma part, je ne me contenterais pas à si bon compte !

Elle prit la fourrure que lui tendait Estelle qui s'était levée enfin, et tendit la main à la jeune femme.

– Au revoir, ma mignonne. Je vous ai trouvé un peu mauvaise mine aujourd'hui, tâchez donc de vous distraire... Oui, donne-lui un peu de distraction, Valéry.

– Une mère trouve toujours à se distraire près de son enfant, dit-il d'un ton bref.

– Et elle y perd sa fraîcheur et sa santé !... Tu es parfait, mon cher ! fit-elle ironiquement.

Elle lui tendit sa main qu'il effleura à peine du bout des doigts et s'éloigna dans un frou-frou soyeux, laissant le salon embaumé d'un pénétrant parfum.

Estelle étendit la main vers la table à thé et y prit une petite galette, tout en demandant :

– Voulez-vous un grog, Valéry ?

– Non, merci... Viens avec moi, j’ai à te parler.

Elle le suivit docilement dans son cabinet. Il s’arrêta au milieu de la pièce et se tourna vers elle.

– Vois-tu Noémie à chacune de ses visites, Estelle ?

Très calme, les cils un peu baissés, elle répondit de sa voix légèrement traînante :

– Certainement, j’ai dit à la femme de chambre de me prévenir chaque fois qu’elle arrivait.

– Quand tu savais pourtant que je ne voulais pas de ces relations, que je tolérais avec peine une ou deux visites dans l’année ! dit-il, stupéfait et irrité à la fois de la tranquillité de cet aveu.

– J’ai jugé qu’aucune raison ne m’empêchait de fréquenter ma belle-sœur, répliqua-t-elle d’un ton net, sans hausser la voix.

– Tu as jugé !

Pour la première fois de sa vie, peut-être, Valéry Logaart perdait quelque chose de son imperturbable sang-froid. Mais, en vérité, une

statue s'animant et l'apostrophant soudain l'eût moins surpris que cette révélation d'une Estelle osant énoncer une opinion contraire à celle de son époux.

Cependant, il se ressaisit instantanément, son regard, étincelant derrière les lunettes, enveloppa la jeune femme, debout, sous la clarté intense répandue par la lampe du bureau.

– Et moi, je juge cette relation tout à fait incompatible avec les principes qui sont les tiens, avec les habitudes et les goûts d'une femme sérieuse telle que l'est Estelle Logaart...

– Avec « vos » principes, voulez-vous dire ?... avec les habitudes et les goûts que vous m'avez imposés ?... répliqua-t-elle paisiblement. Il ne faut pas confondre, je vous prie.

– Que veux-tu dire ? murmura-t-il, de nouveau abasourdi.

– Mais que ces principes ne sont pas les miens, qu'ils m'écrasent, qu'ils me tuent... que ces habitudes ridiculement austères ne peuvent me convenir plus longtemps... que mes goûts,

enfin, mes aspirations, tout mon être, me font désirer ardemment une existence plus animée, plus luxueuse... moins mourante, en un mot !

Elle regardait bien en face son mari, et cette fois il n'y avait plus rien d'angélique dans les grands yeux qui bravaient Valéry. C'était une Estelle nouvelle... ou plutôt, n'était-ce pas la véritable Estelle, celle que Valéry n'avait pu connaître, celle dont l'âme lui avait échappé toujours pendant ces deux années d'union ?

Dominant, par un puissant effort de volonté, la stupeur qui envahissait son cerveau, il la couvrit d'un regard écrasant.

– Tu as attendu bien longtemps pour me faire connaître tes goûts, dit-il avec une dureté mordante. Il a fallu probablement les bons conseils de ma sœur pour que tu t'aperçoives enfin que notre existence t'ennuyait.

Elle eut un petit geste négatif.

– Noémie m'a encouragée, car elle avait vivement pitié de moi, mais ces aspirations ont toujours existé au fond de moi-même.

– En ce cas, comment as-tu accepté d'épouser un savant qui ne t'a pas caché combien ton existence près de lui serait simple et tranquille ?

– Je voulais secouer le joug de mon père, et puis je ne pensais pas malgré tout que ma vie serait si pesante, ici... Mais j'en ai assez.

Valéry recula jusqu'à son bureau, il croisa les bras sur sa poitrine...

– Eh bien ! que prétendez-vous ?... dit-il d'un ton glacé.

En un geste gracieux, Estelle remit en place une mèche frisottante qui lui tombait sur le front.

– Mais je demande fort peu de chose... simplement de vivre comme les autres femmes, fit-elle de l'air le plus naturel du monde. Je ferai un peu plus de toilette, je sortirai davantage, j'aurai une voiture pour me promener au Bois, j'irai aux bains de mer pendant l'été... Évidemment, je ne vous demanderai pas le sacrifice de m'accompagner dans le monde, mais les trente-six ans de votre sœur en feront un chaperon suffisant. Il me semble que tout cela est

fort raisonnable ?

– À condition que vos revenus vous le permettent, dit-il froidement.

Les lèvres de la jeune femme eurent une légère crispation. Cette allusion à sa modeste dot ne lui plaisait évidemment pas.

– Ils seront du moins suffisants pour me procurer quelques, distractions, fit-elle, tranquillement agressive. Je vous le répète, je ne puis plus vivre ainsi.

– Il faudra pourtant vous y accoutumer. Tant que j’aurai pouvoir sur vous, rien ne sera changé à votre existence.

Elle se redressa, une lueur brilla, une seconde, dans ses prunelles...

– Eh bien ! je me soustrairai à ce pouvoir intolérable !... Nous divorcerons, voilà tout !

Le visage de Valéry eut une contraction.

– En êtes-vous déjà là ? Vous voilà bien instruite de vos droits, malgré vos airs d’ignorance ! dit-il railleusement. Si vous l’étiez autant de vos devoirs...

Elle eut un petit rire moqueur.

– Oh ! les devoirs !... Vous parlez comme un prédicateur que j’ai entendu une fois par hasard, là-bas, dans mon pays. Mais lui assurait qu’au bout du devoir accompli on trouverait le repos et la récompense éternelle, tandis que vous, c’est la sèche raison, la morale ennuyeuse, et puis après, quoi ?... Que me promettez-vous ? La satisfaction de me dire que j’ai tout ce que vous m’avez enseigné, au nom de qui, je n’en sais rien ?... Eh bien ! puisque vous ne pouvez pas m’assurer qu’il existe quelque chose au-delà de cette vie, je veux prendre ma bonne part de bonheur pendant que je suis jeune et bien portante. Je ne veux pas être la dupe de vos théories philosophiques, la victime de vos expériences...

Il étendit la main vers elle.

– Assez, Estelle, dit-il durement. Je veux croire que vous êtes ce soir sous l’influence des mauvais conseils de Noémie, et que demain, calmée, vous réfléchirez à votre étrange conduite, aux paroles inqualifiables que vous venez de prononcer.

Elle secoua un peu sa tête blonde, sans baisser les yeux sous le regard impérieux.

– Je n’ai aucun besoin des conseils de Noémie, je sais fort bien moi-même ce que je veux... Et je veux du plaisir dans ma vie. Si vous refusez de m’en donner, je vous l’ai dit, nous nous séparerons... Le divorce est une chose si simple, si facile !

Elle s’éloigna de son pas tranquille, un peu glissant, et la portière retomba derrière elle.

VIII

Combien de temps Valéry demeura-t-il debout, immobile dans la même attitude où l'avait laissé Estelle ?... La notion du temps avait disparu pour lui devant l'effondrement soudain de ce qui avait été, depuis deux ans, le but de ses plus chères espérances.

Car ce n'était pas le cœur qui souffrait chez lui. Estelle avait incarné pour son cerveau de calculateur, pour son âme de philosophe le sujet moral à diriger, à former, à modeler. En cette œuvre, il avait mis toutes les forces de son esprit, toutes les énergies de son intelligence, au point de ne plus voir en cette jeune créature qu'une abstraction, un être idéal, modèle des générations rêvées par lui. Son orgueil scientifique s'était passionné pour cette tâche. Il avait, en ces derniers temps, refoulé comme d'étranges imaginations les craintes vagues qui l'assaillaient

sur le succès de son œuvre... Et, en voyant celle-ci anéantie soudain, il éprouvait le brisement d'âme de l'artiste devant l'ouvrage de ses mains disparu à jamais. Oui, à jamais ! Il l'avait compris à l'imperturbable assurance d'Estelle, au calme presque terrifiant de ce regard si doux. Cette domination exercée par lui sur son esprit, elle l'avait subie, jamais acceptée. Les perfides conseils de Noémie avaient pu l'encourager, mais, tôt ou tard, elle aurait d'elle-même essayé de secouer le joug... Et maintenant, c'en était fait de l'autorité de Valéry. Elle voulait une autre existence, elle déploierait pour l'obtenir cette ténacité inéluctable qu'il avait aujourd'hui pressentie en elle.

Et s'il s'obstinait, s'il refusait de se rendre à ses prétentions... Eh bien ! le divorce était là ! C'était si simple !

Une colère froide montait à son cerveau, à la pensée que lui, le savant Valéry, avait été la dupe des airs doux, des manières craintives de cette jeune créature ignorante. Et, avec cette colère, lui venait un mépris profond de l'âme féminine, de

cette âme qu'il avait rêvé d'élever, d'éclairer, de conduire à la lumière – à sa lumière à lui.

Il songea :

– La femme est un être de ruse et de mensonge ! Lorsque nous croyons tenir son âme, elle nous échappe... Que tenter avec ces créatures ondoyantes, perfides et incurablement frivoles !

Il crut tout à coup revoir deux grandes prunelles grises levées sur lui, très limpides, très loyales, il lui sembla entendre une petite voix tremblante, et pourtant résolue, qui disait :

– J'étais disposée à tout abandonner, à me dévouer tout entière, je ne désirais rien de ce qui fait l'objet des souhaits des autres femmes... Mais il y a une chose que je ne sacrifierai jamais, pour laquelle je suis prête à lutter jusqu'à la mort, c'est ma foi...

Celle qui avait prononcé ces paroles, l'enfant frêle et timide qui résistait au docte Valéry, possédait de fortes convictions... Estelle Robard n'en avait pas, ou si peu qu'un mot de son mari avait suffi à les faire évanouir. Il n'avait jamais

trouvé de résistance en elle ; passivement, elle se laissait insuffler les théories de Valéry, elle les adoptait. Mais, sur son âme naturellement peu élevée, dépouillée du dernier souvenir d'une éducation chrétienne superficielle, ces théories philosophiques, sans autorité, sans sanction, n'enfonçaient pas la plus légère racine. Aujourd'hui, Valéry s'apercevait qu'il avait travaillé dans le vide.

« L'autre », la première fiancée, avait loyalement laissé voir le fond de son âme croyante, avec sa résolution inébranlable de conserver sa foi. Il avait senti, en cette enfant habituellement craintive devant lui, une force insoupçonnée, et il avait redouté de trouver en elle une résistance trop prolongée à ses expériences morales. En même temps un sentiment vague, dont il s'était mal rendu compte, le faisait reculer devant la perspective de toucher à cette petite âme qu'il voyait si belle, si lumineuse, si intrépide dans sa conviction. Celle-là ne l'aurait pas trompé, peut-être...

– Bah ! qui sait ! murmura-t-il, d'un ton

d'amer scepticisme. Elle non plus ne connaissait pas la vie ; mais peu à peu, notre existence paisible ne lui aurait-elle pas pesé aussi ?... Je ne crois plus à rien, maintenant.

Il s'assit devant son bureau, ses doigts, machinalement, attirèrent une feuille de papier... Il eut un rire de raillerie douloureuse. C'était le début de sa conférence d'aujourd'hui.

– Si on savait !... Il est parfait, le résultat de mon expérience ! Il faut convenir que je suis un habile homme !

Nerveusement, ses doigts déchirèrent la feuille en menus morceaux. Il s'approcha de la cheminée, les jeta dans le foyer incandescent, les regarda s'enflammer et disparaître...

– J'ai bien envie de traiter de même mes rêves de réforme féminine ! Je crois que je poursuis là une chimère... Après tout, pourquoi ne pas laisser ce triste monde aller comme il veut ! La femme est-elle réellement un être perfectible ?

Il demeura quelques secondes silencieux, les sourcils froncés, son regard sombre attaché sur le

feu...

– Il y a bien ma fille, murmura-t-il en jetant un coup d’œil sur la photographie d’enfant posée sur la cheminée. Celle-là, je puis le diriger dès le berceau... Je l’élèverai dans la vérité...

Il s’interrompit. Une phrase d’Estelle lui revenait à l’esprit : « Vous, c’est la sèche raison, la morale ennuyeuse, et puis après, quoi ? Que me promettez-vous ? »

Oui, quelle assurance pouvait-il lui donner ? Sur quelle autorité basait-il ses enseignements ?... Après tout, pourquoi cette jeune femme, trop faible pour tenir aux croyances de son enfance, l’aurait-elle cru, lui dont la morale sévère parlait de devoirs et de hautes satisfactions sans s’étayer sur une base divine ? Le Dieu auquel croyait Valéry était un être assez vague, très lointain, si lointain que la légère cervelle d’Estelle, désireuse de jouissances, ne s’en était jamais préoccupée. Elle voulait le bonheur dans cette vie, d’autant plus ardemment que l’autre ne lui était présentée que sous la forme d’une incertitude... Après tout, elle était logique.

Ainsi, lentement, la sévère droiture de Valéry en arrivait à cette conclusion : si Estelle était coupable de dissimulation envers lui, il pouvait à son tour se reprocher d'avoir dirigé cette âme, d'instincts moyens et matériels, vers des sphères trop élevées et trop vagues, où l'ennui, le découragement, la révolte secrète s'emparaient d'elle. Une morale simple, à sa portée, appuyée sur une sanction autorisée, l'eût peut-être transformée peu à peu, surtout si elle avait possédé l'affection de son mari.

Et là encore, Valéry ne se dissimulait pas la vérité. Il avait été pour elle non pas tant un époux qu'un maître, un professeur. Il n'avait jamais songé à l'aimer, n'ayant vu en elle qu'un sujet d'expériences, à peu près au même degré que les constellations étudiées par lui, une élève qui devait lui faire honneur en lui procurant la gloire de réaliser son système de morale. Et il ne s'était jamais demandé si elle l'aimait, pourvu qu'elle lui obéît.

Peut-être un peu d'affection, de sympathie, d'indulgence eussent-elles mieux réussi que

l'austère direction de son savant époux ?

Il leva légèrement les épaules.

– C'est une âme fausse, sans élévation... Avec l'autre, j'aurais peut-être eu plus de chance...

Elle lui revenait encore, cette image de l'enfant délicate et silencieuse qui avait été pendant huit jours sa fiancée. Il l'apercevait telle qu'il l'avait vue pour la dernière fois, sur la terrasse, très rouge et très émue, mais résolue. En ces courts instants, elle lui avait révélé son âme, que son habituel silence et sa craintive réserve en présence de son doctoral fiancé n'avaient pas permis à celui-ci de pénétrer jusque-là.

– Inutile de revenir là-dessus ! murmura-t-il... Je crois que j'ai commis une erreur... J'en porte la peine, voilà tout. C'est une expérience à recommencer sur ma fille, avec de plus grandes chances de succès, cette fois.

Mais le feu sacré ne brûlait plus en lui ; il se sentait tout à coup devenu sceptique sur sa propre méthode. L'écroulement subit de l'espoir fondé sur Estelle le laissait un peu écrasé et las de ce

travail moral auquel il s'était donné depuis deux ans.

– Il faudra cependant que j'essaye de pallier la mauvaise influence de cette Noémie, songea-t-il, la tête entre ses mains. Ce sera la lutte, je crains de n'arriver à aucun résultat... mais je ne veux pas céder à une enfant.

L'orgueil du savant, l'amour-propre de l'homme se cabraient à cette pensée, et ce soir-là Valéry, plus professeur que jamais, se traça mathématiquement à lui-même les règles qui devaient désormais présider à ses rapports avec sa femme révoltée contre son autorité.

Ces règles étaient relativement indulgentes. Valéry, comprenant jusqu'à un certain point ses torts – qu'il nommait son erreur – était disposé à quelques concessions pour rendre la vie d'Estelle moins monotone et moins sévère, pour se montrer, lui-même, moins intransigent sur l'application de ses principes philosophiques. Sincèrement, il était disposé à user de patience, en dépit de sa rancune sourde contre cette jeune femme qui l'avait si tranquillement nargué.

Mais il était trop tard, il s'en convainquit vite. Estelle ne lui résista jamais ouvertement, il n'y eut entre eux aucune scène, mais il se heurta invariablement à une terrible ennemie ; la force d'inertie, dont savait admirablement user la jeune femme. De plus, l'influence de Noémie était là, soutenant Estelle dans sa résistance passive. Malgré la volonté expresse de son mari celle-ci voyait fréquemment sa belle-sœur, et désormais, sans plus le cacher à Valéry. Elle semblait éprouver un plaisir particulier à le braver, sous une invariable douceur, en se montrant à lui telle qu'elle était : avide d'éclat, de luxe, de plaisirs, tranquillement égoïste, dépourvue de jugement et de cœur.

Valéry essaya de faire vibrer la fibre maternelle. Elle n'était pas très forte chez Estelle, mais non atrophiée pourtant. Peut-être, moins prévenue contre son mari, eût-elle trouvé là un dérivatif bienfaisant à ses rêves futiles. Mais une rancune – une sorte de haine plutôt – s'était infiltrée dans ce cœur contre l'époux autoritaire qui avait tenté de faire peser sur sa jeune femme une lourde tutelle. Ce sentiment, joint aux

conseils donnés par M^{me} Hornier, devait faire avorter les tentatives de conciliation de M^{me} Logaart et les dispositions indulgentes auxquelles se contraignait, par justice et par stricte morale, l'orgueilleux Valéry.

Un soir de printemps, où son mari lui avait fait une observation un peu raide sur les excessives dépenses du dernier mois, elle dit avec calme, en se levant du fauteuil où elle était indolemment étendue :

– Ma note de couturière s'y trouve comprise. Mais je ne puis supporter de voir censurer ainsi la moindre de mes dépenses... En vérité, Valéry, il me semble que nous ne pourrons jamais nous entendre, et le plus simple serait de nous séparer.

Il regarda pendant quelques secondes ce paisible visage, ces yeux bleus si doux, et incroyablement calmes. Une sorte d'indignation froide le saisit. Il dit avec une sécheresse méprisante :

– Je ne suis pas éloigné de partager cet avis. Il est évident que nous ne pourrons jamais combler l'abîme qui s'est creusé entre nous... Mais il

existe un obstacle : je ne veux pas me séparer de ma fille.

– Moi non plus ! dit Estelle.

C'était là l'obstacle, en effet. Mais il s'effaçait bientôt. M^{me} Hornier persuada à sa belle-sœur que l'enfant lui serait une charge et qu'il était vraiment plus raisonnable de la laisser à Valéry, à la condition qu'il la lui enverrait chaque semaine. Estelle résista quelque temps, mais son égoïsme l'emporta enfin sur l'amour maternel trop faible. Au début de l'hiver suivant, la séparation était prononcée entre Valéry Logaart et Estelle Robard, et celle-ci, en possession du petit héritage de son père mort quelques mois auparavant, allait partager la vie mondaine de M^{me} Hornier, qui s'était constituée son chaperon.

Valéry se retrouva seul près de sa mère, avec, entre eux, cette toute petite fille qui ressemblait à Estelle. Elle était trop jeune encore pour que son père pût trouver en elle quelque satisfaction, et M^{me} Logaart s'en occupa presque exclusivement, sous la haute direction de Valéry, en attendant le jour où il commencerait à former selon ses idées

cette jeune intelligence, à pétrir ce petit cœur qui serait bien à lui, cette fois.

Mais il considérait sans enthousiasme cette perspective autrefois rêvée. Son premier insuccès avait insufflé en lui un doute de ses propres principes... et le doute est le prélude de l'incrédulité.

IX

Le séjour de Reinette chez M^{me} Sauvert s'était, de délai en délai, prolongé depuis deux années. La vieille dame affectionnait tellement son aimable petite compagne, qu'elle ne pouvait supporter l'idée de la perdre, et M^{me} Douvre avait dû s'incliner devant cette volonté.

Reinette avait donc passé deux années paisibles, près de cette vieille amie, un peu exigeante parfois, un peu superficielle de caractère, mais réellement bonne et désireuse de donner quelques joies à sa « jolie petite Reine ». La jeune fille avait été présentée aux nombreuses connaissances de M^{me} Sauvert, elle paraissait à quelques soirées intimes, et la vieille dame, en son honneur, organisait de petits lunches charmants qui réunissaient la jeunesse de Nemur.

Reinette s'amusait sincèrement, elle profitait des distractions mises à sa portée, sans que son

âme sérieuse et pieuse en fût changée. Sa grâce délicate, le charme très particulier qui émanait d'elle, unis aux espérances que faisait concevoir l'affection de la riche M^{me} Sauvert, lui valaient de nombreux petits succès mondains ; mais ceux-ci semblaient la laisser absolument indifférente. Très sereine, simplement accueillante, elle gardait, sous sa gaieté d'autrefois, ce sérieux d'esprit qui ne l'avait plus quittée depuis le jour où elle avait reçu la demande de Valéry Logaart.

Elle ne conservait de ses seize ans tranquilles et rieurs, qu'une simplicité exquise. Sa piété, posée sur une base solide, s'était affermie, son intelligence se développait ; elle était vraiment devenue femme, sans rien perdre de ses qualités d'enfant.

Avec M^{me} Douvre, les rapports demeuraient très corrects en apparence. Mais Reinette sentait que l'antipathie de cette femme n'avait pas cédé à son égard. Elle venait très fréquemment à Nemur et abondait plus que jamais dans le sens de M^{me} Sauvert, même lorsqu'il s'agissait de l'éloge de Reinette.

Elle apportait les lettres de Germain, récemment promu capitaine et décoré à la suite d'une dangereuse mission où il avait accompli plusieurs actions d'éclat. Elle les lisait à haute voix, et Reinette éprouvait un grand plaisir à entendre ces récits sobres et précis de l'existence du jeune officier, là-bas, dans la terrible Afrique qui effarait M^{me} Sauvert. Celle-ci recevait parfois aussi des nouvelles de son petit-neveu, et chaque fois celui-ci la priait de le rappeler au souvenir de Marie-Reine.

– Dites-lui que je ne l'oublie pas dans mes prières, Madame, répondait Reinette, émue au souvenir de la sympathie très inattendue de Germain, en ces jours où elle avait tant souffert.

Ces jours de fiançailles !... Comme ils lui restaient présents ! Ils avaient marqué pour elle la fin de la jeunesse insouciant, l'entrée dans la vie réelle et responsable... Et la brève petite scène de la terrasse avait révélé à Reinette une énergie inconnue d'elle, latente au fond de son âme de petite fille craintive. De ce moment, elle s'était sentie femme, elle avait compris que, unie à son

Dieu et ferme dans sa foi, elle ne pouvait rien redouter sur la terre.

De Valéry, il lui restait un souvenir précis, où se mélangeaient le soulagement d'avoir échappé à un incontestable danger moral, et une compassion indicible pour cette âme loyale mais rigide, égarée loin de la vérité, perdant ses forces vives à la recherche d'une utopie. Depuis le jour de la rupture de ses fiançailles, Reinette n'omettait jamais, chaque soir, de prier particulièrement pour celui qu'elle plaignait tant, dans la ferveur de son âme croyante ! Il ne se doutait pas, le savant et orgueilleux Valéry, qu'il était l'objet de la pieuse compassion de celle qu'il avait rêvé de transformer en substituant à ses croyances chrétiennes ses principes à lui. Il ne pensait pas que cette petite Marie-Reine, si intimidée par sa présence, n'avait jamais oublié qu'en son âme, devant Dieu, elle avait promis de se dévouer à lui, au prix de quelle lutte intérieure, le ciel seul le savait. L'empreinte du sacrifice ainsi fait était demeurée, d'autant plus profonde que ce sacrifice avait été plus douloureux.

En ces deux années, la vie avait donc été douce pour Reinette. Elle ne pouvait penser, sans un peu d'effroi, au jour où il lui faudrait retourner à la Bordière. Mais M^{me} Sauvert ne semblait aucunement disposée à se priver d'elle et multipliait, au contraire, les preuves d'affection. Reinette, profitant de cette sympathie toujours grandissante, réussissait doucement, par l'exemple et de délicates insinuations, à ramener la vieille dame à la pratique de sa religion, fort négligée depuis longtemps.

– Vois-tu, mignonne, mon mari était un voltairien fini, confia-t-elle un jour à Reinette. Moi, je n'étais pas bien fortement instruite de ma religion ni très pieuse. Alors, il m'a conduite à sa guise... Mais je regrette bien de l'avoir écouté.

Reinette était toute joyeuse de l'accompagner chaque dimanche à la grand-messe, et elle éprouva une des plus douces joies de sa vie en l'aidant, le jour de Pâques, à s'agenouiller à la Table Sainte.

Ce souvenir lui fut une force lorsque, quinze jours plus tard, en rentrant d'une promenade avec

des amis, elle trouva la vieille dame étendue sans vie, dans son fauteuil. Une congestion l'avait terrassée, tout était fini.

M^{me} Douvre, appelée aussitôt, arriva en hâte. Dès lors, Reinette disparut, fut annihilée comme si jamais elle n'avait compté dans l'existence de la défunte. Elle eut seulement la permission de demeurer en prière près du lit mortuaire et de suivre le funèbre convoi mêlée à la famille, M^{me} Douvre jugeant qu'elle serait blâmée par les amis de sa tante si elle agissait autrement envers celle que la vieille dame avait aimée, un peu égoïstement mais réellement.

Au retour, il fallut que la jeune fille assistât au déjeuner, où elle ne mangea pas en dépit de l'exemple de Charles qui dévorait à belles dents. Le gros garçon avait eu quelque affection pour sa vieille tante, très indulgente à la jeunesse et généreuse à l'occasion ; il éprouvait un sincère chagrin en la voyant disparaître, mais, chez lui, les émotions tristes produisaient le même effet que la joie : elles lui creusaient prodigieusement l'estomac. D'ailleurs, une autre cause s'ajoutait à

celle-là : Charles faisait en ce moment ses trois années de service militaire à Angers, et, vraiment, il trouvait supérieur à l'ordinaire de la cantine le fin déjeuner préparé par la cuisinière de M^{me} Sauvert !

Le repas terminé, Reinette se glissa hors du banc qu'ombrageait un énorme paulovnia. Là, elle était libre, loin du regard écrasant de M^{me} Douvre, loin des exubérants discours de Charles et des mines compassées, un peu inquiètes des autres héritiers.

C'était fini. Elle venait de perdre une protectrice, une affection qui s'était, de superficielle, faite profonde et durable. Sa petite âme aimante éprouvait un déchirement intime, auquel venait se mêler, maintenant qu'elle réfléchissait, l'angoisse du lendemain.

Ce lendemain, c'était le retour à la Bordière, sous la férule de M^{me} Douvre... À moins que celle-ci ne lui permît de se retirer en quelque couvent, où elle pourrait, à force de travail, remédier assez vite aux lacunes de son instruction, d'ailleurs en partie comblées déjà

depuis son séjour chez M^{me} Sauvert, et ensuite tenter l'obtention des brevets, de l'élémentaire tout au moins. Après quoi, elle essaierait de trouver un poste de demoiselle de compagnie, d'institutrice, de gouvernante même... Tout était préférable à l'existence sous la domination de la femme de son tuteur.

Les heures s'écoulaient. Reinette ne pouvait se décider à revenir vers le logis où commandait maintenant M^{me} Douvre, où, jamais plus, elle ne verrait le bienveillant visage de M^{me} Sauvert... Elle se levait enfin, résignée et courageuse, lorsque Charles apparut, très rouge, marchant à grands pas.

– On te demande... le notaire... dit-il de loin.

– Le notaire ! fit Reinette surprise.

Charles arrivait près d'elle. Son visage exprimait un mélange de contentement et d'ennui qui se traduisait dans la voix lorsqu'il répondit :

– Eh oui ! le notaire ! Il vient de faire la lecture du testament... Nous héritons de la très grande partie, il y a des legs assez minces pour

les Chançor... et cent mille francs pour toi, heureuse Reinette !

– Cent mille francs ! murmura-t-elle avec stupéfaction.

– Oui, tout ça pour toi... Tu en as une chance, hein ? dit-il, se méprenant sur le sens de cette exclamation. Viens vite, on t’attend... Tu verras la tête des Chançor ; c’est cocasse !

Il l’entraîna vers la maison, la fit entrer dans le salon où la famille était réunie, en face du notaire. Sur un geste impérieux de M^{me} Douvre, Reinette s’assit machinalement entre M. Douvre et Charles, elle écouta, comme en un rêve, la lecture du paragraphe la concernant... Elle entendit vaguement les insinuations aigres-douces des parents déçus à M^{me} Douvre, et les réponses d’une glaciale correction que leur faisait celle-ci...

– Dors-tu, Reinette ? dit Charles en lui secouant un peu le bras.

– Elle est tout à la joie d’avoir si bien manœuvré ! fit une voix dure.

Cette fois, Reinette reprit pleine possession d'elle-même. Elle regarda autour d'elle et vit que les Chançor et le notaire avaient disparu. Elle était seule avec les Douvre.

– Que dites-vous ? murmura-t-elle en regardant le visage contracté de M^{me} Douvre.

– Que tu as bien mené ta petite barque... Tu savais ce que te rapporteraient tes gentillesse près de la tante Céline.

Devant ce regard de colère glacée, devant l'évidente mauvaise humeur de M. Douvre, Reinette comprit... Toute rouge de fierté, elle étendit vivement la main dans un geste de protestation.

– Je n'ai jamais songé à cela !... Cet argent, je n'en veux pas !

– Parce que tu sais qu'il est impossible à une mineure de refuser ! dit railleusement M^{me} Douvre.

– Impossible !... Mais à ma majorité je pourrai ?...

– Évidemment... Mais tu t'en garderas bien.

Reinette, très pâle maintenant, fit quelques pas vers M^{me} Douvre.

– Écoutez, Madame, je ne crois pas vous avoir jamais menti... Non, pas même lorsque mes fautes d'enfant devaient m'amener de dures punitions. Eh bien ! je vous promets aujourd'hui que jamais je ne toucherai à un centime de cette somme, et qu'elle vous reviendra intacte le jour où je serai libre d'y renoncer.

– Allons donc, Reinette, c'est une sottise ! dit brusquement Charles. Ma tante avait le droit de te laisser cela... et d'ailleurs tu le mérites bien... n'est-ce pas, père ?

– Mais oui... mais oui, fit M. Douvre en mâchonnant sa moustache.

M^{me} Douvre dit sèchement :

– Nous ne te demandons pas ce sacrifice. Légalement, cette somme t'appartient...

– Rien ne me fera changer de résolution, Madame. Vous pouvez considérer dès maintenant cet argent comme étant votre propriété, car, fallût-il mendier mon pain, je n'y toucherai

jamais.

– Nous verrons cela ! murmura Charles en jetant vers sa mère un coup d’œil désapprobateur.

Reinette reprit sa place à la Bordière. M^{me} Douvre avait refusé de la laisser aller au couvent. Cette femme autoritaire se préoccupait singulièrement de l’opinion publique et elle ne voulait pas qu’il fût dit que sa pupille ne pouvait vivre près d’elle ni qu’elle lui laissait gagner sa vie.

La jeune fille se remit à ses occupations d’autrefois, elle sentit peser de nouveau sur elle le joug écrasant auquel l’avait soustraite M^{me} Sauvert. Plus âgée, avec une piété forte et éclairée, elle était en un sens mieux préparée à subir cette domination froidement tracassière ; mais, d’autre part, elle n’avait plus l’insouciance de ses seize ans, elle se trouvait apte à souffrir davantage, à mieux sentir les cuisantes petites blessures de son existence de pupille pauvre supportée par orgueil.

Charles n'était pas là pour la distraire par sa bruyante amitié ; Emmeline Meunier faisait son noviciat chez les Sœurs de la Sagesse ; Simone venait d'épouser un jeune notaire de Nemur. Il ne restait à Reinette que M^{me} Meunier, toujours bonne et accueillante, et près de laquelle la jeune fille allait parfois chercher un peu de réconfort... Mais elle avait surtout celui qui est la consolation et la force, celui qui ne lui manquerait jamais.

Une tâche de charité vint mettre dans sa vie un autre rayon de soleil. Tout près de la Bordière, elle découvrit une journalière, pauvre veuve qui réussissait péniblement à nourrir son fils infirme. Le jeune Michel pleurait souvent en se voyant impuissant, à jamais condamné à traîner son existence, et cet adolescent avait à la bouche des blasphèmes qui épouvantèrent Reinette la première fois qu'elle les entendit. Cependant, sans se laisser rebuter par la maussaderie de Michel, elle revint le voir, lui apporta des friandises ou des livres achetés à l'aide d'économies faites sur sa bourse très mince... Peu à peu, sa grâce angélique apprivoisa l'infirme, et elle put commencer à lui parler de Dieu, à lui

rappeler les enseignements de son catéchisme, à se faire, en un mot, l'apôtre de ce pauvre être souffrant de corps et d'âme.

Une après-midi de septembre, en sortant de chez son jeune protégé, elle se heurta presque à M^{me} Reybard, la parente de Valéry Logaart. En dépit de la rupture des fiançailles, elle était demeurée en relation avec M^{me} Douvre, en espaçant seulement quelque peu ses visites. Nature franche, assez rude, elle n'avait pas caché qu'elle en voulait à Reinette, et M^{me} Douvre n'emmenait plus la jeune fille à la Closerie.

Reinette n'ignorait pas que Valéry s'était marié. M^{me} Douvre avait pris soin de l'en informer en ajoutant de façon à lui faire comprendre qu'elle ne lui pardonnait pas :

– En voilà une qui a eu plus d'esprit que toi !

La jeune fille salua la propriétaire de la Closerie.

Celle-ci inclina un peu brusquement la tête, puis, s'arrêtant tout à coup :

– Vous me voyez tout émotionnée, à cause de

mon cousin Logaart... Aussi, pourquoi n'avez-vous pas voulu l'épouser, petite folle ?

– Vous connaissez mes raisons, Madame... dit Reinette, se demandant où elle voulait en venir.

– Oui, je sais... les scrupules religieux. Mais vous auriez fini par l'amadouer. C'est un brave garçon, sous ses airs froids. Aussi suis-je désolée d'apprendre qu'il est séparé de sa femme.

– Oh ! vraiment ?

– Oui, depuis deux mois. Sa mère me l'écrit ce matin. L'enfant lui reste, heureusement... Je suis persuadée que c'est sa femme qui a les torts, car lui est un garçon sérieux, extrêmement patient, et je ne le crois pas un partisan fanatique de cette manière de s'arranger entre époux. Il aura été poussé à bout par cette petite Estelle, qui – soit dit entre nous – me plaisait cent fois moins que vous, petite... Mais après tout, ce qui arrive est votre faute. Si vous aviez épousé Valéry, bien certainement tout cela aurait mieux tourné !

Elle s'éloigna à grands pas, laissant Reinette toute saisie au milieu du chemin.

Séparés !... Et ils avaient un enfant !... Toute l'âme de Reinette se soulevait d'indignation à cette pensée.

Mais alors, si Dieu ne l'avait préservée de devenir sa femme, qui sait si Valéry, la voyant résolue à conserver sa foi, n'aurait pas voulu en arriver à cette même extrémité ?...

C'était affreux à penser, cela !... Mais peut-être M^{me} Reybard avait-elle raison en affirmant que les torts appartenaient à la jeune femme ? Qui sait si lui ne souffrait pas douloureusement de cet état de choses ?...

– Pauvre homme ! pensa Reinette, tout émue à cette pensée. Pas de croyances chrétiennes, un foyer désorganisé, et cette enfant à élever !... Ô mon Dieu, prenez pitié de lui !

Sans y prendre garde, en entrant dans le jardin de la Bordière, elle se dirigea vers la terrasse. Elle était si absorbée dans ses réflexions sur la triste nouvelle donnée par M^{me} Reybard qu'elle s'arrêta brusquement, toute surprise de se trouver là.

Elle retrouvait en cet endroit le souvenir de sa dernière entrevue avec Valéry Logaart. Elle se revoyait, présentant la bague de fiançailles au jeune savant, si calme, si maître de lui ! Avait-il un cœur, ou bien le cerveau seul s'était-il développé chez lui, au point d'étouffer tous les sentiments de la nature ? En ce cas, il n'avait pas dû souffrir des récents événements qui détruisaient son foyer.

Reinette se détourna tout à coup au bruit d'un pas précipité. C'était Charles, aujourd'hui en permission à la Bordière.

– Maman a une lettre de Germain, Reinette... Il a eu la fièvre jaune et il revient en congé de convalescence, un très long congé, dit-il, car il a grand besoin de respirer longtemps l'air du pays natal.

– Tant mieux ! dit spontanément Reinette.

Elle songeait que la présence de Germain serait peut-être un dérivatif à l'humeur intraitable de M^{me} Douvre, et elle était heureuse aussi de revoir celui qu'elle pressentait maintenant meilleur au fond que ne le faisait croire sa

froideur apparente.

En revenant vers la maison, ils trouvèrent M^{me} Douvre debout à la porte du parloir, relisant encore la lettre de son fils. Reinette dit timidement :

– Charles m’a appris que Germain avait été malade, Madame ?

M^{me} Douvre tourna la tête, et Reinette vit que son visage était blême, un peu contracté.

– Oui, très malade, dit-elle d’une voix légèrement rauque. Il ne me le dit pas précisément, mais je lis entre les lignes... Et ce projet de demeurer longtemps, très longtemps à la Bordière ne peut qu’indiquer un état grave. Germain n’est pas homme à faire prolonger ses congés sans nécessité urgente.

Elle rentra dans le parloir, d’un pas un peu moins assuré qu’à l’ordinaire, tandis que Reinette s’éloignait, toute saisie à la pensée que Germain était sérieusement atteint.

X

Il fallut à Reinette toute son énergie pour retenir une exclamation de surprise quand elle vit Germain, soutenu par son père qui avait été le chercher à Marseille. Ce n'était plus le beau lieutenant Douvre, si fier, si droit et si correct, mais un pauvre être amaigri, au teint jaunâtre, aux yeux caves, dont le corps flottait dans un pardessus trop large, et qui grelottait en dépit de la douceur de la température.

M^{me} Douvre le serra étroitement contre elle, sans une parole. Lui, avec un sourire mélancolique, dit tristement :

– Vous voilà lotie d'un beau garçon, ma pauvre maman ! N'aurait-il pas mieux fait de rester là-bas tout à fait ?

– Tais-toi ! fit-elle brusquement. Nous allons te soigner et tu seras vite sur pied, va ! L'air du pays est merveilleux... Allons vite à la voiture,

mon enfant.

– Laissez-moi dire bonjour à Marie-Reine, maman...

Il venait d'apercevoir la jeune fille, qui se tenait à l'écart. Ses yeux bleus, un peu souffrants, mais toujours froids, s'adoucirent soudain, s'éclairèrent presque... Il tendit les deux mains à Reinette qui s'avançait tout émue.

– Bonjour, Marie-Reine... Est-ce que je ne vous fais pas peur ? demanda-t-il doucement.

– Oh ! Germain ! s'écria-t-elle, retenant les larmes qui lui montaient aux yeux. Vous allez voir comme vous vous remettrez vite ici et comme nous serons tous heureux !

Le même sourire un peu triste reparut sur les lèvres décolorées du jeune homme.

– Si je dois jamais me remettre, c'est bien ici que je trouverai les éléments de guérison, murmura-t-il.

Il était bien malade, en effet. Le médecin de la famille fut effrayé de son état de faiblesse et prescrivit le repos le plus absolu, avec une entière

tranquillité d'esprit. Germain passait ses journées étendu dans le parloir, très souvent silencieux, lisant beaucoup, songeant souvent avec une sévère mélancolie qui assombrissait son visage altéré. Quelques amis venaient le voir, mais ces visites semblaient le fatiguer, aussi bien que la conversation un peu exubérante de son père. Avec Reinette seulement, il semblait prendre intérêt à la causerie, et la jeune fille, d'abord un peu intimidée, se laissait maintenant aller à son naturel simple et gai, montrant sans y songer un esprit très fin, très observateur, en même temps qu'elle révélait sa petite âme si limpide et si belle, si ingénument chrétienne.

M^{me} Douvre s'était vite aperçue du changement de son fils à l'égard de sa pupille. Jalouse et revenue à ses anciennes craintes elle essayait d'éloigner Reinette, en la surchargeant de besognes qui devaient la retenir hors du parloir. Mais Germain devenait plus morne, plus taciturne. Un jour, apercevant Reinette qui portait un panier de linge trop lourd pour ses forces, il adressa à sa mère un de ces reproches très corrects, très glacés dont il avait le secret et que

redoutait l'omnipotente M^{me} Douvre.

Elle répondit un peu aigrement. Germain, par respect, ne répliqua pas, mais ce mécontentement eut pour effet d'amener une recrudescence de la fièvre qui le minait. Le médecin, appelé le soir, dit à M^{me} Douvre :

– Ah çà ! on croirait qu'il a été violemment contrarié ? Prenez garde, il lui faut de grands ménagements, sans quoi, je ne répons de rien.

Dès le lendemain, Reinette eut la permission de reparaître au parloir et même se vit déchargée de quelques-uns de ses travaux accoutumés afin de pouvoir tenir plus fréquemment compagnie au malade.

Elle lui faisait la lecture, toujours des livres sérieux, de l'histoire et de la littérature que lui expliquait Germain. Il en vint à lui faire de véritables petits cours, et les heures passaient ainsi très vite pour l'un et pour l'autre, Reinette, fort intéressée, ne se lassant pas d'écouter son professeur, et lui évidemment charmé de l'attention de son élève et de sa vive compréhension.

Un jour, Reinette se risqua à lire un passage d'un livre de haute envolée chrétienne. Elle savait Germain – comme Charles d'ailleurs – tout à fait éloigné de la religion, leur mère n'ayant pas jugé nécessaire de veiller à leur conserver les croyances et les pratiques de leur enfance. Germain avait au moins ce mérite de ne jamais railler les opinions d'autrui, et Reinette ne se souvenait pas avoir entendu sortir de ses lèvres une parole qui pût blesser ses convictions religieuses, alors que M. Douvre et Charles, par étourderie, ne s'en faisaient pas faute.

Il la laissa lire et l'écouta même attentivement, avec une expression méditative dans le regard. Lorsqu'elle s'arrêta, il prit sa main entre les siennes et dit doucement :

– C'est fort beau, petite amie, mais vous oubliez que mes idées ne sont pas tout à fait celles-ci.

– Oh ! Germain, pourquoi ?...

– Pourquoi ?... J'ai réfléchi, Marie-Reine, je n'ai plus trouvé la vérité dans ces croyances... Vous me plaignez, petite fille ? dit-il avec une

douce ironie, en voyant le regard désolé qui se posait sur lui.

– Oh ! oui, je vous plains ! Je donnerais... oh ! je ne sais ce que je donnerais pour que vous voyiez enfin que la vérité n'est que dans notre religion ! Vous dites que vous avez réfléchi... Germain, n'est-ce pas plutôt votre orgueil d'homme qui s'est révolté devant l'humilité de la croix ?

Elle avait parlé sous le coup d'une impulsion, et s'interrompit tout à coup, très confuse. Germain allait évidemment lui demander de quoi elle se mêlait, pauvre petite ignorante...

Mais non, il n'y avait aucune irritation dans le regard pensif qu'il attachait sur Reinette. Un peu de surprise, une sorte d'émotion mélancolique, voilà tout.

– Vous êtes un profond philosophe, Marie-Reine, dit-il en souriant. Il est certain que le catholicisme intégral et parfait est un sommet escarpé... pour ne pas dire inaccessible.

– Oh ! non, pas inaccessible ! protesta

Reinette.

– En effet, puisque vous y atteignez.

Reinette sursauta un peu en le regardant avec de grands yeux presque scandalisés.

– Que dites-vous là, Germain ? Me prenez-vous pour une sainte, par hasard ?

Il se mit à rire gaiement – chose rare chez lui.

– Je vous demande pardon d’avoir ainsi effrayé votre humilité... Non, vous n’êtes pas tout à fait une sainte encore, mais vous êtes sur le bon chemin. Là, êtes-vous rassurée, maintenant ?

Elle le regarda, un peu hésitante, se demandant s’il parlait sérieusement.

– Vous n’avez pas trop l’air de me croire ? Peut-être n’avez-vous pas confiance dans le jugement d’un libre-penseur de mon espèce ?

Il y avait un peu d’amertume dans son accent. Reinette s’écria avec une vivacité émue :

– Oh ! ne pensez pas cela, Germain. Vous êtes si sérieux, si observateur... et si bon !

Il eut un sourire un peu triste et demeura

quelque temps silencieux, regardant vaguement le foyer où s'éroulaient les tisons ardents.

– À propos, Marie-Reine, dit-il tout à coup en redressant la tête, qu'est-ce que cette histoire que Charles m'a racontée hier ? Vous auriez l'intention, à votre majorité, de renoncer au legs de ma tante ?

Elle inclina affirmativement la tête, en rougissant un peu au souvenir des blessantes paroles de M^{me} Douvre.

– Pourquoi donc ? demanda-t-il en la regardant en face.

Elle répondit nettement :

– Parce que je ne veux pas qu'il soit dit que j'ai manœuvré pour me faire donner cet argent.

– Ah ! on vous a dit cela ?...

Il n'ajouta rien, mais un grand pli s'était creusé sur son front et il demeura silencieux tout l'après-midi, à la secrète inquiétude de la jeune fille qui se demandait si elle l'avait involontairement froissé.

Mais le soir, quand M^{me} Douvre, son ouvrage

à la main, fut venue s'asseoir près de lui, il dit, en désignant Reinette absorbée dans un laborieux raccommodage :

– N'est-ce pas, maman, que nous refuserons absolument la renonciation de Marie-Reine au legs de ma tante ?

M^{me} Douvre eut un imperceptible tressaillement. Elle se pencha pour choisir une aiguille sur sa pelote, tout en répondant avec calme :

– Ceci est son affaire, et non la nôtre, Germain.

– Comment ?... dit-il avec une certaine sécheresse.

– Mais oui, si elle juge plus conforme à la justice de nous restituer...

– Restituer ?... fit-il, très pâle, avec un geste de protestation indignée.

– Le mot est impropre, en effet, dit-elle paisiblement. Je veux dire que Marie-Reine trouvera peut-être plus délicat de ne pas conserver cette petite fortune à laquelle rien ne

lui donnait droit.

– Comptez-vous pour rien ses soins et le charme de sa présence qui ont embelli les dernières années de ma tante ? Pour ma part, jamais... Écoutez-moi bien. Marie-Reine...

Il se tournait vers la jeune fille qui écoutait sans lever les yeux, toute confuse de voir revenir encore au jour ce sujet désagréable.

– ... Jamais je n'accepterai cette renonciation, soyez-en avertie une fois pour toutes. Charles fera ce qu'il lui plaira mais j'espère qu'il jugera, comme moi, que M^{me} Sauvert a équitablement agi en préparant l'avenir de sa petite amie.

– Et moi, je ne garderai pas même une petite partie de cet argent ! dit impétueusement Reinette.

Elle se leva et s'éloigna, toute frémissante, les larmes aux yeux, en songeant avec amertume à l'intraitable antipathie de sa tutrice, et avec joie à la loyauté, à la grave bonté de Germain.

– Tu le vois, elle-même reconnaît ce qui est juste et véritablement dans le bon sens, dit M^{me}

Douvre d'un ton satisfait que démentait le coup d'œil un peu anxieux dirigé vers son fils.

Mais elle rencontra un regard froid, presque sévère, et elle, la femme inflexible, se troubla un peu.

– Cependant, si tu le veux, Germain, je lui ferai comprendre que jamais nous ne lui reprocherons rien à ce sujet... que nous approuvons M^{me} Sauvert...

– Je crois que vous agirez là en toute justice, maman, dit-il froidement. Mais je crains qu'il ne soit trop tard. Marie-Reine est une petite âme délicate qui ne doit être maniée qu'avec précaution... et avec sympathie.

Les tilleuls de l'avenue se couvraient de petites feuilles vert tendre, les légumes nouveaux s'alignaient dans le potager, les myosotis et les pensées fleurissaient les plates-bandes devant la maison... Et Germain, sous l'influence de ce printemps tiède et ensoleillé, reprenait un peu de forces, devenait moins maigre et moins jaune.

Aujourd'hui, il s'essayait à faire quelques pas au bras de son père. Inconsciemment, il redressait un peu, comme autrefois, sa haute taille courbée. Mais bien vite il s'avoua fatigué et se laissa tomber sur un fauteuil d'osier, dans l'avenue.

– Je crois que j'aurai de la peine à m'en tirer ! murmura-t-il en hochant la tête.

Son père lui frappa sur l'épaule.

– Allons donc ! Tu es joliment mieux qu'à l'arrivée, mon garçon !... N'est-ce pas, Berthe ?

M^{me} Douvre arrivait, portant une tasse de bouillon. Elle la présenta à son fils tout en répondant :

– Il n'y a pas à le nier, ton état s'améliore, Germain. Tu n'es cependant pas d'une nature à te décourager... Que te prend-il aujourd'hui ?

Il ne répondit pas et se mit à boire lentement. M. Douvre s'éloigna vers la maison, tandis que sa femme s'asseyait près de Germain.

– As-tu quelque ennui, quelque contrariété ? demanda-t-elle, avec un peu d'anxiété dans le regard.

Il dit sourdement :

– J’ai que je me sens affaibli, que je vois ma carrière arrêtée, que... je ne pourrai jamais être heureux !

– Germain ! fit-elle avec un peu d’angoisse.

Il essaya de sourire.

– Pardon, maman, je suis dans mes jours noirs...

– Ils me paraissent bien fréquents depuis quelque temps. Que parles-tu de carrière arrêtée ? Tu vas maintenant te remettre bien vite...

Il hocha la tête.

– Pas si vite, allez, maman... Et puis, il faudra renoncer aux colonies...

– Eh bien ! tu resteras près de nous.

– Pas près de vous, mais dans une ville de garnison quelconque, moi qui ne puis souffrir cette existence-là !

– Tu t’y feras vite, mon enfant. D’ailleurs, tu te marieras. Avec ton grade, ton intelligence et la jolie fortune qui sera la tienne, tu n’auras qu’à

choisir !

Une lueur douce traversa le regard de Germain. Il murmura :

– Mon choix est fait...

M^{me} Douvre se redressa, stupéfaite.

– Vraiment ! Et tu ne m'en as jamais parlé ?...
Cependant je ne vois vraiment pas qui, dans nos connaissances, pourrait te convenir, et ce n'est pas là-bas, au Sénégal, que tu as pu trouver...

– Oh ! non, ce n'est pas si loin ! dit-il avec un sourire attendri. C'est Marie-Reine, tout simplement.

– Marie-Reine !

Chose presque inouïe, le pâle visage de M^{me} Douvre s'empourprait légèrement.

– Tu plaisantes, Germain ? dit-elle, les dents un peu serrées.

– Oh ! j'en suis bien loin, maman ! Si je n'étais un pauvre invalide, voici déjà quelque temps que je vous aurais demandé de lui parler de ma part. Mais, évidemment, dans cet état de

santé, il est impossible d'y songer... Et c'est bien là ce qui me désespère ! fit-il, amèrement, en crispant ses mains aux bras du fauteuil.

Le visage de M^{me} Douvre s'était incroyablement durci. Ses doigts minces, très longs, se posèrent sur l'épaule de son fils.

– J'avais comme une intuition du danger qu'était cette petite ! C'est bien pourquoi j'avais voulu l'éloigner en la mariant de bonne heure...

– Au risque de faire son malheur, si Valéry Logaart avait tenté sur elle son système d'éducation contraire à ses principes ! fît-il, avec un mouvement de révolte.

– Sornettes ! Elle aurait été parfaitement heureuse près de ce très honnête homme, et moi... moi je n'aurais pas la douleur de voir aujourd'hui mon fils, mon aîné, me faire cet inconcevable aveu... Je te croyais si raisonnable, si conscient de ta valeur,

Germain ! Certes, en essayant jadis de marier Marie-Reine, ce n'était pas à toi que je pensais, mais seulement à Charles, dont la tête est un peu

folle... Toi, toi, Germain, si grave, si fier !

– Cela ne m’empêche pas d’avoir un cœur, ni d’apprécier les rares qualités de cette enfant. Il me semble, maman, que, la connaissant, vous devriez avoir de vous-même la pensée qu’elle ferait le bonheur de votre fils.

Elle dit d’un ton glacé :

– Je n’ai aucune sympathie pour elle. C’est une dévote, une petite sottise... et, d’ailleurs, elle n’a même pas la dot réglementaire.

Il eut un geste d’impatience.

– Oh ! ne parlons pas d’argent, je vous en prie ! D’ailleurs, elle a le legs de ma tante... Mais cela n’est d’aucune importance, j’aurai suffisamment pour deux...

– Et tu crois que j’aurais travaillé, par mes conseils à ton père, par d’excellents placements, par une économie soutenue, à vous préparer à tous deux une solide fortune, pour te voir épouser cette sans le sou !

Elle se levait, et attachait sur son fils un regard de rage froide. Germain ouvrait la bouche pour

répliquer ; mais elle continua avec une sorte de véhémence :

– C’est une folie qui t’a troublé le cerveau, mais cela te passera... Il faudra que cela se passe, Germain, car jamais je ne permettrai cette sottise.

Il riposta :

– Nous verrons cela ! Pour l’instant, il n’en peut être question, vu l’état plus que précaire de ma santé... Et pourtant, il me semble que ce bonheur me donnerait tant de force, tant de courage pour réagir, pour lutter contre mon mal !

Il parlait avec une ardeur contenue qui éclaira pendant quelques secondes ses prunelles bleues. Puis il ajouta aussitôt, amèrement :

– Mais c’est impossible, je ne veux pas lui demander cela.

M^{me} Douvre s’assit de nouveau et prit machinalement un journal oublié sur une table. Elle avait son visage rigide des plus mauvais jours, ce visage que connaissait si bien la pauvre Reinette.

La jeune fille arrivait précisément, venant du

potager. Sa physionomie pensive était éclairée par le soleil printanier qui se glissait entre le jeune feuillage des tilleuls et s'épandait sur le sol en grandes nappes lumineuses. Elle marchait les yeux un peu baissés, songeuse, suivie de Kilt qui avançait gravement, à la même allure qu'elle.

Elle aperçut enfin M^{me} Douvre et Germain et ralentit involontairement le pas. Elle se sentait toujours, près du jeune homme, tolérée seulement par la mère, et craignait de rencontrer le regard de froide méfiance dont l'enveloppait M^{me} Douvre, en de telles occurrences.

Germain souleva un peu sa tête qu'il avait laissé tomber sur le dossier du fauteuil et adressa un amical signe de bienvenue à l'arrivante.

– Que nous apportez-vous là, Reinette ? dit-il, désignant le panier que tenait la jeune fille.

Il lui donnait, depuis quelque temps, le diminutif usité de tous, sauf de M^{me} Douvre et de lui, et qui convenait si bien à la fine et jolie Marie-Reine.

– Des pommes de terre nouvelles, les

premières du potager de la Bordière. Vous en aurez ce soir à dîner, Germain. Cela vous fera peut-être manger un peu.

– Oui, je les aime beaucoup... Mais est-ce vous qui avez bêché pour les retirer de terre ? dit-il en regardant les mains brunies de Reinette.

– J’ai seulement aidé Julienne, je n’aurais pas la force...

– Voilà une bien triste catastrophe, interrompit la voix brève de M^{me} Douvre. As-tu vu cela, Germain ?... cet accident de voiture ?

– Non, je n’ai pas encore lu le journal, maman, répondit-il avec un geste indifférent.

– Voilà ce que c’est... Hier, à Versailles, avenue de Saint-Cloud, l’automobile du comte D. s’est rencontrée avec celle de M^{me} Hornier, la femme de l’agent de change, qui s’y trouvait avec M^{me} Estelle Logaart, femme de son frère Valéry Logaart, l’illustre mathématicien. La première a reçu de graves contusions. M^{me} Logaart, mortellement blessée, a rendu, peu après, le dernier soupir. Elle était âgée de dix-neuf ans.

Reinette joignit les mains et dit en pâissant un peu :

– Oh ! que c'est affreux ! La malheureuse !

Germain murmura pensivement :

– Ce pauvre Logaart, en dépit de sa science, a bien sottement laissé le bonheur lui échapper !

Les traits de M^{me} Douvre eurent une rapide crispation.

– En tout cas, si les choses s'étaient passées autrement, cela nous aurait évité bien des désagréments... Allons, porte promptement cela à la cuisine, ajouta-t-elle avec sécheresse, en s'adressant à Reinette. Tu n'auras que juste le temps de les éplucher pour le dîner.

– Vous n'allez pas lui faire faire cette besogne, maman ? dit un peu brusquement Germain.

– Et pourquoi donc ?

Il se souleva un peu et prit la main libre de Reinette.

– Voyez le résultat ! Il n'y a aucune nécessité à lui faire abîmer ainsi les mains.

– Elle n’est pas destinée à devenir princesse, cela n’a donc aucune importance, répliqua M^{me} Douvre avec une glaciale ironie.

Germain tressaillit, ses sourcils eurent un violent froncement. Il riposta avec une sorte d’âpreté.

– Sans être princesse, elle pourra avoir une position qui exige certaines formes extérieures incompatibles avec les besognes dont elle est chargée ici !

M^{me} Douvre eut un léger mouvement d’épaules.

– Sottises !... Va-t-en vite à ton ouvrage ! dit-elle durement à la jeune fille.

Reinette s’éloigna, un peu saisie. Qu’y avait-il donc entre la mère et le fils ?... Et pourquoi cette brève petite escarmouche avait-elle eu lieu à son propos ?

M^{me} Douvre, dans sa prévention pour sa pupille, était peut-être mécontente de voir la sympathie de son fils pour cette insignifiante petite Reinette ?... Oui, ce devait être cela. Mais

alors n'était-ce pas de son devoir, à elle, Reinette, de se tenir plus à l'écart, afin de ne pas porter ombrage à la mère, jalouse de garder toute l'attention de son fils ? Évidemment, la ligne à suivre paraissait toute tracée.

– Mais Germain ne sera pas content ! songea-t-elle, tout en s'asseyant dans la cuisine devant son panier de pommes de terre. Et puis, il semblait justement prendre goût aux lectures un peu religieuses que je lui fais quelquefois... Mais, d'un autre côté, si je mécontente sa mère ?...

Et, très perplexe, Reinette se mit à gratter les petits tubercules, en songeant qu'on trouve dans la vie des problèmes vraiment bien difficiles à résoudre.

XI

Avril et mai passèrent, juin arriva, et la santé de Germain ne s'améliorait toujours pas. Le médecin semblait soucieux, il fronçait ses gros sourcils broussailleux en sortant de la chambre du jeune homme, et disait à M. Douvre, son ancien camarade de lycée :

– Vois-tu, mon vieux, il y a quelque chose qui cloche fortement, dans cet organisme-là. Peut-être une secousse morale – un grand bonheur, par exemple, une émotion heureuse – l'aiderait-elle à réagir. Il paraît avoir un souci, ce garçon-là. Tu n'as pas idée de ce que c'est ?

– Ma foi non ! répondait le brave Théodore qui ne comptait pas au nombre de ses facultés celle de l'observation. Il s'ennuie, voilà tout, et c'est bien naturel.

Il rapporta à sa femme les paroles du docteur, en ajoutant :

– N'est-ce pas que c'est seulement l'ennui de voir sa carrière interrompue ?

– Évidemment... Ce docteur a des imaginations bizarres, en vérité !

Mais quand son mari se fut éloigné, M^{me} Douvre, contre sa coutume, demeura longtemps inactive. Peut-être se rappelait-elle cette parole de son fils : « Il me semble que ce bonheur me donnerait tant de force, tant de courage pour réagir contre mon mal ! »

Ce bonheur, c'était Reinette... Mais M^{me} Douvre leva impatiemment les épaules.

– Sottises, que tout cela ! Cette petite est gaie et insinuante, elle le distrait ; mais, une fois guéri, il regretterait amèrement cette folie.

Un matin de la fin de juin, le docteur, en sortant de chez Germain, fit signe à M^{me} Douvre de le suivre au dehors.

– Écoutez, vous êtes une femme énergique, je vais vous dire la vérité. Je crois que Germain ne guérira jamais complètement... Il est profondément touché. Cependant, il peut vivre

ainsi longtemps, et même éprouver une notable amélioration, mais sous condition de soins continuels, de précautions minutieuses, en évitant toute fatigue, ce qui veut dire, naturellement, qu'il ne saurait plus être question de la carrière militaire.

Le docteur n'avait pas eu tort en qualifiant M^{me} Douvre de femme énergique. À peine pâlit-elle un peu en entendant cette déclaration qui enfonçait une douloureuse épine dans son cœur maternel et renversait les rêves ambitieux longuement caressés.

Elle s'éloigna vers le jardin, elle s'en alla errer dans le potager, tête nue, insouciant du soleil qui la brûlait. D'un seul coup, son cerveau pondéré envisageait la situation : Germain était condamné à traîner sa vie, il devrait abandonner une carrière passionnément aimée et même renoncer au mariage, car aucune femme n'accepterait ce rôle de garde-malade perpétuelle, aucune n'aurait le courage de venir s'enfermer à la Bordière, sans autre perspective que celle de veiller sans relâche sur la santé de son mari.

Un nom surgit cependant à la pensée de M^{me} Douvre, une silhouette se présenta à ses yeux.

– Faudra-t-il donc me rejeter sur cette Marie-Reine ? songea-t-elle. Cependant, si le docteur dit vrai – et il n’est pas pessimiste, à l’ordinaire, – cette solution serait encore une planche de salut. Elle le soignera bien, elle est accoutumée à la Bordière et ne demandera pas autre chose... Et puis, voilà Charles qui reviendra bientôt ; il pourrait aussi lui prendre l’idée de s’amouracher de cette petite... Au moins, si mon pauvre Germain est obligé de se rabattre sur elle, que l’autre remonte un peu le niveau ! La petite Cordier fera bien son affaire. Le père a les plus belles terres du pays, et ce mariage serait vraiment superbe pour Charles.

Mais c’était la pensée de Germain qui lui revenait sans cesse. En ce moment, l’orgueil et l’amour maternel étant profondément blessés, elle éprouvait une des plus cuisantes douleurs de sa vie. Il s’y ajoutait une sourde colère à l’idée qu’elle serait obligée de faire de cette Marie-Reine sa bru, de voir cette enfant secrètement

détestée plus aimée qu'elle, la mère, qui avait travaillé avec tant de zèle à l'avenir de son fils préféré.

Autrefois, cependant, il semblait à peine s'apercevoir de sa présence. M^{me} Douvre n'avait remarqué un léger changement chez lui, à l'égard de la jeune fille, que depuis les fiançailles de celle-ci avec Valéry Logaart. De menus faits, passés alors presque inaperçus, prenaient maintenant aux yeux de la mère une signification précise. Et elle s'apercevait aussi que ce fils, qu'elle croyait d'une nature identique à la sienne, avait des instincts chevaleresques, une délicatesse de sentiments, une manière de voir et de juger qui lui étaient inconnus, aussi bien d'ailleurs qu'à M. Douvre.

– Enfin, s'il le faut, je lui donnerai Marie-Reine ! conclut-elle en revenant à petits pas vers le logis. Mais je vais prendre huit jours pour réfléchir... Et puis, il faudra manœuvrer habilement pour ne pas effaroucher la délicatesse exagérée de Germain. Il ne voudrait jamais que je lui parle de cela... Cependant, je crois qu'elle

n'aura pas à se plaindre ! Même démissionnaire, Germain reste encore un des beaux partis de la contrée... Et comme il l'aimera !

Lentement, le long des blés jaunissants, Reinette et son amie Simone venaient vers la Bordière. Elles parlaient de Germain, dont la triste position apitoyait beaucoup le bon cœur de Simone.

– Il est très courageux, disait Reinette, mais je le trouve plus sombre depuis quelque temps. Il est peut-être mécontent de voir que je m'éloigne, il croit peut-être... qui sait ! que je m'ennuie près de lui. Pauvre Germain, je suis au contraire si heureuse quand je puis le distraire, selon mes pauvres petits moyens ! Il est tellement bon et délicat !... Mais je crois m'apercevoir que sa mère me supporte difficilement, et j'aime mieux me tenir à l'écart. Néanmoins, il m'est pénible de penser que je puis lui causer ainsi quelque peine.

– Toujours aussi aimable, ta chère tutrice, ma pauvre Reinette ?

– Toujours, hélas ! en présence de Germain seulement, elle est un peu moins cassante... et encore, pas toujours !

– Il fait donc le chevalier maintenant, le capitaine Douvre ? Autrefois, il semblait si raide, si fier ! C’était un modèle de correction et de froideur.

– Il n’est plus tout à fait ainsi. Pour moi, il se montre même extrêmement bon... Veux-tu entrer ? Tu le verras, il doit être au jardin.

– J’irais très volontiers, ma chérie, mais je crains de le contrarier.

– Non, il n’est pas devenu misanthrope, et nous le distrairons un peu, toutes deux.

Elles entrèrent à la Bordière, traversèrent le potager et gagnèrent l’allée où Germain se trouvait, en effet, seul, absorbé dans une si attachante lecture qu’il ne releva la tête qu’en entendant les arrivantes à quelques pas de lui.

Il se leva pour saluer Simone, et celle-ci eut peine à réprimer son émotion devant le changement effrayant du jeune officier.

– Germain, c’est M^{me} Sorlier, mon amie Simone, dit Reinette. Elle me demandait de vos nouvelles, j’ai pris la liberté de l’amener.

– Mais vous avez très bien fait !... Je me souviens fort bien, en effet, de M^{lle} Simone Meunier, qui faisait de si bonnes parties avec Reinette et Charles, ajouta-t-il avec un sourire, en s’adressant à la jeune femme.

Il lui approcha un siège, et une causerie amicale s’engagea. Simone était fort gaie, et Reinette lui donnait spirituellement la réplique. Germain se mit de la partie, et, comme la visiteuse se levait en disant qu’elle ne voulait pas le déranger plus longtemps, il protesta, déclarant que Reinette allait servir des rafraîchissements.

– Oui, reste encore, Simone ! s’écria la jeune fille, tout heureuse de voir le malade un peu moins fatigué et songeur. Tu vas goûter de la bière que M^{me} Douvre fait venir pour Germain ; elle est exquise.

Elle se leva avec vivacité, et, dans ce mouvement, fit tomber le volume que Germain avait posé sur le bord de la table.

– Oh ! votre livre !... dit-elle en se baissant pour le ramasser.

– Le vôtre plutôt, Reinette. Vous l’aviez oublié ici ce matin.

Une teinte rose monta aux joues de Reinette. Ce livre était un recueil de très remarquables considérations sur l’Évangile, œuvre d’un jeune ecclésiastique du diocèse. Le curé le lui avait prêté la veille, et ce matin, seule au jardin, elle en avait commencé la lecture, en songeant qu’elle aurait bien voulu faire partager à Germain le plaisir que lui causait cette forte et attachante étude. Et voilà qu’il avait lu... oui, c’était ce livre qu’il tenait quand elle était arrivée avec Simone.

– Si cela ne vous gêne pas, je le laisserai ici, dit-elle. Je reprendrai ma lecture ce soir.

– Laissez-le tant que vous le voudrez, il ne me gêne aucunement. Je me suis même permis de l’ouvrir et d’en lire quelques pages, remarquablement écrites, d’ailleurs.

– S’il vous intéresse, je pourrai vous le lire à haute voix, proposa timidement Reinette.

– Mais très volontiers.

Elle s'éloigna, toute joyeuse. Germain la suivit quelques instants des yeux, puis, se tournant vers Simone :

– Je suis content que vous soyez venue, Madame ; votre présence distrait cette pauvre enfant dont l'existence n'est pas très gaie, ici. Je crains parfois qu'elle ne s'ennuie beaucoup.

– Elle !... Oh ! ne croyez pas cela, Monsieur !

Reinette se trouve heureuse partout, pourvu qu'elle ait des devoirs à remplir, et un peu d'affection autour d'elle. Ainsi, c'est une joie pour elle – je puis vous l'assurer – d'être à même de vous rendre quelques services.

Il murmura pensivement :

– Pauvre petite !... Elle est si dévouée, si gaie !

– Oui, elle est charmante ! déclara spontanément Simone.

Mais comme elle a bien fait de ne pas épouser M. Logaart ! S'il avait voulu se séparer d'elle, comme cela est arrivé pour l'autre !... Peut-être divorcer, que sait-on !

– Avec Reinette, il n’y avait pas à craindre cette éventualité. Elle aurait souffert jusqu’à en mourir, mais elle ne se serait pas révoltée... Et lui, Valéry Logaart, d’après ce que j’ai pu comprendre de son caractère, l’aurait martyrisée de bonne foi, pour suivre ses principes, mais il n’était pas homme à briser lâchement l’instrument, s’il le trouvait indocile à ses volontés. D’ailleurs, il m’a dit clairement, un jour, qu’en règle générale il n’admettait pas le divorce.

Reinette reparut bientôt, elle servit la bière blonde, abondamment mousseuse, et de nouveau la conversation reprit, jusqu’à l’arrivée de M^{me} Douvre, qui revenait de Nemur. Sa présence réfrigérante arrêta un peu la verve de Simone, et la jeune femme prit bientôt congé, reconduite jusqu’à la petite porte par Reinette.

– Cette Simone est trop agitée, trop bavarde, fit observer sèchement M^{me} Douvre, en les regardant s’éloigner. Je ne comprends pas Henri Sorlier d’avoir été choisir une pareille tête sans cervelle.

– Mais elle m’a fait au contraire l’effet d’être très sensée, et même sérieuse. Elle est seulement un peu exubérante, ce qui n’est pas un mal. Certainement, Reinette est plus posée, plus distinguée... mais tout le monde ne peut pas être Reinette !

Une lueur traversa les yeux froids de M^{me} Douvre, ses lèvres eurent un léger frémissement... Cette Reinette détestée ! Cependant, les huit jours de réflexion allaient finir demain, il faudrait prendre une décision...

En jetant les yeux sur son fils, elle le vit très pâle, avec une tristesse intense dans le regard dirigé vers l’allée par où s’étaient éloignées les deux amies.

– Il le faut ! pensa-t-elle, en crispant un peu ses mains sur sa jupe.

XII

Oui, la décision était prise, M^{me} Douvre était résolue à faire de Reinette sa bru... Car, naturellement, elle n'admettait pas une minute que la jeune fille s'y refusât. Même malade et dépourvu de sa position, Germain lui paraissait un parti magnifique pour cette petite Marie-Reine qui n'aurait même pas de quoi vivre à sa majorité. Car M^{me} Douvre, bien qu'elle prétendît le contraire, était persuadée qu'elle ne conserverait pas le legs de M^{me} Sauvert.

Reinette, qui revenait de la messe dominicale, se vit prévenir par la servante que M^{me} Douvre l'attendait au parloir aussitôt son déjeuner pris. Un peu anxieuse, car ces convocations solennelles étaient toujours le prélude de quelque ennui, la jeune fille avala à la hâte sa tasse de lait et se rendit à cet appel.

Elle trouva M^{me} Douvre assise devant sa table

à écrire, comme le jour où elle lui avait demandé sa réponse à la demande de Valéry Logaart. C'était le même cadre, le même visage rigide, impitoyable...

– Assieds-toi, dit la voix sèche, et écoute-moi bien... As-tu envie de te marier ?

Le cœur de Reinette se serra. Ah ! elle ne voulait plus de ces mariages arrangés ainsi ! Elle se souvenait encore de l'autre !

– Je n'y songe pas, Madame, mais cependant je n'ai pris aucune résolution contraire, et, si un jour il se présentait une occasion... Mais quelqu'un que je connaisse, par exemple...

– Tu connais celui que je veux te proposer aujourd'hui, interrompit M^{me} Douvre avec une sorte de dureté. Tu as pu l'étudier à ton aise, si c'est cela qu'il te faut...

Et comme Reinette la regardait avec de grands yeux surpris et interrogateurs, elle acheva presque brusquement :

– C'est Germain qui veut t'épouser, si invraisemblable que soit la chose.

– Germain ! balbutia Reinette en se levant involontairement.

– Je comprends que tu sois étonnée. Tu ne t’attendais pas à cela ! dit M^{me} Douvre, d’un ton où se mélangeaient le dédain et la rancune. Je pense que tu as de la chance, pour une petite nigaude comme toi ! Après M. Logaart, si sottement lâché, voilà le capitaine Germain Douvre !... Enfin, c’est son idée, je ne veux pas le contrarier... C’est oui, naturellement ?

– Comment, vous voulez que je vous réponde tout de suite, sans réfléchir ! s’écria Reinette, très pâle et toute tremblante maintenant.

– Que tu es insupportable avec tes réflexions ! Pour M. Logaart, encore passe. Tu ne le connaissais pas, et puis tu étais très jeune. Mais aujourd’hui tu as dix-neuf ans, tu sais ce que vaut Germain, et ce qu’il peut t’offrir de bonheur... Car tu seras heureuse, je t’en réponds ! fit-elle avec âpreté.

– Oh ! je sais qu’il est bon !... si bon ! Mais en vérité je n’avais jamais pensé à cela...

M^{me} Douvre se retint de lever les épaules. Malgré sa prévention contre la jeune fille, il lui était impossible de l'accuser d'avoir cherché à amener l'événement qui se produisait aujourd'hui, et, à part elle, elle la traitait de petite sottise à cause de cette simplicité absolue.

– Allons, je te donne jusqu'à midi, déclara-t-elle avec condescendance. Va-t-en reprendre tes bas, tu réfléchiras pendant ce temps tout à ton aise.

Dans la lingerie tout assombrie par un ciel pluvieux, Reinette passa ce jour-là une matinée bien agitée, intérieurement. Le premier saisissement passé, elle pouvait envisager avec plus de calme la communication très inattendue. Germain, si sérieux, si intelligent, voulait faire sa femme de la pauvre petite Reinette ! M^{me} Douvre l'avait bien dit, c'était invraisemblable...

La jeune fille songea avec émotion :

– C'est donc pour cela qu'il était si bon ! Oh ! je n'ai pas cette fois la même appréhension que pour M. Logaart ! Je le connais, et puis je sais qu'il me laissera toujours libre sous le rapport de

la religion... Et même, peut-être...

Oh ! la délicieuse perspective de le ramener à Dieu ! Déjà quelque chose était changé en lui, Reinette croyait s'apercevoir qu'il réfléchissait sur ce sujet... Dieu voulait sans doute se servir de Reinette pour toucher le cœur de cet incroyant.

Et elle le soignerait si bien ! Elle serait si heureuse de lui procurer quelque bonheur !... Pauvre Germain, il regrettait tant de perdre ses jours dans l'oisiveté ! Mais à force de soins il guérirait, et alors il continuerait sa carrière. Il faudrait qu'elle, la petite Reinette se transformât en maîtresse de maison correcte, en élégante femme d'officier. Ce serait très intimidant !... Mais Germain lui apprendrait. Il était si patient, si bon pour elle !

M^{me} Douvre n'avait fait connaître à personne la fâcheuse déclaration du docteur, et Reinette pensait bien que le jeune homme guérirait un jour.

Décidément, cette seconde demande en mariage ne lui causait pas l'émoi douloureux de la première. Elle était vraiment contente, très

contente de devenir la femme de Germain, d'adoucir un peu... de tout son pouvoir, l'épreuve par laquelle il passait. Et elle ne voyait aucun obstacle à une réponse affirmative.

Après un fervent appel vers la divine lumière, elle se leva en entendant sonner midi et se dirigea vers la porte. Elle s'y heurta à M^{me} Douvre qui arrivait d'un pas tranquille.

– Germain est au parloir... Donne-moi ta réponse ici, dit-elle en entrant et en refermant la porte.

– Ce sera oui, Madame.

Le visage de M^{me} Douvre eut une imperceptible contraction.

– Ta décision a été plus prompte que l'autre fois ! dit-elle avec une froide ironie. C'est bien... Maintenant, il faut que je t'explique quelque chose... Germain a des scrupules de délicatesse tout à fait exagérés à mon avis... Mais enfin, il ne me servirait à rien de les combattre. Jamais, tant qu'il se verrait malade, il ne voudrait te demander de devenir sa femme. Il me l'a dit, il attendra sa

guérison. Mais...

Ici, elle s'interrompt deux secondes, ses lèvres se serrèrent violemment...

– ... Le docteur assure qu'une émotion heureuse, une grande satisfaction peut hâter cette guérison. Puisqu'il tient tant à toi, j'ai pensé qu'il était bien simple d'arranger les choses dès maintenant.

– Oh ! certainement ! dit Reinette avec élan. Si vraiment je puis contribuer à l'aider à se guérir, j'en serai si heureuse, Madame !

M^{me} Douvre détourna légèrement la tête, comme si ce clair et doux regard la gênait.

– Il faut donc manœuvrer doucement. Cet après-midi, je parlerai à Germain... Tu seras là, tu m'appuyeras et tu tâcheras de le convaincre... ce qui ne sera pas très difficile, je crois, acheva-t-elle avec une sorte d'irritation amère. Maintenant, allons déjeuner, Théodore et Germain doivent se demander ce qui nous arrive.

Pendant le repas, Reinette eut de nombreuses distractions et plusieurs fois elle sentit sur elle le

regard surpris de Germain. M^{me} Douvre, légèrement nerveuse, la reprit avec une froide dureté qui fit froncer les sourcils du jeune homme, et ce fut la mine très sombre que celui-ci quitta la table pour gagner sa place sous les tilleuls.

Une heure plus tard, sa mère et Reinette l'y rejoignirent. Il leva les yeux de la revue qu'il feuilletait, en disant avec froideur :

– Ne vous dérangez pas de vos occupations pour me tenir compagnie, ma mère. Il est bon que je prenne l'habitude d'être solitaire.

– Je n'en vois pas la nécessité. Tant que tu seras ici, tu ne te trouveras jamais seul, et, quand ta santé te permettra de quitter la Bordière, tu auras ta femme...

Les traits de Germain se contractèrent, ses yeux se détournèrent de Reinette, ce qui l'empêcha de remarquer la rougeur qui couvrait les joues un peu pâlies.

– Comme vous y allez, maman ! dit-il en essayant de sourire. Vous me voyez déjà marié,

alors que je suis encore un quasi impotent...

Elle eut un impatient mouvement d'épaules.

– N'exagère donc pas ! Tu vas beaucoup mieux, rien ne s'oppose à ce que tu te maries... Et voici pourquoi j'ai demandé à Marie-Reine si elle voulait devenir ta femme.

– Qu'avez-vous fait ?... s'écria-t-il en se redressant brusquement.

Il regarda Reinette et la vit tout émue, toute rougissante.

– Jamais, maman !... Jamais, tant que je ne serai pas guéri ! dit-il avec force.

Mais il tremblait et pâlisait. Une inquiétude traversa le regard de M^{me} Douvre. Elle se pencha vers son fils et lui prit la main.

– Ne te fâche pas, Germain, dit-elle avec une douceur inaccoutumée. Tu m'avais fait connaître ce que tu souhaitais, j'ai voulu te rendre heureux tout de suite... Et Marie-Reine l'est aussi. Demande-lui si j'ai pesé sur sa décision.

Reinette leva les yeux, elle rencontra le regard anxieux de son cousin. Sa petite main se tendit

vers lui...

– C’est bien librement, bien sincèrement que j’ai répondu oui à la demande de votre mère, Germain. C’est avec une confiance absolue et un grand bonheur que j’accepte de devenir votre compagne...

Mais il ne prit pas cette main qui s’offrait à lui, il détourna les yeux du joli visage ému.

– Vous êtes délicieusement bonne, Reinette, mais c’est impossible, dit-il d’une voix altérée. Je ne puis accepter le sacrifice de votre jeunesse, moi qui n’ai à vous offrir qu’une santé délabrée, peut-être à jamais compromise.

– Oh ! non, Germain, vous guérirez certainement !... Et si vraiment vous ne me trouvez pas trop sotté, trop ignorante, croyez que je serai bien heureuse de me confier à vous.

Il connaissait trop l’âme claire et droite de Reinette pour douter de sa sincérité. Cependant, de nouveau, le refus montait à ses lèvres... Mais il regarda sa mère, il vit ses traits raidis, ses yeux durs fixés sur la jeune fille. Elle avait trop bien

protesté lorsque Germain lui avait parlé de son désir d'épouser Reinette, pour qu'il ne comprît pas qu'elle accomplissait aujourd'hui un sacrifice en faisant fléchir son orgueil et son ambition devant la secrète souffrance de son fils. Mais celui-ci devinait aussi que son antipathie ne cédait pas... Et il songeait tout à coup qu'en devenant l'époux de l'orpheline il la soustrairait à l'autorité de M^{me} Douvre et à cette position de quasi servante qui était la sienne à la Bordière. À cette enfant toujours dépendante, il ferait son possible pour donner un peu de bonheur, et, en tout cas, elle se sentirait aimée, protégée...

Il redressa la tête et regarda Reinette.

– J'avais rêvé autre chose, dit-il avec mélancolie. Lorsque je suis parti pour le Sénégal, je rêvais de conquérir la gloire pour vous l'offrir ma petite Reinette, car déjà votre souvenir ne me quittait plus... Vous ne vous doutiez pas de cela ? C'est que je n'ai jamais aimé à montrer le fond de mon cœur. Et puis vous étiez trop jeune, Reinette, et moi je devais partir. Il était donc préférable de me taire encore...

Il ne dit pas que la résistance prévue de sa mère l'avait surtout fait remettre à son retour en France cette révélation qui devait soulever de terribles tempêtes.

– ... Et maintenant, si j'ai acquis un peu de gloire là-bas, j'y ai trouvé aussi une maladie longue, sinon inguérissable. Voilà ce que le capitaine Douvre peut vous offrir aujourd'hui... ce qu'il hésite à vous voir accepter.

– Oh ! Germain, j'accepte tout ! dit-elle spontanément en se levant et en posant sa petite main sur celle que Germain n'osait encore avancer vers elle. Je serai si fière de vous, si fière de ceci, qui me rappellera votre vaillance et vos exploits là-bas...

Son doigt désignait le ruban rouge attaché à la boutonnière du jeune officier.

– Allons, Germain, ne te fais pas prier, dit la voix sèche de M^{me} Douvre. Marie-Reine, tu le vois, est ravie de devenir ta femme... et toi tu meurs d'envie de lui dire oui.

Cette intervention, ce ton dur que M^{me} Douvre

essayait vainement d'adoucir eurent raison des dernières hésitations de Germain. Il se pencha et baisa la main de Reinette en murmurant :

– Soyons donc fiancés aujourd'hui, petite Reinette, et dites-vous que vous me donnez en ce moment un des grands bonheurs de ma vie.

Il était vraiment transformé tout à coup. Un peu de couleur montait à ses joues blêmes, le cerne bleuâtre de ses yeux s'atténuait. Avec une tendre douceur, il parlait à Reinette, et elle, un rayon de joie calme dans ses grands yeux émus, l'écoutait, tranquillement heureuse de lui procurer ce bonheur.

M^{me} Douvre, silencieuse, les regardait. Son front plissé, un très léger mouvement nerveux dans les doigts indiquaient qu'une sourde irritation se cachait sous son apparence impassible...

Germain se tourna tout à coup vers elle, il posa sa main sur celle de sa mère...

– Merci, maman, dit-il gravement.

Elle se pencha et effleura de ses lèvres le front

de son fils.

– Je l’ai fait pour toi, répliqua-t-elle avec froideur. Tu peux me remercier, car il m’en a coûté de renoncer à mes propres rêves.

Mais Germain ne devait jamais savoir à quoi il devait cette renonciation.

XIII

Les rayons d'un brûlant soleil d'été entraient dans le grand salon de la Closerie où Valéry se trouvait seul au retour de l'enterrement de M^{me} Reybard. Sa cousine était morte trois jours auparavant, en lui léguant toute sa fortune au détriment de M^{me} Hornier qu'elle ne pouvait souffrir. Ce matin, il venait de suivre, seul de la famille, le convoi funèbre de sa parente... Parmi ceux qui défilaient ensuite devant lui, il avait reconnu M. et M^{me} Douvre. Leur vue lui rappelait ses brèves fiançailles, ces quelques jours passés dans le petit pays angevin, ces visites quotidiennes à la Bordière...

Avait-il jamais complètement oublié tout cela ?

Peut-être, dans l'espérance que lui donnait l'éducation morale d'Estelle, le souvenir de ce passé si court s'était-il évanoui, très estompé tout

au moins. Il avait mis non son cœur mais toute son intelligence à cette tâche qui avait abouti au plus lamentable insuccès. Cette non-réussite avait donc péniblement frappé son orgueil, sans blesser ce cœur qui n'éprouvait pour Estelle qu'une affection raisonnée, une affection intellectuelle, dans le genre de celle que ressentait le jeune savant en présence d'une nébuleuse, objet de ses études.

Et lorsque était venu l'effondrement de son œuvre, son cerveau seul avait senti le vide. Le cœur restait indemne, et, lentement, un souvenir très lumineux y revenait : celui de la petite fiancée de huit jours, telle qu'elle était apparue sur la terrasse de la Bordière, dans la révélation de son âme candide et pieuse, dans son énergie de chrétienne et sa grâce timide de vraie jeune fille.

Chose étrange ! il se sentait maintenant las de ses propres théories, fatigué de ses maximes philosophiques. Un désir imprécis flottait en lui, désir de vérité, de lumière, de quelque chose de plus sûr que le sable mouvant de ses opinions personnelles, qu'il découvrait peu à peu si

incertaines et impuissantes à émouvoir le cœur, à le faire vibrer et compatir aux souffrances d'autrui.

La mort de sa femme ne lui avait fait éprouver que l'émotion vague ressentie à l'annonce de l'accident survenu à une étrangère. Quant à sa fille, il n'avait pour elle aucune affection, aucun intérêt même, et, d'avance, il renonçait à son éducation morale. L'enfant ressemblait trop, à sa mère. En se penchant sur le berceau de la petite créature, il rencontrait ces grands yeux sésaphiques qui l'avaient si bien joué, et une irritation froide montait en lui, rejaillissant en indifférence sur l'enfant, vivant portrait d'Estelle. Il abandonnait à sa mère l'entière direction de la petite Suzanne et s'imposait comme un devoir strict d'entrer une fois par semaine dans la chambre voisine de celle de M^{me} Logaart pour jeter sur sa fille un vague coup d'œil, après quoi il retournait à ses travaux arides, dans lesquels, plus que jamais, il se plongeait avec la passion froide qui formait le fond de son caractère. Sa célébrité augmentait, se fortifiait ; il était appelé aux réunions savantes des deux mondes et voyait

une atmosphère de gloire l'entourer. Ainsi son orgueil se trouvait satisfait, et il semblait vraiment que l'austère et froid Valéry ne pût demander autre chose.

Telle était, du moins, l'opinion de ceux qui le connaissaient un peu intimement : selon eux, chez Valéry Logaart, l'esprit s'était développé au détriment du cœur. Celui-ci existait, mais, scientifiquement, conduit par le jeune mathématicien, il ne devait jamais s'écarter d'une ligne immuable.

Il en avait été ainsi très longtemps, jusqu'à ces jours pas très lointains où Valéry s'était avisé qu'un petit coin de ce cœur de savant conservait encore quelque sensibilité et pouvait s'émouvoir au souvenir d'un charmant visage de femme.

En ce moment, le front appuyé contre une vitre, il regardait machinalement le parc, très bien entretenu, car la Closerie était la plus belle propriété du pays. Tout cela lui appartenait, il était riche, très riche...

– À quoi cela me servira-t-il ? Ma fille le dépensera plus tard en futilités... Non, je donnerai

plutôt toute cette fortune à de grandes entreprises scientifiques ! songea-t-il avec colère. Mais si j'avais une femme sérieuse, elle saurait l'utiliser pour le plus grand bien de tous...

Il leva les épaules avec impatience et sortit du salon. Un domestique frottait les cuivres du vestibule. C'était un très vieux serviteur de M^{me} Reybard, que Valéry avait l'intention de constituer gardien de la Closerie, désormais inhabitée, car qu'y viendrait-il faire seul ?

Le trouvant là, il lui adressa sa proposition.

La physionomie du vieillard s'éclaira subitement.

– Je crois bien, Monsieur, que j'accepte ! Je craignais que Monsieur ne me gardât pas, car je ne suis plus très ingambe... mais j'aurais eu tant de peine de quitter la Closerie. Et puis, je suis tout près de la Bordière où ma fille est servante.

– Ah ! elle est à la Bordière ? Y a-t-il quelque changement, par là ?

– Mais oui, Monsieur, il y a M. Germain qui est revenu l'année dernière, très malade, et qui ne

va guère mieux, paraît-il. M. Charles fait son service...

– M^{lle} du Helly est-elle toujours là ?

– Toujours, Monsieur.

– Je pensais qu'elle était peut-être mariée, dit Valéry en posant sur le bouton de la porte d'entrée une main un peu nerveuse.

– Oh ! non. Elle est bien gentille, mais on dit qu'elle n'a pas de dot.

Valéry sortit de la Closerie, il gagna la campagne, rafraîchie par une petite averse nocturne et parfumée d'une délicate senteur de fleurs mouillées. Bien qu'il eût toujours été secrètement sensible aux beautés de la nature, il n'avait jamais éprouvé comme aujourd'hui le plaisir de se trouver au milieu des champs, devant le paysage d'une souriante beauté que formaient la Loire, les coteaux dorés par le soleil, des grands prés entourés de haies fleuries. Devenait-il jeune, à trente-cinq ans ?... En tout cas, il lui fallait constater que la science n'avait plus pour lui l'attrait exclusif d'autrefois.

Il prit le sentier tortueux, bordé de haies très hautes. Là-bas apparaissait une forme féminine. En approchant, Valéry reconnut que c'était une jeune personne qui essayait de détacher son chapeau accroché à une branche épineuse de la haie.

Il s'avança dans l'intention courtoise de lui venir en aide. La promeneuse, qui n'avait sans doute pas entendu son pas sur l'herbe du sentier, tourna vers lui de grands yeux surpris... Il s'arrêta, un peu saisi, en se voyant en face de Marie-Reine du Helly.

Elle le regardait avec un étonnement mêlé de confusion, en devenant très rouge. Reprenant sa présence d'esprit, il se découvrit et s'inclina en demandant :

– Me permettez-vous de vous débarrasser de cette branche indiscreète, Mademoiselle ?

– Je vous en serai reconnaissante, car je ne puis en venir à bout.

En un instant, Reinette se trouva délivrée. Tout en consolidant son chapeau, elle remercia

Valéry avec son habituelle simplicité.

– Je suis très heureux de m’être trouvé si à point pour vous rendre service, Mademoiselle.

Elle remarquait aussitôt, chez lui, un changement véritable, moins de raideur et d’aspect doctoral, une courtoisie plus simple, une douceur inconnue dans le regard.

Ils étaient maintenant silencieux, embarrassés au souvenir de ce qui avait existé entre eux jadis. Valéry avait arraché une feuille de la haie et la pétrissait nerveusement en regardant Reinette occupée à secouer son ombrelle qui avait glissé dans l’herbe humide. Il s’étonnait de la trouver presque semblable à autrefois, presque, car, si elle conservait toujours son regard d’enfant, elle avait un peu perdu l’apparence frêle de ses seize ans, et elle ne paraissait pas tout à fait aussi timide qu’alors.

Il dit tout à coup, pour rompre probablement ce silence gênant :

– J’ai vu ce matin M. et M^{me} Douvre. Vous ne les aviez pas accompagnés, Mademoiselle ?

– Non, il m’a été impossible de quitter la Bordière. J’ai bien regretté de ne pas assister aux funérailles de cette pauvre M^{me} Reybard... Voici quelque temps que je ne l’avais vue...

– Oui, les relations se sont espacées depuis... Avez-vous tout à fait oublié ce qui s’est passé, sur la terrasse ?

Elle fit un signe négatif, sans le regarder.

– Moi non plus. Un homme n’oublie pas le jour où il a commis la sottise de passer près du bonheur... Mais ce souvenir que vous en avez gardé, est-ce – pardonnez-moi si je vous parais un peu indiscret – est-ce de la rancune pour le glacial savant qui prétendait vous traiter en objet d’expériences, pour celui qui a si froidement brisé la promesse qui l’unissait à vous ?

Elle leva sur lui ses yeux graves, un peu émus.

– De la rancune !... Non, Monsieur, c’était de la compassion, et la preuve, c’est que je n’ai jamais cessé chaque jour de prier pour vous.

Derrière les lunettes bleutées, il sembla à Reinette qu’une petite clarté avait jailli.

– Ah ! vous avez prié pour moi ?... C’était, en effet, fort méritoire, car je ne devais pas vous être précisément très sympathique.

Elle détourna les yeux, sans répondre à cette interrogation implicite. Il poursuivit avec calme :

– Il y a d’étranges aberrations dans le cerveau humain, et je ne fais aucune difficulté de reconnaître que la mienne était particulièrement bizarre... Évidemment, une femme pourvue de très faibles convictions ne pouvait être qu’un roseau vacillant à tous les souffles. Vous n’étiez pas ce roseau, j’ai dû le constater à votre louange, Mademoiselle.

Où voulait-il en venir ? Que signifiait ce ton adouci, presque ému ?...

– ... Vous avez, sans doute, entendu parler de mon mariage et du dénouement de cette union sans base d’affection de part et d’autre ?

– Oui, j’ai tout su... Pauvre petite fille ! murmura Reinette avec émotion.

– C’est de l’enfant que vous parlez ? Rassurez-vous, elle n’est pas malheureuse... bien

que l'amour paternel ne soit pas très développé chez moi, ajouta-t-il avec une froide ironie.

– Oh !... dit Reinette avec une sorte d'indignation.

– Je vous scandalise ?... Je n'ai pas la prétention de me faire passer pour meilleur que je le suis. Dans le choix que j'ai fait d'une compagne, le cerveau seul a agi. Seul, il a souffert aussi, plus tard... et, en vérité, l'enfant est trop le portrait de sa mère pour que je l'aime jamais.

– Mais elle est votre fille aussi ! s'écria Reinette, secrètement révoltée en oubliant son habituelle timidité.

À travers les lunettes, les yeux noirs de Valéry, dépouillant quelque peu leur froideur coutumière, enveloppèrent la douce physionomie un peu animée par sa généreuse émotion.

– Oui, et il y a évidemment de ma part, dans cette indifférence, une faute véritable, dit-il avec une paisible loyauté. Est-ce encore une conséquence de mes théories morales ? Peut-

être... Mais je ne me sens pas la force de vaincre cette antipathie. Il me faudrait...

Il s'interrompt. Ses yeux se détournèrent, sa main saisit une branche de la haie et se mit à la tourmenter un peu nerveusement...

– Il me faudrait l'énergie de certaines âmes... âmes de vrais chrétiens, qui savent surmonter les révoltes de leur nature. La mienne, en dépit de sa haute philosophie, n'est pas capable de cet héroïsme... Et savez-vous ce que j'envie maintenant, Mademoiselle du Helly ?... C'est cette force de caractère, ce sont ces convictions qui vous ont fait, tout enfant craintive que vous étiez autrefois, répondre si fermement à l'autoritaire et orgueilleux savant qui avait la prétention de vous enlever peu à peu, sans secousses, vos croyances chrétiennes pour y substituer ses propres principes. Oui, vous êtes plus forte, mieux armée que Valéry Logaart avec toute sa science et sa philosophie.

Quelle surprise envahissait l'âme de Reinette ! Elle rêvait... oui, elle rêvait certainement ! Et pourtant, il était bien devant elle, très grave,

sincère comme il l'avait toujours été, dans ses erreurs elles-mêmes, et – chose tout à fait inattendue – visiblement ému.

– ... C'est pourquoi, Mademoiselle, si vous avez confiance en la loyauté de ce même Valéry, il vous demandera une seconde fois : Voulez-vous devenir ma femme ?... Mais en vous promettant désormais l'absolue liberté de vos croyances, en vous demandant d'être pour lui une compagne, une conseillère, une confidente, et non plus une élève. Et il vous sera permis d'espérer le voir chercher la vérité sous votre égide, car il est las de tout ce qu'il a cru jusqu'ici, il doute de lui-même et, pour la première fois de sa vie, son cœur a senti le vide de toute croyance certaine, de toute affection véritable.

Reinette, très pâle, l'écoutait. Mais, reprenant rapidement possession d'elle-même, elle l'interrompit du geste.

– Il ne peut être question de cela, Monsieur. Je suis depuis trois jours la fiancée du capitaine Germain Douvre.

Il tressaillit, et son visage frémit.

– Pardonnez-moi... J’ignorais complètement cette circonstance, dit-il d’une voix légèrement altérée. Oubliez donc ce que je vous ai dit... et continuez seulement à prier un peu pour un philosophe aveugle qui n’a pas de guide dans la vie...

Elle répliqua avec émotion :

– Les guides ne manquent pas. Dieu les donne à qui les demande sincèrement. Je solliciterai pour vous cette grâce, Monsieur Logaart... Adieu.

Il s’inclina profondément et Reinette s’éloigna dans le sentier ensoleillé, bordé de vieux arbres nouveaux où les oiseaux gazouillaient joyeusement. C’était un beau matin d’été, un peu rafraîchi par la pluie nocturne, tout embaumé des saines senteurs agrestes. Cependant, Reinette se sentait toute lasse, toute mélancolique. Elle venait de constater une métamorphose si étrange, d’entendre des paroles tellement inattendues !

Elle l’avait bien jugé, autrefois : il était loyal même dans l’aberration qui le poussait à implanter chez sa femme, par un système de domination morale, les théories dont il était

l'auteur. Le jour où le voile était tombé, où le doute était entré en lui, il avait sincèrement reconnu son erreur... Et il venait demander à son ex-fiancée de l'aider à monter vers la lumière.

Reinette se sentait le cœur serré à la pensée qu'il lui fallait refuser cette tâche, si douce à son âme chrétienne. Et elle souffrait à l'idée que cet homme si fier, si pénétré de sa supériorité, lui avait offert d'être sa compagne respectée, écoutée... aimée peut-être, et qu'elle n'avait pu lui répondre que par un refus.

– Je vais tant prier pour lui afin qu'il trouve bien vite une femme réellement chrétienne ! pensa-t-elle avec une ferveur un peu douloureuse.

Elle avait déjà adressé d'ardentes prières à celui qui peut ouvrir les yeux des aveugles, afin que Valéry Logaart sortît de ses ténèbres... Oui, c'était vraiment chose singulière que le souvenir de si courtes fiançailles fût demeuré tellement présent à son esprit que, idéalisée en quelque sorte par le temps, l'image de l'austère et glacial savant ne l'eût jamais quittée. Pendant ces huit jours, elle avait loyalement cherché à se pénétrer

de ses obligations, de ses futurs devoirs, parmi lesquels se plaçait celui de se dévouer tout entière à son mari, de s'attacher à lui « comme l'Église l'est à Jésus-Christ ». De ces efforts, l'empreinte était demeurée dans l'âme aimante et fidèle de Reinette.

En ouvrant la porte de la Bordière, elle s'arrêta quelques minutes pour réfléchir. Fallait-il faire part de cette rencontre à Germain ? Oui, car elle ne devait rien lui cacher, maintenant... Et il était d'ailleurs si bienveillant, si affectueux pour elle ! Et comme il paraissait heureux ! Réellement, il semblait transformé depuis ces trois jours de fiançailles, et ce matin le docteur avait constaté un mieux sensible.

Elle se dirigea vers la terrasse où elle pensait trouver Germain. Depuis deux jours, le jeune homme, se sentant plus fort, y venait passer la matinée, au soleil.

Il s'y trouvait, en effet. Assis dans un fauteuil de jardin, il regardait le paysage ensoleillé, la Loire rutilante entre ses berges vertes. Il tourna la tête et sourit joyeusement en reconnaissant

Reinette.

– Vous revenez de la messe, petite Reinette ? dit-il en se levant et en portant à ses lèvres la main qu'elle lui tendait.

– De la messe et de chez le pauvre Michel, Germain.

– Eh bien ! votre tâche d'évangélisation avance-t-elle, petit apôtre ?

– Vraiment, oui, Germain, le pauvre garçon ne blasphème plus et commence à prier. Je suis bien contente de le voir plus résigné... Sa mère et lui vous remercient de votre généreux secours, mon ami.

– Qu'est-ce que cela près de ce que vous leur donnez !

– Ne restez pas debout. Germain, vous allez vous fatiguer... Et, si vous le voulez bien, je vais vous faire part d'une rencontre que je viens de faire.

– Une rencontre ?... Et laquelle donc, Reinette ?

– M. Logaart !

– Logaart !... En effet, c'était l'enterrement de M^{me} Reybard aujourd'hui. Eh bien ! il vous a poliment saluée, je suppose ?

– Il m'a parlé, dit Reinette.

Et, presque mot pour mot, elle répéta les paroles de Valéry. Germain l'écoutait, très sérieux, très calme... Il eut seulement un léger tressaillement lorsque Reinette, un peu rougissante et visiblement émotionnée mentionna la demande en mariage que lui avait adressée de nouveau son premier fiancé.

– Ah ! il paraît que ce savant Logaart s'est enfin aperçu de sa sottise ! murmura-t-il railleusement. Tant pis pour lui, il la paye maintenant...

Il s'interrompt en voyant une lueur de surprise attristée dans les yeux limpides de Reinette.

– Vous me trouvez sans doute bien mauvais, Reinette ? Pardonnez-moi, je ne suis pas encore un saint, hélas ! Et ce Logaart s'est montré si bizarre pour vous, autrefois !

– Il croyait bien faire, Germain... Et il paraît très changé, je vous assure. Il a réfléchi, sans doute il a vu combien sont fragiles les doctrines humaines. Pauvre homme !... Et maintenant, il cherche une âme qui l'aide à trouver la lumière.

– Vous regrettez peut-être de n'avoir pas la liberté d'être cette âme-là ? dit un peu brusquement Germain en plongeant son regard dans les yeux émus de Reinette.

– Moi ou une autre, peu importe... Dieu n'a pas besoin de ma pauvre petite personne pour sauver l'âme de cet homme de bonne volonté. J'ai regretté, il est vrai, de lui infliger cette petite déception, mais, en vérité, il ne pouvait vraiment me demander de dénouer nos fiançailles, n'est-ce pas, Germain ?

Elle souriait. Mais lui crut voir une ombre de regret dans les douces prunelles grises.

– Non... mais si vous aviez été libre, que lui auriez-vous répondu ? demanda-t-il d'un ton qu'il essayait de rendre indifférent.

Elle baissa un peu la tête, et réfléchit un

instant.

– J’aurais bien hésité... Il y a ce souvenir d’autrefois, où il était si sévère, si glacé... Et pourtant, déjà, j’avais l’intuition que son âme était droite. Seulement, je me demandais s’il avait un cœur...

– Et aujourd’hui ?

– Eh bien ! il m’a semblé que ce cœur existait... pas très développé encore, peut-être. Mais une affection véritable, des sentiments chrétiens arriveraient sans doute à le transformer. J’espère qu’il trouvera une aimable et dévouée compagne qui sera aussi une mère pour cette pauvre petite fille... Mais j’oublie l’heure ! J’ai bien des choses à faire avant le déjeuner...

– Laissez cela ! dit Germain avec une légère impatience. J’ai prié ma mère de vous décharger de toutes besognes, et elle a acquiescé à mon désir.

La physionomie de Reinette prit une expression sérieuse, presque grave.

– Écoutez, Germain, il me semble que je ne

dois pas mécontenter M^{me} Douvre en abandonnant, tout d'un coup, la tâche qu'elle m'assignait. La semaine prochaine, il viendra une seconde servante, je pourrai être davantage à vous... Soyez patient et ne fâchez pas votre mère.

Il prit la main de Reinette et la serra doucement entre les siennes.

– Vous êtes la plus sage de nous deux, petite Reinette. En vous écoutant, je vais devenir une perfection. Allez donc à votre travail, nous nous retrouverons à déjeuner.

– Oui, à tout à l'heure, Germain... Mais je crains que vous n'ayez bien chaud ici.

– Non, je me trouve très bien... Réellement, je me sens beaucoup mieux aujourd'hui. Il est temps que je guérisse, si je ne veux pas faire un marié trop piteux. Il ne me conviendrait pas du tout de vous voir transformée en garde-malade à perpétuité, Reinette.

– Je ne le demande pas, certes ! Mais si cela devait être, je serais bien heureuse de vous être bonne à quelque chose.

– Oui, c’est par compassion chrétienne que vous acceptez d’épouser ce pauvre Germain, n’est-ce pas ? dit-il d’un ton plaisant.

Mais une expression anxieuse traversait ses yeux fixés sur la tranquille physionomie de Reinette.

– Oh ! Germain, quelle idée ! s’écria-t-elle en souriant. Souffrant ou non, vous savez bien que c’est avec tant de confiance que je deviendrai votre femme !... Allons, je m’en vais bien vite. À tout à l’heure !

Elle s’éloigna d’un pas vif. Mais un petit pli soucieux se formait sur son front. L’interrogation de Germain venait de lui faire jeter un coup d’œil au fond d’elle-même... Par compassion ? Était-ce vraiment pour cela seulement qu’elle avait accepté sa demande ?

Non, elle l’avait fait encore par reconnaissance, par une profonde estime de cette nature si élevée, si belle sous ses dehors froids... Par affection aussi, car elle en éprouvait une véritable, toujours grandissante, pour ce Germain jadis si raide, si indifférent, et dont la bonté

l'entourait maintenant d'une forte protection.

Non, en vérité, la seule compassion, le seul désir de lui procurer quelque bonheur ne l'avait pas guidée dans son acceptation si prompte. Elle l'estimait vraiment au-dessus de tous, elle serait fière et heureuse d'être sa femme.

Et, un peu rassérénée, car elle avait senti un instant comme un petit nuage couvrir son âme, Reinette se hâta pour gagner le logis où l'attendait une semonce de M^{me} Douvre, semonce mitigée, car Germain n'admettait plus maintenant que sa fiancée fût traitée avec autant de sévérité, et M^{me} Douvre, craignant de le voir quitter la Bordière après son mariage, s'astreignait à certains égards, fort relatifs, envers sa future bru.

Mais son antipathie ne cédait pas pour cela. N'était-ce pas une chose pénible de voir cette petite fille réussir là où elle, l'intelligente M^{me} Douvre, avait échoué ? De constater, depuis le jour des fiançailles, ce mieux incontestable que n'avaient pu obtenir tous les soins de la mère ?

– Le bonheur, il n'y a que ça ! disait le docteur en se frottant les mains.

– Le bonheur ne dure pas toujours, répondait-elle sèchement. Il aura des désillusions... Alors, que deviendra-t-il.

– Bah ! pourquoi en aurait-il ? Cette petite Marie-Reine est une perle... Ne soyez donc pas pessimiste, chère Madame.

Elle levait un peu les épaules en murmurant :

– Il n’y a pas de médaille sans revers... Germain ne trouvera que trop tôt celui de cette soi-disant perfection.

Après le départ de Reinette, Germain était demeuré longtemps immobile, son regard un peu assombri fixé sur le bosquet où avait disparu la jeune fille. Une préoccupation se lisait sur sa physionomie songeuse, où retombait encore le voile de tristesse qui s’y étendait si souvent, depuis sa maladie.

– Pauvre petite Reinette, elle se laisse conduire par son bon petit cœur, si affectueux, si charitable ! songea-t-il avec une émotion mélancolique. Elle ne se rend pas compte de ce qui se passe au fond de ce cœur-là, ni des

véritables sentiments qui guident ses actes... Mais cette âme est si transparente, si simple, qu'il me semble y lire clairement... que je suis pour elle un fiancé très estimé, très affectionné, auquel elle se dévouera sans mesure, parce qu'elle en aura pris l'obligation devant Dieu, parce que c'est là un instinct de cette âme exquise. Elle voit en moi un être éprouvé, qui lui témoigne de la bienveillance, et à qui elle peut rendre service. Cela a suffi pour lui faire dire oui... Mais cela ne me suffit pas, à moi ! murmura-t-il avec amertume.

XIV

Il y avait aujourd'hui une petite réunion à la Bordière. Ce fait était rare, M^{me} Douvre n'aimant pas les réceptions, même intimes. Mais il s'agissait de préparer le futur mariage de Charles, et, dans ce but, elle était disposée à tous les sacrifices.

Quelques jeunes filles, quelques jeunes gens, amis de Germain et de Charles avaient été conviés pour entourer la riche M^{me} Cordier, petite brune sans grâce, qui étalait une élégance tapageuse. Reinette, vêtue d'une robe blanche très simple, aidait M^{me} Douvre à faire les honneurs de cette réunion où le joyeux Charles mettait un entrain endiablé.

Germain n'y paraissait pas. Son état était beaucoup moins satisfaisant depuis quelque temps, la fièvre reparaissait de nouveau, l'affaiblissement augmentait chaque jour... La

date du mariage avait été reculée indéfiniment et le jeune homme n'en parlait même plus. Il semblait très calme, très résigné, il s'entretenait fréquemment avec sa fiancée de questions religieuses et lisait beaucoup de volumes s'y rapportant. Jamais il ne laissait voir de craintes au sujet de sa santé, mais Reinette remarquait avec un serrement de cœur qu'il ne faisait plus de projets, comme les premiers jours des fiançailles, et ne se mêlait jamais à la conversation lorsqu'il y était question de l'avenir.

Elle le soignait de toute son âme, elle multipliait pour lui ses prières et sollicitait en sa faveur celles de son amie Emmeline et de ses pieuses compagnes. Il était impossible de rêver une fiancée plus attentive, plus dévouée... Et Germain, en la suivant d'un regard attendri, murmurait mélancoliquement :

– Pauvre petite Reinette, vous accepteriez cela toujours !... Mais pas moi... oh ! pas moi !

Il avait voulu, aujourd'hui, qu'elle parût à la réunion, malgré la résistance que lui opposait Reinette, un peu effrayée de la faiblesse

excessive qu'elle constatait chez lui. Il avait également refusé de voir sa mère demeurer près de lui, et M^{me} Douvre, le cœur serré par l'appréhension, avait dû rejoindre ses hôtes, cette réunion, décidée pendant une période d'amélioration, n'ayant pu être contremandée à temps.

Vers 4 heures, tandis que toute la jeunesse entourait le piano où Charles accompagnait la voix aigrette de M^{lle} Cordier, Reinette, occupée près de la table à thé, vit apparaître dans l'entrebâillement d'une porte le visage coloré de M. Douvre, demeuré seul près de son fils.

– Viens un peu ! souffla-t-il.

Elle sortit du salon, et la voix oppressée de M. Douvre murmura :

– Germain a une faiblesse. Je ne sais comment l'en faire sortir...

Elle le suivit en hâte. Germain était en effet inanimé dans son fauteuil. Après de longs soins, il revint à lui et eut dans le regard une lueur de contentement en rencontrant les yeux inquiets de

Reinette.

– Rassurez-vous, ce ne sera rien, dit-il d'une voix à peine distincte. Je regrette que vous l'ayez dérangée, mon père. Retournez en bas, ma petite Reinette.

Mais elle refusa fermement et demeura près de lui jusqu'au moment où M^{me} Douvre, délivrée de ses invités, put monter à son tour.

Il n'y avait pas à se le dissimuler, la maladie faisait d'effrayants progrès. À dater de ce jour, ils furent tellement sensibles que Reinette, effrayée, songea qu'il allait peut-être mourir.

Il était très paisible, se laissait soigner sans murmure par sa mère et sa fiancée, acceptait toutes les prescriptions du docteur, comme un homme qui n'a plus rien à perdre. Reinette lui faisait la lecture, il continuait avec elle les entretiens religieux, et elle constatait avec bonheur l'ascension vers la lumière de cette âme très droite, très élevée et toujours attirée vers le beau et le bien. Mais la jeune fille ne savait encore s'il était disposé à faire le dernier pas.

Un soir d'octobre, il eut une syncope si prolongée que la stoïque M^{me} Douvre elle-même ne put dissimuler son effroi. En revenant à lui, il dit doucement :

– Vous prierez M. le curé de venir, maman.

M^{me} Douvre ne protesta pas. Très peu préoccupée de l'âme de ses fils alors qu'ils étaient en bonne santé, elle sentait vaguement, comme beaucoup, en voyant l'un d'eux aux portes du tombeau, la nécessité des secours religieux.

Elle s'éloigna de la chambre, et Reinette demeura près de Germain qui retombait dans une sorte de somnolence.

Le tic-tac de la pendule rompait seul le silence de cette chambre de malade. Reinette sentait son cœur se serrer en regardant le visage blême et creusé de son fiancé. Quel changement en quelques semaines.

Les paupières de Germain se soulevèrent, son regard se posa sur le visage pâli de Reinette...

– Êtes-vous contente, petite Reinette ? Je vais

mourir en chrétien...

– Non, non, vous ne mourrez pas, Germain !
Vous verrez que nous vous guérirons...

Il eut un sourire mélancolique.

– C’est fini, Reinette, je le sens... Les derniers bonheurs de ma vie, c’est vous qui me les aurez donnés, ma chère petite fiancée, et, entre tous, le plus grand : celui de me ramener à Dieu.

Voyant qu’elle pleurait, il posa doucement sa main sur la sienne.

– Ma pauvre Reinette, voilà que je vous fais souffrir !... moi qui voulais vous voir si heureuse ! Je croyais guérir, alors... Pauvre petite Reine, il vous faudra demeurer encore à la Bordière... mais pas très longtemps, je l’espère, car vous vous marierez...

Elle l’interrompit d’un geste de protestation.

– Non, non, Germain, ne parlez pas de cela !...

– Mais si je dois vous en parler, Reinette. Je connais votre petite âme délicate, je sais que le souvenir de nos promesses vous demeurera longtemps présent... Mais il ne faut rien exagérer,

et, puisque Dieu m'enlève à vous, il est probable qu'il mettra sur votre route quelqu'un de meilleur...

– On ne peut pas être meilleur que vous, Germain ! s'écria-t-elle avec chaleur.

– Vous croyez cela, petite fille ?... En tout cas, personne ne vous aimera mieux que moi... Mais si un honnête homme, que vous connaissez... si Valéry Logaart, par exemple, vous demandait encore de devenir sa femme, il faudrait accepter, Reinette.

Elle secoua négativement la tête, incapable de parler, car les sanglots l'étouffaient.

– Si, il le faudrait, car c'est une âme droite, et ce qu'il vous a promis, il le tiendra. Vous serez heureuse près de lui, parce qu'il vous aimera fortement, sérieusement... et vous l'aimerez aussi, Reinette.

Sa tête fatiguée retomba sur l'oreiller, ses yeux se fermèrent de nouveau. La jeune fille, toute tremblante d'émotion, demeura un long moment immobile, partagée entre le chagrin et

l'admiration. Quelle belle âme avait ce Germain ! Combien il était délicat et affectueux !

Et il allait mourir, il allait laisser sa petite fiancée, toute prête, pourtant, à se dévouer à lui, à l'entourer de soins et d'affection ! À cette pensée, les larmes jaillirent de nouveau sous les paupières de Reinette, et, pour les dissimuler à Germain au cas où il ouvrirait les yeux, elle gagna la pièce voisine dans l'intention de préparer la boisson fraîche que devait prendre le jeune homme.

Mais M^{me} Douvre s'y trouvait déjà. Elle tourna vers sa pupille son visage un peu pâli, un peu flétri, et rigide comme aux plus mauvais jours.

– Je n'ai pas besoin de toi... Reste près de lui, puisqu'il ne peut pas se passer de toi... Et pourtant, tu n'as pas été capable de le guérir ! dit-elle âprement, en plongeant son regard étincelant dans les yeux mouillés de Reinette. Il lui faut le bonheur, avait dit le docteur... Tu n'as donc pu lui donner la somme de joie nécessaire puisque... puisqu'il va mourir ?

Elle se détourna brusquement, et Reinette, un peu chancelante, regagna la chambre de Germain.

Le front entre ses mains, elle fit son examen intérieur. Réellement, n'avait-elle pas fait pour Germain tout ce qui était en son pouvoir ? Avait-elle manqué à une seule des obligations contractées envers lui au jour de leurs fiançailles ? Ne lui avait-elle pas témoigné la plus entière confiance ?... Non, en vérité, elle ne voyait pas ce que pouvait lui reprocher M^{me} Douvre. C'était la souffrance maternelle qui faisait ainsi parler celle-ci, et aussi la secrète et tenace rancune qui n'avait jamais cessé d'exister dans ce cœur contre la douce petite Reinette, surtout depuis qu'elle était la fiancée de Germain.

Ce fut un jour de novembre, tout ensoleillé, que Germain Douvre s'éteignit doucement, les yeux fixés sur le crucifix que tenait Reinette. Ses derniers mots furent cette recommandation à sa mère :

– Maman, je vous confie Reinette... Aimez-la un peu pour l'amour de votre fils.

M^{me} Douvre ne répondit pas, ses yeux se détournèrent de la jeune fille agenouillée... La

femme stoïque ne fléchit pas à cet instant suprême, son calme déconcertant se démentit à peine au moment où Germain exhala le dernier soupir. Mais quand ses lèvres se posèrent sur le front de son fils, il parut un instant à ceux qui étaient là qu'elles ne pourraient jamais s'en détacher.

Elle s'occupa elle-même de tous les funèbres détails, régla toutes choses avec soin, suppléa son mari et Charles, dont la tête était un peu perdue... Elle semblait avoir complètement oublié la pauvre petite fiancée toute frissonnante, agenouillée près du lit mortuaire et priant avec une angélique ferveur.

Reinette, en grand deuil, suivit le cercueil ; elle reçut les condoléances des invités et reprit avec les Douvre le chemin de la Bordière... Mais elle n'entra pas avec eux dans la maison, elle alla s'asseoir sous les tilleuls dépouillés, là où demeuraient encore la table et le fauteuil de Germain.

Elle sentait un brisement intérieur, elle avait l'impression douloureuse qu'un appui lui

manquait tout à coup. Un appui... Oui, Germain avait été cela pour elle. Elle avait éprouvé de quelle affection délicate il l'avait entourée, à ses derniers moments même.

– J'ai préparé quelque chose pour vous... Vous verrez cela, petite Reinette, lui avait-il dit la nuit de sa mort. Patientez un peu à la Bordière, j'ai tout fait pour que vous n'y restiez pas trop longtemps.

Les yeux de Reinette, fatigués par les veilles et les larmes, tombèrent sur le saphir entouré de brillants qui ornaient sa bague de fiançailles. Avec quelle allégresse, quelle douceur dans sa voix habituellement brève il lui avait dit, en la passant à son doigt :

– Cette jolie pierre bleue est semblable à vous, Reinette ; elle brille doucement et charme par sa simplicité même.

Pauvre Germain ! il semblait tellement heureux, ce jour-là !... Et elle était si contente de le voir presque gai, de constater plus de vie dans son regard, d'entendre sa voix émue qui lui disait :

– Merci, Reinette, de vous confier à moi, de me donner ce bonheur.

Et tout cela était fini. Pour la seconde fois, les fiançailles de Reinette se trouvaient rompues.

Là-bas ; dans l’allée, s’avançait M^{me} Douvre. Elle avait déjà quitté sa robe garnie de crêpe, un tablier de percale noire couvrait sa jupe de maison... Seuls l’extrême pâleur de son visage et un léger cerne autour de ses yeux révélaient une perturbation intérieure.

– Tu n’es pas encore déshabillée ?... Il est inutile de perdre ton temps en vains regrets, dit sa voix calme qui fit tressaillir péniblement la jeune fille. Nous ne pouvons rien changer à ce qui est... La réalité demeure, c’est-à-dire le travail. Lui seul peut faire oublier...

Ses mains eurent un frémissement, ses paupières s’abaissèrent, une seconde...

– Donc, au travail, Marie-Reine ! acheva-t-elle d’un ton ferme.

Et Reinette, docile mais le cœur serré, la suivit vers le logis où Germain avait voulu lui faire une

place de choix, où elle redevenait la pupille pauvre, tolérée et dédaignée.

XV

Elle l'était plus que jamais. Le joug un peu allégé par Germain s'appesantissait de nouveau sur elle. En outre, l'antipathie de M^{me} Douvre s'avivait au souvenir de ces fiançailles imposées, en quelque sorte, comme une tentative d'amélioration, sinon de guérison, mais consenties à contrecœur par la mère ambitieuse et jalouse de voir tant aimée cette enfant sourdement détestée d'elle.

Une autre raison l'indisposait contre la pauvre Reinette. Le service militaire de Charles finirait bientôt, le jeune homme allait revenir, et, déjà, M^{me} Douvre craignait de la voir entraver par sa présence les projets de mariage pour son fils cadet. Reinette l'embarrassait, il fallait trouver un moyen de se délivrer de cette encombrante pupille. Or, le moyen le plus simple était le mariage.

M^{me} Douvre, pour éviter dans l'avenir un conflit avec Charles, au cas où celui-ci s'aviserait de vouloir imiter Germain, était disposée à faire un sacrifice, à abandonner par exemple à la jeune fille la moitié du legs de M^{me} Sauvert, ce qui formerait encore une fort gentille dot pour la province.

Elle se mit, sept ou huit mois après la mort de Germain, à la recherche d'un parti quelconque pour Reinette. Un matin de novembre, quelques jours avant l'anniversaire douloureux, elle lui communiqua la demande d'un receveur d'enregistrement, complètement inconnu de la jeune fille.

Reinette eut un geste de protestation...

– Oh ! Madame, non, non ! Plus de mariage arrangé sans se connaître, je vous en prie !

– Quelle sottise enfant tu fais ! dit impatiemment M^{me} Douvre. Puisque tu ne vois personne ici, comment veux-tu jamais connaître quelqu'un ?... Tu atteindras dans un an ta majorité, il est temps que tu prennes une décision.

Reinette déclara d'une voix oppressée par l'émotion :

– Plutôt que d'épouser le premier venu, j'aime mieux travailler à n'importe quoi !

– C'est vite dit ; mais tu n'es pas capable de grand-chose et je ne te laisserai pas te placer comme servante. Il faut donc te marier. Réfléchis là-dessus et réponds-moi demain.

Reinette, sans répliquer, sortit de la maison et traversa le jardin pour gagner la demeure du pauvre Michel, à qui elle avait promis de porter, ce matin, un livre. La communication qui venait de lui être faite ne l'avait pas surprise ; elle connaissait, par M^{me} Meunier, les démarches faites par M^{me} Douvre pour marier sa jeune pupille. Mais celle-ci n'était plus la petite fille inexpérimentée de jadis. Elle se sentait résolue à résister pour conserver la liberté de choisir son époux.

Seulement, au prix de quelles souffrances acquerrait-elle cette liberté !

– Oh ! mon pauvre Germain, vous n'êtes plus

là pour me soutenir ! songea-t-elle douloureusement.

Il lui avait pourtant dit : « J'ai préparé quelque chose pour vous... J'ai tout fait pour que vous ne restiez pas trop longtemps à la Bordière. »

Mais un an était presque écoulé, et elle s'y trouvait encore, plus malheureuse qu'autrefois.

En sortant de chez Michel, elle résolut de se rendre chez M^{me} Meunier afin de lui faire part de la nouvelle épreuve qui l'atteignait. Cette excellente amie lui donnerait les conseils nécessaires et la reconforterait par les bonnes paroles qu'elle savait si bien dire.

Elle prit une route bordée de peupliers, en ce moment dépouillés, et au-delà desquels s'étendaient des prairies superbes. Tout ceci appartenait au domaine de la Closerie.

Là-bas, la maison apparaissait, très vaste, toute blanche. Aujourd'hui – chose inusitée – les volets étaient ouverts, le logis semblait animé... Peut-être M. Logaart l'avait-il vendu ?

En approchant de la grille fermant la cour

sablée qui précédait la maison, Reinette vit sortir une vigoureuse paysanne angevine tenant à la main une toute petite fille au teint trop blanc, vêtue avec élégance, mais sans goût. Elle regarda au passage la jeune fille, et celle-ci entrevit de grands yeux bleus extrêmement doux, mais dont l'expression mélancolique frappa Reinette, qui pensa :

– Serait-ce sa fille ? Il est peut-être à la Closerie ?

Par M^e Meunier, chargé des intérêts de Valéry dans le pays, elle savait que le jeune savant venait de perdre sa mère.

Qu'allait-il faire, seul avec cette enfant ?... Probablement, il chercherait à se remarier.

Reinette trouva M^{me} Meunier dans sa salle à manger, occupée à mettre en ordre les serviettes qui revenaient du repassage. Elle accueillit la jeune fille par un sourire joyeux et l'embrassa longuement.

– Vous avez bien mauvaise mine, ce matin, mignonne. Qu'y a-t-il donc encore ?

Reinette lui raconta la demande en mariage présentée par sa tante... À sa profonde surprise, la physionomie de M^{me} Meunier n'exprima pas l'habituelle compassion qu'y amenaient d'ordinaire les confidences de sa petite amie.

– Tout cela s'arrangera, mon enfant, ne vous désolez pas, dit-elle tendrement en passant sa main sur la chevelure de Reinette. Mais il faudrait faire revenir un peu de rose sur ces joues-là... Tenez, puisque vous voilà, Reinette, aidez-moi donc à porter ce linge dans le placard.

Reinette s'empara d'une pile de serviettes et gagna le corridor où s'ouvrait un placard d'une profondeur inconnue hors de la province. Montée sur une chaise, elle se mit à ranger le linge sur les indications de M^{me} Meunier.

– C'est tout, mon enfant.

Reinette se détourna pour descendre. Mais une porte placée presque en face, la porte de l'étude, s'ouvrit lentement : M. Meunier se montra, puis s'effaça devant un visiteur... Celui-ci était Valéry Logaart.

Il s'arrêta une seconde, visiblement surpris en apercevant Reinette ainsi juchée. Une teinte rose venait de monter au teint pâle de la jeune fille qui demeurait immobile, toute stupéfaite.

Reprenant rapidement possession de lui-même, Valéry s'inclina, tandis que M^{me} Meunier disait en souriant :

– Vous désiriez voir M^{lle} du Helly, cher Monsieur ; il semble qu'elle ait deviné ce désir.

Valéry, s'avançant, étendit la main vers Reinette.

Voulez-vous me permettre, Mademoiselle, de vous aider à descendre ?

En murmurant un remerciement, elle posa sa main sur celle qui lui était offerte et sauta à terre.

– Allons au salon, Reinette. M. Logaart a quelque chose à vous dire, annonça M^{me} Meunier tout en fermant le placard.

Reinette regarda Valéry. Ce grave visage semblait comme éclairé, les yeux noirs, qui semblaient jadis si effrayants à la petite fiancée de seize ans, exprimaient aujourd'hui une

satisfaction et une douceur qui les transformaient.

Elle entra avec M^{me} Meunier et Valéry dans le joli salon clair qu'illuminait un pâle soleil d'automne. De superbes chrysanthèmes s'échappaient des jardinières, des feuillages pourpres retombaient des hottes d'osier suspendues aux murailles.

– Voilà un charmant salon, dit Valéry en jetant autour de lui un coup d'œil approbateur. On voit qu'une main féminine a passé par là... Ce n'est pas comme chez moi, maintenant.

– J'ai bien pris part à la perte que vous avez faite cet été, dit Reinette,

– Oui, ma pauvre mère m'a quitté. En dépit de sa faible santé, je croyais la conserver longtemps encore... Me voilà seul désormais avec ma fille.

– Est-ce une petite fille qui a de très grands yeux bleus ? Je viens d'en voir une qui sortait de la Closerie, dit Reinette.

– En effet, c'est elle... Elle a les yeux de sa mère...

Tout à coup son ton se faisait un peu dur.

– J’ai pris la résolution d’être un bon père pour elle, mais quand je vois ces yeux-là, je me demande si leur expression angélique dissimulera aussi la fausseté de son âme, la sécheresse de son cœur.

– Une éducation bien entendue pourra remédier aux tendances naturelles, si vraiment – ce qui n’est pas certain – celles-ci sont telles que vous le craignez, dit M^{me} Meunier.

– En effet... Mais, je l’avoue, cette tâche m’effraye un peu. Autrefois, cependant, j’avais rêvé de diriger ainsi, dès le berceau, une petite âme. Mais alors je croyais en moi... Aujourd’hui, je n’ai plus de principes, plus de convictions. Qu’enseignerai-je donc à ma fille ?

Reinette, machinalement, avait pris une fleur de chrysanthème et l’effeuillait d’une main un peu nerveuse. Derrière leurs lunettes, les yeux sombres de Valéry ne la quittaient pas.

– Il faudrait qu’un cœur généreux et aimant acceptât cette tâche... Il faudrait donc – tous mes amis me le disent – que je me remarie. Mais, si invraisemblable que ce fait paraisse, ce glacial

Valéry, ce calculateur inexorable s'entête dans un rêve. Il a vu un jour, dans une révélation soudaine, la femme idéale, non celle de ses théories, mais la femme si belle dans sa foi chrétienne et son charme de simplicité candide. Dès lors, cette image ne l'a plus quitté.

Les pétales blancs jonchaient la robe noire de Reinette, les petites mains de la jeune fille tourmentaient la longue tige dépouillée...

– ... Cette fleur a-t-elle la vertu des pâquerettes ? Vous a-t-elle dit les véritables sentiments de Valéry Logaart, Mademoiselle Marie-Reine ? demanda-t-il doucement, en se penchant un peu vers elle.

Reinette tressaillit, et la teinte rose de son visage s'accentua.

Valéry poursuivit :

– Je vous les ai d'ailleurs fait un peu connaître un jour, alors que j'ignorais vos récentes fiançailles avec Germain Douvre. Le coup a été rude pour moi, ce jour-là... J'ai, pendant quelque temps, presque détesté ce Germain. Et cependant,

quelle belle âme !... Lisez ceci, je vous en prie, Mademoiselle.

Il lui tendait une lettre, un court billet sur lequel Germain avait tracé quelques lignes, de cette écriture hachée, pénible à voir qu'il avait dans les derniers temps de sa vie.

Et Reinette lut, les yeux pleins de larmes :

« Demandez à Marie-Reine de devenir votre femme. Sans en avoir conscience, elle a conservé intact au fond de son cœur le souvenir de son premier fiancé... Et moi, je serai heureux, là-haut, de voir ma petite fiancée sous la protection de l'homme loyal que j'ai deviné en vous. Rendez-la heureuse, je vous en prie. »

– Oh ! Germain !... Germain, que vous êtes bon ! murmura Reinette avec émotion.

– Oui, bien meilleur que je ne pourrai l'être. Mais vous serez indulgente, vous transformerez ce cœur un peu resserré jusqu'ici... Car vous dites oui, n'est-ce pas ? Vous ne me craignez pas comme autrefois ? Ce n'est plus le philosophe qui cherche une élève docile, mais seulement un

homme jusqu'ici aveuglé qui voudrait trouver chez sa compagne l'affection, le conseil, un peu de bonheur familial. En vous, il croit découvrir ce qu'il désire... Est-ce vrai, Mademoiselle Marie-Reine ?

Elle inclina affirmativement la tête, en lui tendant la main... M^{me} Meunier, toute radieuse, s'écria malicieusement :

– Eh bien ! petite Reinette, avais-je raison en disant que nous donnerions un peu de rose à ce teint pâle ? Venez m'embrasser, mon enfant, je suis si heureuse de vous voir enfin au port, pauvre petite qui avez été si ballottée.

– Par ma faute ! dit Valéry en pressant la main de Reinette. J'aurai beaucoup à réparer, ma petite fiancée. Il faudra que je vous rende doublement heureuse.

– Vous en êtes bien capable ! dit en souriant M^{me} Meunier. À quand la demande officielle à M^{me} Douvre ?

Valéry la regarda avec un peu d'embarras.

– Chère Madame, si j'osais, je vous prierais de

vous en charger... À cause de cette rupture d'autrefois...

– Je le ferai très volontiers. Je suppose que M^{me} Douvre sera enchantée, puisqu'elle désirait tant vous marier, Reinette... Si vous voulez reconduire votre fiancée jusqu'à la Bordière, Monsieur Logaart, je vais mettre mon chapeau pour vous accompagner.

Il répondit par un acquiescement empressé, et M^{me} Meunier s'éloigna. Valéry et Reinette sortirent par la porte vitrée, ils traversèrent la cour sablée et s'arrêtèrent près de la grille.

– Voici précisément ma fille, dit Valéry.

Sur la route s'avançaient la vigoureuse Angevine et la petite fille aperçues par Reinette près de la Closerie. En voyant son père, l'enfant eut un sourire un peu timide, un sourire charmant que n'avait jamais eu Estelle.

– Viens ici, Suzanne, dit la voix brève de Valéry.

Elle s'avança. Mais, comme si elle avait conscience de l'impression désagréable produite

sur lui par son regard, elle baissait ses longs cils blonds.

– Lève les yeux et regarde M^{lle} Marie-Reine...

Elle veut bien accepter de devenir ta maman, dit-il en posant sa main sur la chevelure de l'enfant.

Reinette se pencha, attira à elle la petite créature. Elle rencontra alors les prunelles bleues, si douces, où elle crut lire une tristesse profonde qui émut son cœur aimant. Ses lèvres se posèrent sur le front de l'enfant, et s'y attachèrent longuement.

– Ma petite chérie, je vous aimerai bien... Elle semble un peu délicate, ajouta-t-elle en se tournant vers Valéry.

– Oui, sa santé est frêle. Les médecins recommandent l'air de la campagne... Au fait, je ne suis pas obligé d'habiter Paris. À moins que vous n'y teniez, nous pourrions vivre à la Closerie au moins neuf mois de l'année.

Elle dit en souriant :

– Oh ! vous devez bien penser que Paris

effrayera une petite campagnarde comme moi ! La Closerie sera un paradis pour la pauvre Reinette... Et cette petite Suzette y prendra de l'entrain et de belles couleurs.

Se penchant vers Valéry, elle demanda à voix basse :

– L'aimerez-vous maintenant, votre jolie petite fille ?

Une émotion passa dans le regard de Valéry en rencontrant les douces prunelles grises. Il saisit la main de Reinette et la porta à ses lèvres...

– Vous me l'apprendrez, Reinette, dit-il d'une voix vibrante de tendresse. Vous serez la petite souveraine de mon foyer, vous serez l'épouse aimée, la chère conseillère... Et, de cette enfant, nous ferons une femme sincère et bonne, vaillante comme vous – c'est-à-dire une chrétienne, le seul idéal vraiment certain de la femme de l'avenir, de la femme de toujours.

Cet ouvrage est le 340^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.